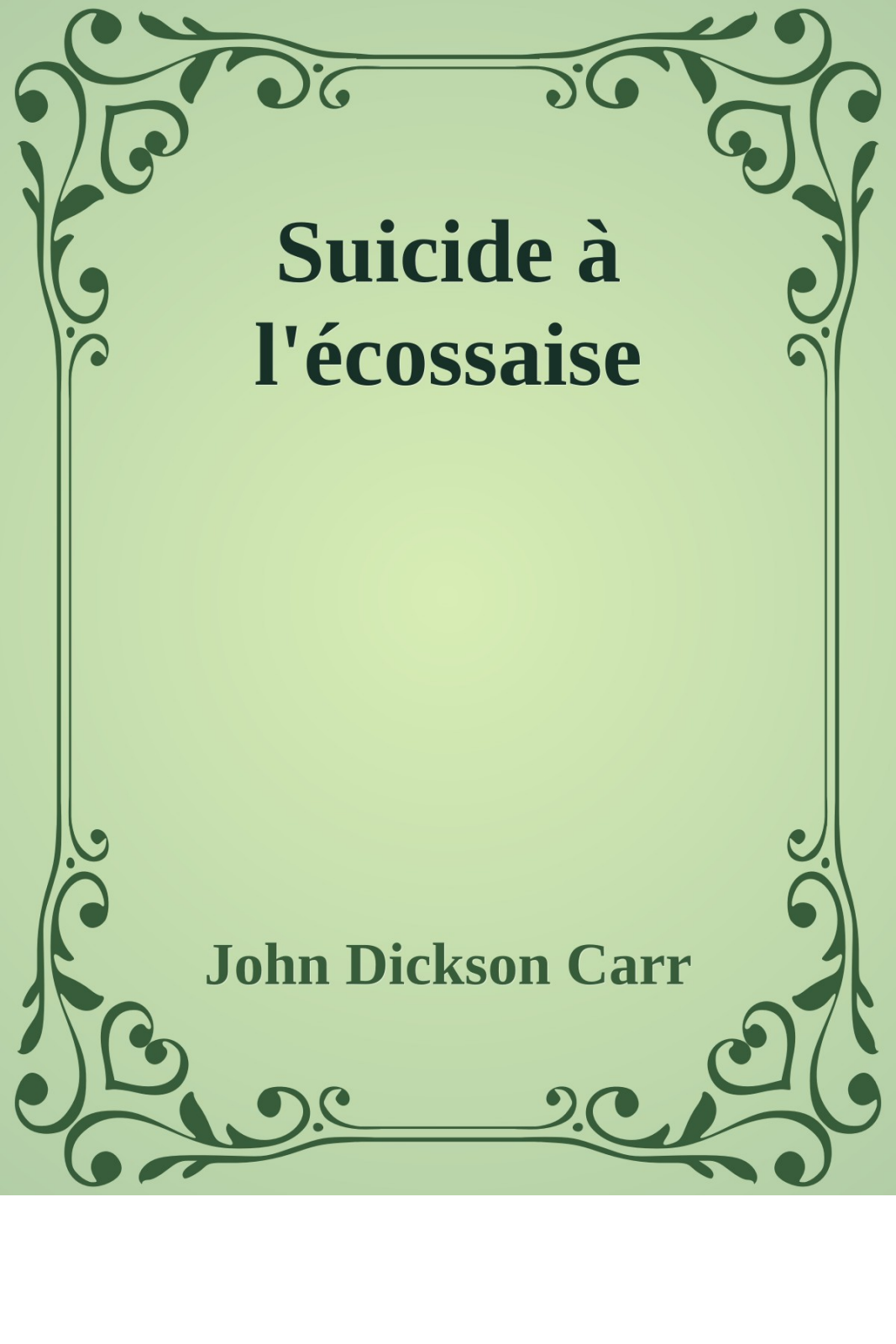


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Suicide à l'écossaise

John Dickson Carr

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

John Dickson Carr

**SUICIDE
A L'ÉCOSSAISE**



les maîtres du roman policier

JOHN DICKSON CARR

SUICIDE
À L'ÉCOSSAISE

(THE CASE OF THE CONSTANT SUICIDES)

TRADUCTION NOUVELLE
DE CHRISTIANE POULAIN



PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

© JOHN DICKSON CARR, 1941, ET LIBRAIRIE DES CHAMPS-ELYSEES, 1984.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour tous pays.

Ce soir-là, le train de 21 h 15 à destination de Glasgow quitta Londres avec une demi-heure de retard. Quarante minutes plus tôt, dès le début de l'alerte, on avait éteint jusqu'aux veilleuses bleues du quai et c'est dans l'obscurité complète que se bousculait la foule des voyageurs.

A vrai dire, personne ne semblait inquiet; on était le 1^{er} septembre 40 et les raids aériens sur Londres n'avaient pas encore commencé.

Avec un manque de courtoisie peu en accord avec sa dignité universitaire, un jeune professeur d'histoire tentait de se frayer un passage à travers la cohue. Il avait réservé un sleeping et dut remonter le convoi en entier avant de trouver les voitures de première classe. Il vérifia le numéro de son compartiment, déambula le long d'un couloir faiblement éclairé et ouvrit la porte n° 4 avec un immense soulagement.

Le compartiment était minuscule et joliment laqué de vert. Sur une paroi, un miroir reflétait un lavabo et une couchette aux draps immaculés. Un store opaque, destiné au black-out, occultait la fenêtre. Un ventilateur, luxe suprême, permettait de renouveler l'air confiné.

Après en avoir sorti le *Sunday Watchman* et un petit livre à couverture jaune, Alan poussa sa valise sous sa couchette et s'assit pour reprendre son souffle. A la vue du journal posé près de lui, son cœur se gonfla d'amertume.

— Que la terre l'engloutisse ! s'écria le digne professeur à l'adresse du seul ennemi qu'il eût au monde. Que la terre...

Il se ressaisit. Après tout, il n'avait pas lieu d'être de méchante humeur. Il venait d'obtenir une semaine de congé, même si le motif de ces vacances inattendues n'était pas des plus gais.

Alan Campbell était écossais, mais ignorait à peu près tout de la terre de ses ancêtres pour la bonne raison que, à l'exception de trois années passées dans une université américaine, il n'avait jamais mis les pieds hors de l'Angleterre. Erudit à l'esprit austère, il n'était toutefois pas dépourvu d'humour et, à trente-cinq ans, il avait belle allure malgré un léger début d'embonpoint.

Il ne connaissait l'Ecosse qu'à travers les romans de Walter Scott. A quoi il fallait ajouter deux ou trois idées confuses à propos de granit, de bruyère et d'histoires écossaises – pour lesquelles, d'ailleurs, il ne montrait guère de dispositions véritables.

Alan goûtait donc l'occasion qui lui était inopinément offerte de voir de ses propres yeux le berceau ancestral. Si seulement...

L'employé des wagons-lits passa la tête dans le compartiment.

— Mr Campbell ? demanda-t-il en vérifiant le nom inscrit sur la porte. A quelle heure souhaitez-vous être réveillé ?

— Quand arriverons-nous à Glasgow ?

— En principe, à 6 heures et demie.

— Alors, réveillez-moi à 6 heures. (L'employé toussota.) Eh bien, réveillez-moi une demi-heure avant l'entrée en gare.

— Bien, monsieur. Désirez-vous du thé et des toasts pour votre petit déjeuner ?

— Je préférerais un déjeuner complet.

— Désolé, monsieur. Nous n'en servons pas dans le train.

Alan se sentit défaillir. Il avait dû boucler ses valises à la hâte et n'avait pas eu le temps d'avalier la moindre bouchée. Son estomac, à présent, émettait de drôles de gargouillis. D'un regard, l'employé mesura la gravité de la situation.

— A votre place, j'irais grignoter quelque chose au buffet.

— Mais le train part dans cinq minutes !

— Si j'étais vous, je ne me bilerais pas pour si peu. M'est avis que nous ne respecterons pas l'horaire.

Alan descendit précipitamment et effectua le pénible trajet en sens inverse jusqu'au buffet.

Tandis qu'il se dépêchait d'avalier un sandwich chichement garni, ses yeux tombèrent de nouveau sur un numéro oublié du *Sunday Watchman*. Sa rancœur reparut sur-le-champ.

Alan Campbell, nous l'avons dit, n'avait qu'un ennemi au monde, auquel il portait une haine mortelle. Jamais encore Alan n'avait détesté à ce point un de ses semblables... L'ennemi en question avait nom Campbell, comme lui; toutefois, Alan espérait bien n'être pas apparenté à cet individu qui vivait à Harpenden, petit trou perdu au fin fond du Hertfordshire. Il ne l'avait jamais vu et ignorait tout de lui; ce qui ne l'empêchait pas de nourrir à son endroit une cordiale antipathie.

Un éminent psychologue a observé qu'il n'existe pas de querelles plus passionnées, plus acerbes et, pour le spectateur, plus réjouissantes, que celles qui mettent aux prises deux érudits à propos d'un point obscur dont tout le monde se contrefiche.

Ces controverses commencent généralement de fort banale façon. Un beau jour, un spécialiste de l'Antiquité écrit dans un journal que, en franchissant les Alpes, Hannibal a fait halte dans le village de Viginum. A quoi un non moins distingué spécialiste répond que le nom dudit village n'est pas Viginum, mais Biginum. La semaine suivante. A déplore, avec une politesse non exempte d'acrimonie, l'ignorance révoltante de B et démontre, preuves à l'appui, que B est dans l'erreur. B se permet alors de regretter le ton peu courtois de A – signe patent de son manque de manières –, tout en continuant de

proclamer qu'Hannibal... La dispute peut quelquefois durer plusieurs mois.

Un incident identique avait éclaté dans la paisible existence d'Alan Campbell, qui se chargeait de temps à autre de la chronique historique du *Sunday Watchman*. A la vérité, Alan n'avait voulu offenser personne. A la mi-juin, le journal lui avait envoyé les *Derniers Jours de règne de Charles II*, volumineuse étude consacrée aux événements politiques survenus entre 1680 et 1685 et due à la plume d'un certain K.I. Campbell. Le compte rendu qu'en fit Alan parut le dimanche suivant, et c'est dans la conclusion qu'il commit un péché quasi mortel :

Le livre de Mr Campbell n'apporte rien de très neuf sur le sujet et contient en outre nombre d'inexactitudes. Comment Mr Campbell, par exemple, peut-il affirmer que lord William Russell ignorait tout du complot ourdi contre Charles II ? D'autre part, c'est en 1670 que lady Castlemain se vit conférer le titre de duchesse de Cleveland, et non en 1680 comme le prétend l'auteur. Et d'où ce dernier tient-il les détails fantaisistes selon lesquels la duchesse était fluette et avait les cheveux auburn ?

Alan envoya sa copie le vendredi et n'y pensa plus. Mais une semaine plus tard, le journal publiait une lettre ouverte de l'érudit de Harpenden qui se terminait ainsi :

Je voudrais préciser que les détails fantaisistes dont parle votre chroniqueur m'ont été fournis par Steinman, le biographe attitré de la duchesse. Dans le cas où votre « spécialiste » ignorerait l'existence de ce manuscrit, je me permets de lui conseiller vivement d'aller le consulter au British Muséum afin de combler cette lacune.

Alan sortit de ses gonds. Il prit sa plus belle plume et passa à l'offensive :

Bien qu'il me faille déplorer d'avoir à insister sur un point aussi futile, et tout en remerciant Mr Campbell de m'indiquer un manuscrit que je connais du reste depuis fort longtemps, je suggérerais une visite à la National Gallery plutôt qu'au British Muséum. Mr Campbell pourra y découvrir un portrait où Lely a représenté notre femme fatale avec des cheveux noirs comme l'ébène et une taille imposante. On peut admettre qu'un peintre flatte son modèle; mais non qu'il transforme une blonde en brune ou qu'il alourdisse par un embonpoint factice la silhouette d'une lady.

Alan pensa en avoir ainsi terminé avec cette polémique. Mais l'affaire devait connaître de nouveaux rebondissements. Loin de rendre les armes, la vipère de Harpenden eut recours aux coups bas :

Votre éditorialiste a eu l'impudence de faire de cette lady respectable une « femme fatale ». Sur quoi appuie-t-il une assertion aussi erronée que déplacée ? Par ailleurs, il reproche à la duchesse d'avoir eu du tempérament et le goût de la dépense. Quand un homme stigmatise ainsi

deux belles qualités féminines, on est en droit de se demander s'il a jamais approché une femme...

Cette remarque fit bondir Alan. C'était moins l'attaque portée à l'encontre de ses compétences d'historien qui le gênait que l'insinuation – fort juste au demeurant – qu'il n'avait pas grande expérience des femmes. Toutefois, il eut l'impression que, se sentant en position de faiblesse, K.I. Campbell essayait de noyer le poisson. Il noircit des feuilles à s'en couvrir les mains d'ampoules, et d'autres lecteurs s'en mêlèrent... Les lettres se mirent à pleuvoir. Un major de Cheltenham indiqua que sa famille possédait depuis des générations un portrait qui passait pour être celui de la duchesse de Cleveland; la lady avait les cheveux châtons. Un savant exigea que les deux érudits définissent exactement ce qu'ils entendaient par « imposant » et précisent de quelles parties de l'anatomie ducale il s'agissait.

— Nom de nom ! s'exclama le rédacteur en chef du *Sunday Watchman*. C'est le meilleur scoop qu'on ait eu depuis l'œil de verre de l'amiral Nelson !

La querelle se poursuivit pendant les mois de juillet et août. L'infortunée maîtresse de Charles II connut une notoriété plus grande qu'au temps de Samuel Pepys. On alla même jusqu'à débattre de ses appas grâce à l'intervention d'un troisième historien du nom de Gedeon Fell, qui semblait prendre un malin plaisir à confondre les deux Campbell et à semer la zizanie.

Le rédacteur en chef décida finalement de mettre un terme à la polémique. D'abord parce que la controverse engagée sur les charmes cachés de la lady menaçait de sortir du cadre de la décence; ensuite parce que la querelle était devenue si confuse que personne ne savait plus qui était qui.

Il était temps que les choses s'arrêtent. Alan brûlait en effet de réduire K.I. Campbell en bouillie tandis que ce dernier continuait de pondre chaque semaine des articles venimeux. Et la dernière lettre de l'historien de Harpenden démontra sans ambages qu'un homme assez grossier pour diffamer une morte n'en resterait pas là et fondrait bientôt sur ses contemporaines. Alan devint la risée de ses collègues qui l'affublaient, derrière son dos, de sobriquets peu flatteurs.

Grâce au ciel, cette histoire appartenait désormais au passé. Alan n'en feuilleta pas moins le *Sunday Watchman* avec anxiété, redoutant que, par une manœuvre sournoise, K.I. Campbell n'ait réussi à glisser une allusion à la duchesse de Cleveland au beau milieu d'une colonne. Il ne trouva nulle part le nom honni. Le voyage débutait donc sous d'heureux auspices.

Le voyage ! Alan se souvint brusquement de son train. Il était 10 heures moins 20 ! Vidant d'un trait sa tasse de thé, il se précipita de nouveau dans les ténèbres. Comme tout à l'heure, il dut fouiller

désespérément toutes ses poches à la recherche de son billet avant de le retrouver dans la première qu'il avait explorée. Il se faufila parmi gens et bagages et sauta dans le train au moment où il s'ébranlait.

En avant pour la grande aventure ! Alan, réconcilié avec la vie, reprenait son souffle au milieu du couloir à peine éclairé. Dans sa tête se bouscuaient quelques mots d'une lettre reçue d'Ecosse : « Château de Shira, Inveraray, sur le loch Fyne. » Il répéta les sons pleins de magie. Puis il se dirigea vers son compartiment, en ouvrit la porte et s'arrêta net.

Sur la couchette, une valise – qui n'était pas la sienne – bétait sur des vêtements féminins. Tournant à demi le dos à Alan, une jeune femme brune d'environ vingt-cinq ans semblait y chercher quelque chose. Surprise, elle se redressa et considéra l'intrus.

— Oh ! fit Alan d'une voix inaudible.

Il pensa tout d'abord s'être trompé de compartiment. Mais un coup d'œil à la porte le rassura. C'était bien son nom.

— Excusez-moi, balbutia-t-il, je crains que vous ne fassiez erreur.

— Nullement, rétorqua la jeune femme en le dévisageant avec froideur.

Alan remarqua alors combien elle était séduisante malgré son air sévère. Plutôt petite – mais admirablement proportionnée –, elle avait un joli front, des yeux bleus assez écartés, et une bouche charnue qu'elle s'efforçait de pincer. Elle portait un tailleur de tweed et des souliers plats.

— Mais c'est le compartiment n° 4, observa Alan déconcerté.

— Je sais, merci.

— Mademoiselle, ce compartiment m'est réservé ! Je m'appelle Campbell. Voyez, le nom est écrit sur la porte.

— Et il se trouve justement que c'est aussi le mien ! (Elle indiqua d'un geste éloquent l'étiquette collée sur sa valise.) J'ai loué ce compartiment et je vous prie de bien vouloir sortir !

Le train prenait de la vitesse et le bruit devenait infernal. Alan regarda la valise et, pendant quelques instants, pensa être la proie d'une hallucination. Ecarquillant les yeux, il ne parvenait pas à comprendre la signification des mots écrits en petits caractères : *K.I. Campbell. Harpenden.*

II

L'incrédulité horrifiée d'Alan céda bientôt la place à un sentiment très différent. Il s'éclaircit la gorge.

— Pourriez-vous me dire, s'enquit-il d'un ton cassant, ce que signifient ces deux lettres ?

— Kathryn Irène, évidemment. Ce sont les initiales de mes deux prénoms. Mais voulez-vous...

— Non ! (Alan brandit son journal.) J'ai encore une question à vous poser. Est-ce vous qui avez récemment pris part à une correspondance discourtoise dans le *Sunday Watchman* ?

Miss K.I. Campbell porta une main à son front comme pour se protéger les yeux. Elle étendit l'autre devant elle, cherchant appui sur le rebord du lavabo afin de garder un équilibre menacé par les trépidations du train. En un éclair, ses soupçons se muèrent en certitude. Une lueur farouche s'alluma dans son regard.

— Oui, opina Alan. Je suis le Pr Campbell, de l'université de Highgate.

Il inclina la tête, jeta d'un geste théâtral le journal sur la couchette et se croisa les bras. Ce faisant, il prit vaguement conscience du ridicule de son attitude. La jeune femme ne se laissa guère impressionner.

— Vil individu ! Immonde ver de terre ! Face de rat ! explosa-t-elle avec une rage brutale.

— Eu égard, mademoiselle, au fait que je n'ai pas eu l'insigne honneur de vous être présenté dans les formes, ces épithètes supposent une intimité que...

— Ne soyez pas stupide ! Nous sommes cousins au deuxième degré. Mais où est votre barbe ?

— Ma barbe ? bégaya Alan en se passant machinalement la main sur le menton.

— Nous pensions toutes que vous en aviez une, et longue comme ça. (De la main, elle désigna sa taille.) Et aussi que vous portiez d'épaisses lunettes à double foyer. Et que vous vous exprimiez de manière compassée et ridicule... Sur ce point, tout au moins, nous avons raison ! Et... et maintenant, vous venez me molester ! (Elle se mordit la lèvre.) De toutes les critiques minables qui aient jamais été écrites, la vôtre...

— Là, mademoiselle, je vous arrête tout de suite ! Comprenez bien qu'il était de mon devoir d'historien de rectifier certaines erreurs flagrantes...

— Des erreurs ! Et flagrantes, hein ?

— Parfaitement. Et je ne parle pas de ce point dénué d'intérêt relatif à la couleur des cheveux de la duchesse de Cleveland, mais de points fondamentaux. Votre analyse des élections de 1680 ferait, passez-moi l'expression, rire un demeuré. En outre, vous vous êtes montrée d'une rare malhonnêteté en dépeignant sous les traits d'un agneau ce traître de lord William Russell...

— Vous n'êtes qu'un réactionnaire !

— Et vous, une pétroleuse !

Ils s'affrontèrent du regard. Alan était hors de lui. Il n'avait, de sa vie, employé un langage aussi grossier.

— Qui êtes-vous, au fait ? demanda-t-il après s'être calmé.

Cette question eut pour effet de redonner à Kathryn le sens de sa dignité. Elle serra les lèvres et se redressa de toute la hauteur de sa petite taille.

— Bien que rien ne m'oblige à vous répondre, rétorqua-t-elle en chaussant des lunettes qui, curieusement, ne la rendirent que plus adorable, sachez que je suis professeur d'histoire à l'école supérieure de jeunes filles de Harpenden...

— Sans blague ?

— Et tout aussi compétente que n'importe quel individu du sexe masculin pour traiter de la période concernée. Et maintenant, veuillez avoir l'élémentaire politesse de quitter mon compartiment !

— Sûrement pas ! Ce n'est pas votre compartiment !

— Si, monsieur !

— Non, mademoiselle !

— Si vous ne sortez pas sur-le-champ, professeur Campbell, j'appelle le contrôleur.

— Je vous en prie. J'allais le faire.

Mandé par deux coups de sonnette impérieux, le contrôleur se trouva en présence de deux professeurs d'histoire, dignes mais bégayants, essayant chacun de placer sa version des faits.

— Je suis navré, miss, dit-il en consultant sa liste, le front soucieux, je suis navré, monsieur. Il a du y avoir une erreur. Je n'ai que Campbell, sans autre précision.

— Aucune importance, déclara Alan d'un ton aigre-doux. Il me serait désagréable d'importuner une dame qui s'est approprié une couchette qui me revient de droit. Conduisez-moi ailleurs.

Kathryn grinça des dents.

— Merci, professeur Campbell. Je m'en voudrais d'accepter une faveur uniquement due à mon sexe. (Elle toisa le contrôleur.) Donnez-moi un autre compartiment.

— Je suis désolé, miss, mais c'est impossible. Il n'y a plus une couchette vacante dans tout le train. Pas même une place assise. En troisième, les gens sont debout.

— Ce n'est pas grave, dit Alan après un moment de réflexion. Permettez-moi seulement de récupérer ma valise. Je dormirai dans le couloir.

— Ne soyez pas ridicule ! s'exclama Kathryn d'un ton changé. Vous n'allez pas faire ça !

— Je vous répète que...

— Jusqu'à Glasgow ? Enfin, cessez de vous entêter ! (Elle s'assit sur le bord de la couchette.) Je ne vois qu'une solution. Nous partagerons le compartiment et passerons la nuit assis.

— C'est très aimable à vous, miss, intervint le contrôleur, soulagé. Je suis certain que ce monsieur apprécie votre geste à sa juste valeur.

— Il n'en est pas question ! glapit Alan.

— Qu'y a-t-il, professeur Campbell ? s'enquit Kathryn avec une douceur glaciale. Vous ferais-je peur ?

Alan se tourna vers le contrôleur. Si l'exiguïté des lieux ne l'en avait empêché, il lui aurait montré la porte avec un geste mélodramatique. Au lieu de quoi, il dut se contenter de mettre en marche le ventilateur. Mais le contrôleur avait compris.

— Alors, tout est réglé. Bonne nuit ! (Il lança une oëillade à Alan.) Je suis persuadé que le voyage ne manquera pas d'agrément.

— Qu'entendez-vous par là ? rugit Kathryn.

— Rien, miss. Bonne nuit. Dorm... euh, bonsoir.

De nouveau, les deux Campbell s'affrontèrent du regard. Puis, d'un même mouvement brusque, chacun prit place à un bout de la couchette. Maintenant que la porte était fermée, ils se trouvèrent tous deux plongés dans le plus extrême embarras.

Ce fut Kathryn qui rompit le pesant silence. Elle eut un sourire, qui se mua en un gloussement nerveux avant de s'achever en un fou rire inextinguible. Alan ne tarda pas à être gagné par la contagion.

— Chut ! murmura la jeune femme. Nous allons réveiller nos voisins. Mais vous conviendrez avec moi que nous nous sommes montrés on ne peut plus ridicules !

— Je ne suis pas d'accord. D'ailleurs...

Kathryn enleva ses lunettes et plissa son front charmant.

— Pourquoi allez-vous en Ecosse, professeur Campbell ? Ou devrais-je dire *cousin Alan* ?

— Pour la même raison que vous, j'imagine, répondit Alan, bien résolu à éluder la seconde partie de la question. J'ai reçu une lettre d'un certain Alistair Duncan, qui s'affuble du titre pompeux de « garde des Sceaux ».

— En Ecosse, expliqua Kathryn avec componction, garde des Sceaux correspond à avoué. Vraiment, votre ignorance me stupéfie ! Vous n'êtes donc jamais allé en Ecosse ?

— Non. Et vous ?

— Pas depuis que j'étais toute petite, admit-elle. Mais je prends la peine de m'informer – surtout lorsqu'il s'agit de ma propre famille. Que disait cette lettre ?

— Duncan m'y annonçait la mort d'Angus Campbell et me priait de me rendre au château de Shira pour assister à une réunion de famille. Il m'a spécifié que je devais abandonner toute idée d'héritage; en revanche, il n'a pas jugé utile de préciser ce qu'il entendait par réunion de famille. J'ai vu là l'occasion rêvée d'obtenir un congé.

— Eh bien, professeur Campbell, rétorqua Kathryn avec un reniflement désapprobateur, ce ne sont pas les sentiments familiaux qui vous étouffent...

— Oh ! Je vous en prie ! Je n'avais, de ma vie, entendu parler de cet Angus Campbell ! En étudiant l'arbre généalogique de la famille, j'ai réussi à découvrir qu'Angus était un cousin de mon père. Je ne le connaissais pas. Ni aucun de ses proches. Et vous ?

— Autrefois, quand...

— Pas plus que le château de Shira, d'ailleurs. Comment y accède-t-on, au fait ?

— Le plus simplement du monde. A Glasgow, on prend un train pour Gourock; à Gourock, un bac pour Dunoon; à Dunoon, un taxi pour Inveraray. On contourne le loch Fyne : depuis la guerre, la traversée Dunoon-Inveraray n'est plus assurée.

— Je suppose que c'est un ancien château fort ceint de fossés et truffé d'oubliettes...

— Quelle idée ! Apprenez qu'en Ecosse un château peut être à peu près tout et n'importe quoi. Shira n'a rien à voir avec le château d'Argyll, par exemple. C'est une grande bâtisse plutôt mal entretenue, sise au bord du loch et flanquée d'une tour impressionnante. Rien de très spectaculaire. Toutefois, Shira a une histoire, dont vous, naturellement, éminent historien, vous ne savez pas le premier mot ! Et qui éclaire d'un jour singulier la mort d'Angus Campbell.

— Comment est-il mort, à propos.

— Il s'est suicidé, répliqua Kathryn calmement. Ou peut-être l'a-t-on assassiné.

Alan, bien qu'il n'en eût guère le loisir, lisait volontiers des romans policiers. Il en avait du reste apporté un pour le voyage.

— *Assassiné* ? glapit-il.

— Naturellement, vous n'en saviez rien non plus ? Seigneur ! Angus Campbell s'est jeté – ou on l'a poussé – du haut de la tour.

— Mais n'a-t-on pas ouvert une enquête ? s'écria Alan qui tentait de recouvrer ses esprits. J'ai épluché le *Glasgow Herald* ces derniers jours et il n'en est nulle part fait mention. Mais ça ne prouve rien.

Il faisait presque froid, à présent. Alan débrancha le ventilateur qui lui sifflait aux oreilles et fouilla dans sa poche.

— Une cigarette ?

— Merci. J'aurais parié que vous prisiez !

— Et pourquoi cela ?

— Ça allait bien avec votre longue barbe, fit Kathryn, l'air légèrement dégoûtée. Je l'imaginais parsemée de brins de tabac... C'est égal ! Quelle sacrée allumeuse !

— Ma barbe ?

— La duchesse de Cleveland.

— Ça alors ! Est-ce bien vous qui la traitez d'allumeuse ? J'avais cru comprendre, miss Campbell, que vous vous étiez faite le champion de cette lady ! Quand je pense que vous avez prétendu que je calomniais la duchesse ! C'est un comble !

— Je me moque bien de la duchesse ! s'écria Kathryn avec feu. A vrai dire, vous sembliez avoir une telle dent contre elle que je me suis sentie obligée de prendre le contre-pied.

Alan fixa Kathryn d'un air scandalisé.

— C'est sûrement ce que vous appelez de la probité intellectuelle !

— Et où est-elle, votre probité intellectuelle, vous qui démolissez un bouquin parce qu'il a été écrit par une femme !

— Mais, bégaya Alan, je l'ignorais. D'ailleurs, dans mes articles, j'ai toujours fait référence à l'auteur en l'appelant Mr Campbell et...

— C'était pour mieux égarer le public !

— Si vous permettez, poursuivit Alan en allumant les deux cigarettes d'une main quelque peu tremblante, vidons cette querelle une bonne fois pour toutes ! Je vous assure que je n'ai rien contre les enseignantes. Du reste, il m'est arrivé d'en rencontrer une ou deux à l'intelligence remarquable.

— Oh ! Quittez ce ton protecteur, voulez-vous !

— En un mot comme en cent, miss Campbell, je vous jure que je n'aurais pas changé une virgule à mon texte si le livre avait été écrit par un homme. Les erreurs restent des erreurs, quel qu'en soit l'auteur.

— Ah oui ?

— Parfaitement ! Et maintenant, miss Campbell, je vous adjure, au nom de la vérité, d'admettre que vous vous trompiez lorsque vous affirmiez que la duchesse était fluette et avait les cheveux auburn. Je vous promets que ça restera entre nous !

— Jamais de la vie ! cria Kathryn en remettant ses lunettes.

— Enfin ! vous ne pouvez nier l'évidence ! Permettez-moi de citer un auteur que j'aurais eu scrupule à mentionner dans mes articles. Je veux parler de l'épisode que relate Pepys...

— Oh ! Je vous en prie ! s'emporta Kathryn. Vous qui vous prétendez un historien sérieux, vous accorderiez du crédit à une histoire que Pepys tenait de troisième main... et de son coiffeur ?

— Vous faussez le débat, miss Campbell. La question n'est pas de

savoir si l'histoire elle-même est authentique ou non, mais si Pepys, familier de la duchesse de Cleveland, y a ajouté foi. Pepys écrit que, Charles II et la duchesse se pesant un jour ensemble, « la duchesse, grasse, était plus lourde ». Quand on sait que Charles, bien que mince, mesurait un mètre quatre-vingt-deux et qu'il était tout en muscles, cela laisse à la lady une taille respectable... Nous avons aussi le simulacre de mariage avec Frances Stewart, dans lequel la duchesse tenait le rôle du marié. Or, Frances Stewart n'était pas un poids plume. Dans ces conditions, lui aurait-on donné pour partenaire une femme plus fluette qu'elle ?

— Pure supposition, professeur Campbell !

— Supposition confirmée par les faits. Il y a aussi le testament de Reresby...

— Steinman affirme que...

— Hé ! interrompit une voix exaspérée tandis qu'une volée de coups ébranlaient la cloison. Ce n'est pas bientôt fini ?

Les deux querelleurs se turent sur-le-champ. Un long silence coupable s'installa, que ponctuait le cliquètement des roues.

— Eteignons ! chuchota Kathryn.

L'extinction de la lumière parut satisfaire l'occupant du compartiment voisin. Ils relevèrent le store. Dehors, l'obscurité était totale. Les deux jeunes gens fumaient côte à côte. Un sentiment de malaise mêlé de bien-être envahit Alan. Il distinguait à peine le visage de Kathryn.

Brusquement, comme pour dissiper la gêne que le silence faisait renaître, tous deux s'exclamèrent en même temps :

— La duchesse de Cleveland...

— Lord William Russel !

Le train siffla et prit de la vitesse.

III

Le lendemain après-midi, sur le coup de 3 heures, Kathryn et Alan Campbell arpentaient l'unique rue de Dunoon, dans le comté d'Argyll, par une de ces journées radieuses dont l'Ecosse a le secret.

Censé arriver à l'aube, le train n'avait atteint Glasgow qu'à 13 heures. Et bien qu'ils fussent à demi morts de faim, les deux voyageurs avaient dû repartir l'estomac vide, un employé très aimable mais à l'accent peu intelligible les ayant informés qu'ils ne disposaient que de cinq minutes pour attraper leur correspondance à destination de Gourock.

A présent encore, Alan se remémorait le choc qu'il avait éprouvé le matin même en se réveillant dans un compartiment de chemin de fer, les cheveux ébouriffés et le menton bleui de barbe, aux côtés d'une jeune femme ravissante endormie contre son épaule. Après avoir recouvré ses esprits, force lui avait été d'admettre que la situation lui plaisait infiniment. Le goût de l'aventure qui s'éveillait dans son âme engourdie le grisait. Rien de tel, à la vérité, que de passer une nuit – fût-elle chaste – en compagnie d'une femme pour se sentir un autre homme.

S'étant penché par la fenêtre, Alan avait été déçu d'apercevoir un paysage très semblable à celui de l'Angleterre. Où étaient donc les landes de bruyère et les falaises de granit ?

Les deux jeunes gens avaient fait un brin de toilette tout en entamant, à travers une porte fermée et malgré une tuyauterie peu discrète, une discussion aride sur la politique de redressement financier entreprise par le comte de Danby en 1679. Et le feu de la controverse aidant, ils avaient réussi à imposer silence à leurs estomacs affamés dans le train pour Gourock. Ce ne fût que sur le bac qui les emmenait à Dunoon qu'ils avaient pu réparer leurs forces en avalant un copieux repas dans un mutisme total.

Dunoon, avec ses maisons grises plantées au bord d'une eau couleur acier, se nichait à l'abri d'une ceinture de collines pourpres. Le village avait l'air d'une bonne copie des chromos que les gens aiment à accrocher dans leur salle à manger – à ceci près qu'il y manquait l'inévitable cerf que l'artiste se plaît généralement à représenter.

— A quoi tient qu'aucun peintre du dimanche ne puisse résister à l'Écosse ? s'exclama Alan. Sans doute ces barbouilleurs répugnent-ils à laisser perdre les pourpres et les ocres de leur palette !

Kathryn lui démontra l'ineptie de sa théorie et ajouta, tandis que le bac accostait la jetée, qu'elle ne tarderait pas à devenir folle à lier s'il ne cessait de siffler *Loch Lomond*^[1].

Laissant leurs valises sur le quai, ils allèrent à l'office du tourisme retenir un taxi pour Shira.

— Shira, hein ? observa dans un anglais impeccable un employé à la mine accablée. On dirait que le coin devient à la mode ! (Il leur jeta un regard bizarre.) Nous avons un autre client pour Shira cet après-midi. Si ça ne vous dérange pas de partager son taxi, ça vous coûtera moins cher.

— Au diable l'avarice ! s'écria Alan. Cependant, nous ne voudrions pas passer pour des snobs... Il doit s'agir d'un Campbell ?

— Non, répondit l'employé, consultant un registre, ce monsieur s'appelle Swan. Charles E. Swan. Il sort d'ici à l'instant.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui. (Alan se tourna vers Kathryn.) Serait-ce l'héritier ?

— Pas du tout ! L'héritier est le Dr Colin Campbell, le frère aîné d'Angus.

— Exact, intervint l'employé dont la bizarrerie s'accroissait. Nous l'avons conduit à Shira hier. (Il s'adressa à Alan :) Eh bien, que décidez-vous ?

— Nous voyagerons avec Mr Swan, dit vivement Kathryn, si toutefois il n'y voit pas d'objection. Quand part-il ?

— Dans une demi-heure, madame.

— Parfait. Nous y serons.

Kathryn et Alan flânèrent dans la grande rue. Les boutiques, pour la plupart, regorgeaient de souvenirs de la région. Et partout, les tartans multicolores attiraient l'œil des touristes. Alan fut bientôt la proie de cette fièvre d'achat qui finit par gagner le voyageur le plus endurci. Kathryn le morigéna, mais ne tarda pas à succomber à son tour devant une vitrine qui exposait des plaids bariolés.

— Superbes ! s'écria-t-elle. Entrons !

Derrière le comptoir, une frêle petite dame à l'allure austère tenait tête à un grand gaillard d'une quarantaine d'années, au visage buriné et au chapeau négligemment repoussé en arrière. Le tintement de la porte ne dérangerait pas les deux protagonistes que séparait un monceau d'écharpes.

— Elles sont très jolies. Mais ce n'est pas ce que je cherche. J'en voudrais une aux couleurs du clan MacHolster. M-a-c-H-o-l-s-t-e-r. Vous comprenez ? MacHolster.

— Il n'y a pas de clan MacHolster.

— Ecoutez, s'impatiente l'homme, pointant un index menaçant sous le nez de la dame, je suis canadien, j'en conviens. Il n'empêche que j'ai du sang écossais dans les veines, et j'en suis fier ! Depuis que je suis même, mon père m'a toujours répété que nous descendions du clan MacHolster.

— Mais puisque je vous dis qu'il n'y a pas de clan de ce nom !

— C'est impossible, gémit l'homme en se tordant les mains. Et d'abord, pourquoi n'y en aurait-il pas, hein ?

Un désespoir si farouche émut la dame.

— Comment vous appelez-vous ?

— Swan. Charles E. Swan.

— Swan... (La dame médita un court moment, les yeux fixés au plafond.) Ce pourrait être les MacQueen.

— Les MacQueen ! s'extasia Swan. Vous croyez ?

— Peut-être... Peut-être pas. Quelques Swan leur sont apparentés.

— Avez-vous leur tartan ?

La dame sortit une écharpe à dominante rouge. Swan fut conquis sur-le-champ.

— Ça, c'est un tartan ! claironna-t-il. (Et, opérant un brusque demi-tour, il en appela à Alan.) Vous ne trouvez pas, monsieur ?

— Très joli, en effet... encore qu'un peu voyant pour une écharpe, non ?

Ignorant la remarque, Swan tendit l'étoffe à bout de bras.

— Cet écossais me plaît sacrément ! C'est tout à fait ce qu'il me faut ! Donnez-m'en une douzaine, je vous prie.

— Une douzaine ? chevrota la dame.

— Mais oui, une douzaine.

— C'est qu'elles coûtent quatre livres pièce, tint à préciser la dame.

— O.K. ! Faites-moi un paquet, s'il vous plaît.

Comme la dame disparaissait dans l'arrière-boutique, Swan se retourna vers les deux jeunes gens avec une mine de conspirateur. Il ôta cérémonieusement son chapeau devant Kathryn, ce qui eut pour effet de révéler une touffe de cheveux filasse.

— Je peux me vanter d'avoir pas mal roulé ma bosse, confia-t-il à voix basse, mais je vous garantis que je n'ai jamais vu un pays pareil ! Il semble que les gens d'ici passent le plus clair de leur temps à se régaler de blagues écossaises. Tout à l'heure, je suis allé boire un verre au pub; le patron faisait se plier la baraque en deux avec des histoires du cru. Mais le plus fort, c'est qu'on m'a sorti quatre fois la même ! Et je ne suis là que depuis ce matin !

Mr Swan perçut l'étonnement des Campbell.

— Les gens d'ici, expliqua-t-il, repèrent tout de suite mon accent et me prennent pour un Américain. D'apprendre que je suis canadien ne les arrête même pas. Et de me demander : « Connaissez-vous mon frère Angus, celui qui voulait élever des cochons pour avoir plein de beau lard ? » (Swan marqua une pause, espérant vaguement une réponse qui ne vint pas.) Vous ne devinez pas ? Beau lard – *dollar*. Vous saisissez l'astuce ?

— Evidemment, rétorqua Kathryn, mais...

— Oh ! Je n'ai pas dit que c'était *drôle*, s'empressa d'ajouter Swan.

C'était juste pour vous montrer la curieuse impression que ça fait. On imagine mal un fou courant après un autre fou pour lui narrer la dernière histoire de fous. Ni deux Anglais se racontant l'histoire de l'Anglais qui ne saisit pas l'astuce...

— C'est ce que vous dites des Anglais ? coupa Alan avec intérêt.

— Eh bien, oui, admit Swan en rougissant un peu. Sans vouloir vous vexer.

— Il n'y a pas de mal. A propos, êtes-vous le Mr Swan qui a loué un taxi pour aller à Shira ?

Un curieux air évasif se peignit sur le visage de Swan.

— Pourquoi ? rétorqua-t-il, sur la défensive.

— Nous y allons nous-mêmes et nous nous demandions si vous verriez une objection à nous voir partager votre voiture. Permettez-moi de me présenter : Pr Alan Campbell. Et voici ma cousine, miss Kathryn Campbell.

Swan s'inclina, le visage soudain déridé.

— Pas le moins du monde ! Je serai trop heureux de voyager en votre compagnie ! s'exclama-t-il avec une chaleur manifestement sincère. Au contraire ! (Une lueur s'alluma dans son regard.) Vous êtes des membres de la famille, alors ?

— Assez éloignés. Et vous ?

— Etant donné que vous m'avez entendu dire que je m'appelais Swan et que j'étais apparenté aux MacHolster ou aux MacQueen, je serais bien mal inspiré de prétendre que j'appartiens au clan Campbell. (Il reprit un ton confidentiel :) Connaissez-vous une dame ou demoiselle Elspat Campbell ?

Alan fit un geste de dénégation. Kathryn vint à la rescousse :

— Vous voulez parler de tante Elspat ? (Swan esquissa un signe de complète ignorance.) A la vérité, tante Elspat n'est pas notre tante, et son nom n'est pas Campbell, bien que tout le monde l'appelle ainsi. Personne ne sait au juste qui elle est ni d'où elle vient. Elle a débarqué un beau jour, il y a quarante ans, et elle est restée. C'est une espèce de virago nonagénaire qui passe pour terroriser Shira. Je ne l'ai jamais rencontrée personnellement.

Le retour de la vendeuse, un volumineux paquet sous le bras, empêcha Swan de pousser plus avant son enquête. Il paya ses emplettes et prit courtoisement congé, tandis que la dame s'empressait de mettre les billets en lieu sûr.

— Il est grand temps de partir, observa Swan une fois dehors. Ça doit faire une jolie trotte et je souhaite rentrer avant la nuit. Je suppose qu'ils ont aussi le black-out par ici ? J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil. J'ai très mal dormi dans le train... Un mari et sa femme n'ont pas cessé de se quereller à propos d'une dame de Cleveland dans le compartiment d'à côté. J'ai à peine fermé l'œil.

(Alan et Kathryn se lancèrent un bref regard gêné que Swan, tout à ses doléances, ne remarqua pas.) Je connais bien l'Ohio, j'y ai vécu. C'est pourquoi j'ai prêté l'oreille. Je n'ai pas saisi grand-chose, notez. Ils parlaient d'un certain Russell et d'un autre type du nom de Charles. Je n'ai pas réussi à savoir si cette dame de Cleveland s'était enfuie avec l'un ou avec l'autre. Ou avec son propre mari. J'ai toqué contre la cloison pour les faire taire. Eh bien ! Ils ont continué même après avoir éteint !

— Professeur Campbell ! jeta Kathryn en guise d'avertissement.

Trop tard. La machine infernale était déjà en branle.

— Je crains fort, hélas, dit Alan, qu'il ne s'agisse de ma cousine et de moi-même.

— Vous ! s'exclama Swan, interdit.

Il s'arrêta net au milieu de la chaussée et considéra l'annulaire gauche de Kathryn où ne brillait nulle alliance.

Le visage de Kathryn vira à l'écarlate.

— Mr Swan, articula-t-elle avec difficulté, je vous jure que vous vous trompez ! Je suis professeur d'histoire à l'école supérieure de jeunes filles de Harpenden et... et ce monsieur est le Pr Campbell, de l'université de Highgate. Il vous confirmera comme moi...

Swan jeta un coup d'œil alentour comme pour s'assurer qu'on ne les épiait pas, puis déclara gravement :

— Ne vous énervez pas, miss Campbell, j'ai les idées larges. Je connais la vie, allez ! Je suis vraiment navré d'avoir mis les pieds dans le plat.

— Mais Mr Swan...

— Oubliez mes récriminations ! J'ai exagéré. Je me suis endormi dès que vous avez éteint. Admettons que je n'ai rien dit, voulez-vous ?

— C'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire, approuva Alan.

— Alan Campbell ! Comment osez-vous...

Swan, en un geste d'apaisement, leur montra une voiture garée devant l'office du tourisme.

— Voilà notre carrosse doré, jeunes gens ! Avec chauffeur en uniforme, s'il vous plaît ! J'ai même acheté un guide. Allez, venez ! Et haut les cœurs !

IV

La voiture roulait à vive allure. Le chauffeur était un petit homme trapu, au visage rougeaud et à l'œil bleu moqueur. Swan, qui avait pris place près de lui, fut rapidement fasciné par son accent et ne tarda pas à vouloir l'imiter, au grand embarras d'Alan qui fit mine de ne rien remarquer. Quant au chauffeur, il s'en moquait bien. Il n'avait de leçons de prononciation à recevoir de personne... Intarissable, il leur décrivait avec force détails les sites qu'ils longeaient. Il leur confia qu'il était en réalité conducteur de fourgon mortuaire de son métier et évoqua avec complaisance les nombreuses funérailles de première classe auxquelles il avait modestement pris part. Swan mit l'occasion à profit.

— N'a-t-on pas enterré quelqu'un la semaine passée ?

A leur gauche, le loch Eck semblait un miroir d'argent au milieu des collines. Pas un remous n'en agitait la surface polie. Le silence, en ces lieux, était écrasant.

Les mains agrippées au volant, le chauffeur paraissait perdu dans une rêverie si profonde que ses compagnons pensèrent qu'il n'avait pas entendu ou compris la question.

— Le vieux Campbell de Shira, finit-il par lâcher au bout d'un long moment. (Il jeta à Swan un regard de côté.) Je suppose que vous êtes de la famille ?

— Eux, oui, répondit Swan en indiquant de la tête la banquette arrière. Moi, j'appartiens au clan MacHolster, parfois appelé également MacQueen.

Le chauffeur dévisagea son voisin avec insistance. Swan lui fit l'impression d'être sincère.

— J'ai conduit hier un Campbell à Shira, marmonna-t-il. Il ressemble à un Ecossais comme moi à un Chinois. La preuve, il parle comme un Anglais ! (Son visage s'assombrit.) Un vrai païen ! Et il en a fait des manières, pour dire que Shira n'est pas un lieu à droite ! Ce en quoi il a raison, d'ailleurs.

— A droite, remarqua Alan, est bien le contraire de sinistre ! (Le chauffeur acquiesça laconiquement.) Pourquoi pensez-vous que Shira est un endroit sinistre ? Serait-il hanté ?

Le chauffeur martela le volant de ses poings pour donner plus de force à ses paroles.

— Je n'ai pas dit ça. Juste que Shira n'était pas un lieu à droite.

Swan, après avoir émis un léger sifflement, se plongea dans son guide. Ayant trouvé le chapitre qu'il cherchait, il en lut un passage à haute voix.

— Avant d'entrer dans Inveraray par la nationale, le voyageur ne manquera pas de jeter un coup d'œil au château de Shira (à gauche). De médiocre intérêt architectural, le bâtiment, construit à la fin du XVI^e siècle et agrandi par la suite, se distingue toutefois par une tour ronde haute de dix-huit mètres, à l'angle sud-ouest, que recouvre un toit de tuile pointu.

» *La tradition rapporte qu'après le massacre de Glencoe en février 1692...* (Swan interrompit net sa lecture.) Attendez. ! cria-t-il en se frottant le menton. Ce massacre me rappelle quelque chose... Oui, c'est ça ! Quand j'étais en classe à Détroit... Flûte ! Ça m'échappe complètement...

Le chauffeur, qui avait recouvré toute sa jovialité, se tordait de rire à son volant. Son hilarité était telle que les larmes lui montèrent aux yeux.

— Qu'est-ce qui vous prend, mon vieux ? s'enquit Swan.

Le chauffeur suffoquait. Un observateur non prévenu eût plutôt cru qu'on soumettait le pauvre bougre à la plus cruelle torture.

— Je pensais bien que vous étiez américain ! gloussa-t-il enfin entre deux hoquets. Dites-moi... Connaissez-vous mon frère Angus, celui qui voulait élever des cochons pour avoir plein de beau lard ?

Swan prit un air douloureux.

— Eh ! Le Yankee ! Vous ne voyez pas ? Vous n'avez guère le sens de l'humour, sapristi ! Beau lard – *dollar*. Vous saisissez ?

— Parfaitement, figurez-vous ! Toutefois, je tiens à vous préciser que je ne suis pas américain, mais canadien, même si j'ai fréquenté le lycée de Détroit. Nom d'un chien ! Si quelqu'un a le malheur de me *beaulardiser* encore une fois aujourd'hui, je le taille en pièces ! A propos... (Swan jeta au chauffeur un regard exaspéré.) Oh ! Ça suffit, mon vieux ! Cessez de ricaner. Vous portez un coup fatal à la dignité écossaise. Pour en revenir à cette tuerie de Glencoe... Nous l'avions représentée sur scène. Je me souviens qu'il était question de gens qui en massacraient d'autres. Ce que je n'arrive pas à me rappeler, par contre, c'est qui a finalement trucidé qui, des Campbell ou des MacDonald...

— Les Campbell, bien sûr, intervint Kathryn. Pouvait-il en aller différemment ?

Satisfait de la réponse, Swan reprit sa lecture.

— *La tradition rapporte qu'après le massacre de Glencoe en février 1692, Ian Campbell fut à ce point tenaillé par le remords qu'il se précipita du haut de la tour.* (Swan leva les yeux de son guide.) N'est-ce pas ainsi qu'est mort le vieux Campbell ? (Le chauffeur acquiesça d'un vague signe de tête.) *Selon une autre tradition, Ian Campbell, poursuivi nuit et jour par l'« ombre » d'une de ses victimes, aurait vu là le seul moyen de lui échapper.*

Swan referma le livre d'un coup sec.

— Nous en savons assez. (Il plissa les yeux et baissa la voix.) Comment est-ce arrivé, au fait ? Le vieux Campbell ne dormait quand même pas au sommet de la tour, j'imagine ?

Mais le chauffeur ne s'y laissa pas prendre. « Moins on cause, mieux ça vaut », dût-il penser.

— Voilà le loch Fyne ! s'écria-t-il. Nous ne sommes plus loin de Shira, à présent.

Ce ne furent que cris d'enthousiasme. Le lac était immense; des collines pourpres, doucement vallonnées, l'enchâssaient dans un splendide écrin aux couleurs chatoyantes. Sur la rive opposée, on distinguait de petites maisons basses derrière un écran de verdure d'où émergeait la pointe d'un clocher. A l'arrière-plan, se profilait une curieuse construction qui ressemblait à une tour de garde.

— Inveraray, indiqua le chauffeur en coupant le moteur.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ? s'étonna Swan.

— Descendez ! intima le petit homme. Donald MacLeish a dû laisser son bateau.

Le trio paraissait éberlué.

— Son bateau, avez-vous dit ? explosa Swan. Qu'avons-nous à faire d'un bateau ?

— Pour traverser, pardi !

— Mais on peut accéder au château par la route, non ? Elle fait le tour du loch. C'est insensé ! Continuons en voiture !

— Jamais de la vie ! Gaspiller de l'essence alors que le bon Dieu m'a donné des bras ? s'indigna le chauffeur, horrifié. Vous n'y songez pas ! Il doit bien y avoir sept à huit kilomètres par la terre.

— En ce qui me concerne, dit Kathryn, ne gardant son sérieux qu'au prix d'un effort suprême, je n'ai rien contre une promenade en barque.

— Moi non plus, admit Swan, à condition qu'on ne m'oblige pas à ramer. (Il jeta au chauffeur un regard ulcéré.) Mais enfin, ce n'est pas votre essence ! C'est votre patron qui paie, non ?

— Question de principe.

Et c'est ainsi que trois voyageurs étrangement solennels traversèrent le loch Fyne dans le silence vespéral, sous la conduite d'un chauffeur-nocher souquant dans la bonne humeur. Leurs valises à leurs pieds, Kathryn et Alan s'étaient assis face à Inveraray. C'était l'heure où l'eau semble plus lumineuse que le ciel, l'heure où naissent les ombres.

— Brr ! frissonna Kathryn.

— Vous avez froid ?

— Pas vraiment. (Elle s'adressa à leur rameur improvisé :) C'est le château qu'on aperçoit ?

— Oui-da, acquiesça l'homme dans le claquement des volets. (Il

jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.) Il n'a pas grand air... Mais il paraît aussi que le vieux Campbell n'a pas laissé gras.

Ils considérèrent en silence le château de Shira qui grandissait tandis qu'ils s'en approchaient. Bâti à quelque distance d'Inveraray, il donnait sur le loch. La tour, surtout, frappait le regard. Mal à l'aise, Alan songea à l'homme qui s'était précipité du haut de ses dix-huit mètres.

— L'installation doit être plutôt rudimentaire ? se hasarda Kathryn.

— Rudimentaire ? Qu'est-ce que vous croyez ? rugit le chauffeur méprisant. Il y a l'électricité.

— L'électricité ?

— Parfaitement. Et même une salle de bains. (Le chauffeur hésita.) Quoique... Pour la salle de bains, je n'en jurerais pas... (Il lança un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule.) Vous voyez ce type, sur la jetée ? C'est celui dont je vous ai parlé. Il est médecin à Manchester, ou une ville dans ce goût-là.

La silhouette immobile se confondait presque avec le paysage. De petite taille, l'homme paraissait costaud. Une vieille veste de chasse mettait en valeur sa puissante carrure. Bien que taillées, sa barbe et sa moustache donnaient une impression négligée, tout comme ses cheveux hirsutes, d'une couleur mal définie, parsemés de mèches qui avaient dû être blondes. Colin Campbell, l'aîné des trois frères Campbell, portait bien une soixantaine avancée.

L'air réprobateur, il observa Alan qui aidait sa cousine à sauter du bateau, Swan à leur suite. Et quoique ses manières ne fussent pas à proprement parler désagréables, elles cachaient mal un fond de rudesse véritable.

— Qui êtes-vous, sacrebleu ? tonna-t-il d'une profonde voix de basse.

Alan se chargea des présentations. Colin ne daigna pas leur tendre la main.

— Eh bien, entrez, puisque vous êtes là. Plus on est de fous... Il y a déjà le procureur, l'avoué et l'assureur. Je parie que c'est Alistair Duncan qui vous a fait venir ?

— Le notaire ?

— L'avoué, rectifia Colin en adressant à Alan une grimace féroce. En Ecosse, c'est un avoué, pas un notaire. (Il se tourna vers Swan et lui jeta un regard perçant de dessous ses sourcils broussailleux.) Quel est votre nom, avez-vous dit ? Swan ? Je ne connais pas de Swan.

— Je suis ici à la demande expresse de miss Elspat Campbell, se défendit Swan.

— Elspat ! rugit Colin. Elspat ! Sacrebleu ! Que je sois pendu si je vous crois !

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Pour la bonne raison qu'Elspat n'a, de sa vie, convié personne ici, le docteur ou le prêtre exceptés. Elspat n'a jamais toléré que deux choses : la présence de mon frère Angus et la lecture du *Daily Floodlight*. Sacrebleu ! Cette pauvre Elspat devient un peu plus cinglée chaque jour ! Elle dévore sa satanée feuille de chou de bout en bout.

— Le *Daily Floodlight* ? s'exclama Kathryn, saisie d'une vertueuse indignation. Ce torchon ?

— Eh là ! doucement ! protesta Swan. C'est de mon journal que vous parlez !

Pour le coup, tous les regards se braquèrent sur Swan.

— Vous êtes journaliste ? s'étrangla Kathryn.

— Pas de panique, miss Campbell ! (Swan leva les mains en signe d'apaisement.) Je n'ai pas l'intention de faire un scoop de votre nuit passée dans le même compartiment que le Pr Campbell... A moins que je ne m'y voie contraint, évidemment. Mais...

Un éclat de rire aussi bruyant qu'inattendu le réduisit au silence. Colin Campbell, hilare, se donnait de grandes claques sur les cuisses, semblant prendre l'univers entier à témoin.

— Un journaliste ? C'est la meilleure ! Soyez le bienvenu ! On n'est plus à ça près ! Après tout, pourquoi priver le pays d'une histoire savoureuse ? Sacrebleu ! Et que fabriquaient donc les deux érudits de la famille, hein ?

— Je vous jure... balbutia Alan.

— Taisez-vous ! Je ne vous en trouve que plus sympathique, mon garçon ! Sacrebleu ! J'aime à voir que la jeune génération a gardé quelques-unes de nos plus belles traditions.

Il assena une claque formidable sur le dos d'Alan et, lui entourant l'épaule d'un bras vigoureux, il le secoua avec force. Après avoir clamé son contentement à tous les échos, il se mit à chuchoter.

— Hélas ! Je doute fort, mon garçon, que vous puissiez faire lit commun à Shira ! Il faut respecter les convenances. Toutefois, je veillerai à vous faire donner des chambres communicantes. Surtout, promettez-moi de n'en pas souffler mot à Elspat ! (Colin coupa court à la protestation qu'Alan était sur le point de formuler.) La chère femme est très à cheval sur les principes... tout en ayant été la maîtresse d'Angus pendant quarante ans. Sacrebleu ! Ne restez pas là avec ces airs idiots ! Entrons ! Passez-moi les bagages.

— Je ne m'appelle pas Jock, rétorqua le chauffeur en sautant dans la barque.

— Ne discutez pas ! Si je dis Jock, c'est Jock. Enfoncez-vous ça dans le crâne, mon garçon ! Au fait, vous voulez peut-être de l'argent ?

— Certainement pas, s'offusqua le chauffeur. Je m'appelle...

— C'est aussi bien, l'interrompit Colin, une lourde valise dans

chaque main, car où le prendrais-je ? (Il se tourna vers les trois visiteurs :) Qu'Alec Forbes – ou un autre, qu'importe ! – ait tué Angus ou encore qu'Angus soit mort accidentellement, et c'est le pactole pour Elspat et pour un pauvre hère fauché. Mais si Angus s'est suicidé, alors je vous le dis tout net : nous n'aurons pas un fifrelin !

V

La révélation de Colin Campbell sembla méduser l'assistance.

— Mais j'avais cru comprendre..., commença Alan.

— Que le vieux pingre était riche ? Vous n'êtes pas le seul ! Ah ! c'est toujours pareil ! (Colin se lança alors dans un monologue fort obscur où il était question d'ice-creams, de tracteurs et du trésor de Drake.) Vous pouvez faire confiance à un avare, conclut-il de façon plus intelligible. Il se fera idiot s'il y voit un moyen de s'enrichir. Non qu'Angus fût vraiment avare, remarquez. C'était un rat, mais sans plus. Il m'a aidé quand j'étais dans le besoin et il en aurait fait autant pour notre frère s'il avait su où le joindre. Sacrebleu ! Pourquoi restons-nous dehors ? (Il se tourna vers Swan.) Où est votre valise ?

Swan, qui avait vainement tenté de placer son mot au cours de la longue tirade, estima plus sage d'y renoncer momentanément.

— Je ne reste pas, se contenta-t-il de dire. (Et, s'adressant au chauffeur :) Attendez-moi, je repars avec vous.

— A votre guise, rétorqua Colin. Jock, allez aux cuisines vous faire servir une demi-chopine du meilleur whisky d'Angus. Vous autres, suivez-moi !

Plantant là un homme qui clamait que son nom n'était pas Jock, le groupe se dirigea vers la grande porte voûtée. Visiblement, Swan avait quelque chose sur le cœur.

— Je me mêle sans doute de ce qui ne me regarde pas, mais... mesurez-vous la gravité de ce que vous faites ?

— De quoi parlez-vous, sacrebleu ?

— Je m'étais laissé dire, expliqua Swan en repoussant son chapeau, que les Ecossais buvaient sec. Toutefois, je n'aurais jamais imaginé que c'était à ce point-là ! Un quart de litre ! Est-ce la dose habituelle par chez vous ? Il sera incapable de conduire !

— Apprenez, chétif Anglais, qu'une chopine n'est pour nous qu'une ration de nourrisson ! Pressons, vous autres !

Le hall dans lequel ils pénétrèrent était vaste et sentait le moisi. La pénombre ne leur permit pas de distinguer grand-chose.

— Les deux érudits, attendez-moi là, commanda Colin en ouvrant une porte. Et vous, Swan, venez avec moi. Nous allons tâcher de dénicher Elspat. (Il se mit à hurler :) Elspat ! Où es-tu, sacrebleu ? Oh ! A propos, jeunes Campbell ! Ne vous affolez pas si vous entendez des cris dans la pièce d'à côté. Ce n'est que l'avoué, Alistair Duncan, aux prises avec Walter Chapman, l'assureur de la compagnie Hercule.

Colin abandonna Kathryn et Alan dans une longue pièce au plafond bas. Un feu de bois brûlait dans la cheminée et une faible

clarté tombait de deux fenêtres donnant sur le loch. D'innombrables tableaux, dans de lourds cadres dorés, garnissaient les murs et le sol était recouvert d'un tapis au rouge fané. Un guéridon supportait une énorme Bible. Sur le manteau de la cheminée trônait une photographie drapée de crêpe noir. En dépit des joues glabres et des cheveux rares, la ressemblance frappante du modèle avec Colin Campbell ne laissait aucun doute sur son identité.

Nul tic-tac ne rompait le pesant silence. Malgré eux, les deux jeunes gens se mirent à chuchoter.

— Alan Campbell, murmura Kathryn dont les joues avaient la couleur ardente des pivoines, vous n'êtes qu'un goujat !

— Et pourquoi cela ?

— Ne me dites pas que vous ne devinez pas la piètre opinion qu'ils ont de nous ! Et cet immonde journal qui va publier tout ça ! Vous vous en moquez, peut-être ?

— Pour être franc, tout à fait, observa Alan après mûre réflexion. Je regrette seulement que ce ne soit pas la vérité.

Kathryn recula de quelques pas et posa une main tremblante sur la Bible comme pour y puiser réconfort. Alan remarqua qu'elle avait les joues plus écarlates que jamais.

— Professeur Campbell, que vous arrive-t-il ?

— Je ne sais pas, eut-il l'honnêteté d'avouer. C'est peut-être un effet particulier de l'Ecosse sur l'organisme.

— Je vous en prie !

— Je me sens un autre homme. J'ai l'impression de planer. Je ne vous cache pas que c'est fort agréable. Au fait, vous a-t-on déjà dit que vous étiez une garce délicieuse ?

— Une *garce* ! Vous avez dit une garce ?

— Selon la terminologie en usage au XVII^e siècle.

— Je suppose, cependant, que je ne saurais soutenir la comparaison avec votre exquise duchesse de Cleveland !

— Je dois reconnaître, répondit Alan en appréciant la jeune femme d'un œil de connaisseur, qu'il vous manque ce quelque chose qui eût enthousiasmé Rubens. Par ailleurs...

— Chut !

Dans le mur opposé aux fenêtres, une porte était entrebâillée. Deux voix venaient de rompre le silence. L'une, sèche, était celle d'un homme âgé. L'autre, plus fraîche et plus suave, déclarait :

— Cher Mr Duncan, vous n'avez pas l'air de bien vous rendre compte de ma position. Je représente la compagnie d'assurances Hercule. J'ai pour mission d'enquêter...

— Dans les règles !

— Cela va sans dire. D'enquêter et d'établir un rapport au vu duquel ma compagnie décidera si elle doit payer ou non. Je n'en fais

pas une affaire personnelle ! Croyez que je vous aiderais si cela était en mon pouvoir. Je connaissais Angus Campbell et j'avais beaucoup de sympathie pour lui.

— Vous le connaissiez personnellement ?

— J'ai eu l'occasion de le rencontrer à plusieurs reprises.

La voix sèche se fit caressante.

— Dans ce cas, Mr Chapman, permettez-moi de vous poser une question. Vous m'accordez qu'Angus Campbell était sain d'esprit ? (Chapman acquiesça.) Qu'Angus Campbell était un homme qui savait apprécier la valeur de l'argent ?

— Oh ! Pour ça, oui !

— Bien. Etiez-vous au courant, Mr Chapman, que mon client, outre l'assurance-vie qu'il avait chez vous, en avait contracté deux autres ?

— Je l'ignorais.

— Eh bien, je vous l'apprends, grinça Duncan. L'une à la Gibraltar, l'autre à la Planète. Toutes deux d'un montant fort élevé.

— Et alors ?

— Et alors ? Les capitaux provenant des polices d'assurance constituent toute la succession. Le reste de sa fortune a été englouti dans des affaires désastreuses. Or, chacune de ces polices contient une clause relative au suicide...

— Cela n'a rien d'extraordinaire...

— Tout à fait d'accord. Mais attendez ! Trois jours avant sa mort, Angus Campbell a souscrit, auprès de votre compagnie, une nouvelle assurance d'un montant de trois mille livres. Etant donné son âge, j'imagine que les primes étaient élevées ?

— Evidemment ! Mais le médecin de la compagnie lui donnait encore au moins quinze ans à vivre. L'affaire ne nous semblait pas trop risquée.

— Au total, Angus Campbell avait donc souscrit pour trente-cinq mille livres d'assurance-vie.

— Tant que ça ? s'étonna Chapman.

— Et chaque police était assortie d'une clause relative au suicide. Dans ces conditions, comment pouvez-vous supposer un seul instant qu'Angus Campbell ait délibérément mis fin à ses jours, perdant du même coup tout le bénéfice de l'opération ?

Il y eut un long silence. Kathryn et Alan, qui étaient tout oreilles, imaginèrent sans peine le sourire de triomphe qui devait flotter sur les lèvres de l'avoué.

— Allons, allons, monsieur Chapman ! Vous êtes anglais. Moi, je suis écossais... et avoué.

— Je reconnais que... Qu'en pensez-vous, au juste ?

— Il y a eu meurtre, répliqua l'avoué sans hésiter. L'assassin est sûrement Alec Forbes. Vous avez dû entendre parler de leur dispute,

ainsi que de la visite de Forbes la nuit même où Angus Campbell est mort ? Vous êtes également au courant de l'existence d'un mystérieux panier à chien et de la disparition du journal d'Angus Campbell ?

Il y eut un nouveau silence que Walter Chapman rompit d'une voix quelque peu altérée.

— Qu'importe, Mr. Duncan ! Votre histoire ne tient pas debout ! C'est facile d'échafauder des hypothèses. Mais écoutez-moi, je vous prie. Angus Campbell avait sa chambre au sommet de la tour. Le soir de sa mort, il s'y est retiré vers 9 h 30 et en a verrouillé la porte de l'intérieur. Vous êtes d'accord ?... Le lendemain matin, on a retrouvé son corps au pied de la tour. Angus Campbell avait succombé à une fracture de la colonne vertébrale et à de multiples contusions dues à la chute. Par ailleurs, l'autopsie a démontré qu'il n'avait absorbé aucune drogue ni médicament. Il nous faut donc écarter l'idée d'une chute accidentelle.

— C'est vous qui le dites. Mais poursuivez.

— Considérons donc l'éventualité d'un meurtre. Le matin, la porte était toujours verrouillée de l'intérieur. La fenêtre – vous l'admettez – est inaccessible. Nous avons fait venir un expert tout spécialement de Glasgow. Elle est à dix-huit mètres du sol, et c'est la seule de ce côté de la tour. Au-dessous, il y a un mur lisse et au-dessus un toit pointu de tuiles glissantes. L'expert est formel : personne ne peut s'introduire dans la tour par cette fenêtre. Concluez vous-même.

Alistair Duncan ne s'avoua pas vaincu.

— Comment expliquez-vous la présence de ce panier à chien ?

— Pardon ?

— Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire. A 9 heures et demie ce fameux soir. Alec Forbes s'est introduit de force dans la chambre d'Angus Campbell. Les deux hommes ont eu une violente altercation. On a eu toutes les peines du monde à flanquer l'intrus dehors. Une demi-heure plus tard, miss Elspat Campbell et la servante, Kirstie MacTavish, redoutant un nouvel éclat de Forbes, ont passé les lieux au peigne fin, allant même jusqu'à regarder sous le lit. Entendez-moi bien : il n'y avait rien ni personne... Le lendemain matin, lorsqu'on a pénétré dans la chambre après en avoir forcé la porte, on a découvert sous le lit une sorte de mallette de cuir, du genre de celles dont on se sert habituellement pour transporter les chiens. Les deux femmes ont affirmé que cette mallette ne se trouvait pas sous le lit la veille quand Angus Campbell a verrouillé sa porte. (L'avoué marqua une pause pour ménager un effet dramatique.) Alors, je vous repose ma question : comment ce panier à chien était-il venu là ? Le procureur MacIntyre...

Chapman émit un léger grognement, tandis que Duncan suspendait sa phrase. Les deux hommes tendirent l'oreille. A tâtons, Chapman se

dirigea vers l'interrupteur et donna de la lumière.

Kathryn et Alan, penauds, ressemblaient à deux enfants pris en faute. Alan pensa à part soi que l'image qu'il s'était faite des deux hommes était à peu près correcte, à ceci près que l'avoué était plus grand et plus maigre, et l'assureur plus trapu qu'il ne s'y attendait.

L'avoué avait les épaules tombantes et un regard de myope; sa pomme d'Adam saillait au-dessus d'un col trop large et une couronne de cheveux gris auréolait son crâne chauve. Cependant, il avait fort belle allure dans son strict complet noir.

Chapman, élégant garçon au visage juvénile, avait un air doux mais soucieux. Ses cheveux blonds, séparés par une raie impeccable, luisaient de gomina.

— Bonjour, fit Duncan, jetant un coup d'œil surpris aux deux jeunes gens. Auriez-vous vu le procureur MacIntyre, par hasard ?

— Non, répondit Alan. Permettez-moi de faire les présentations...

— Je suppose, le coupa impoliment l'avoué en s'adressant à Chapman, qu'il est monté dans la tour. Si vous voulez bien me suivre... (Il jeta un dernier regard aux deux arrivants.) Au revoir.

Et, sans un mot de plus, il quitta Kathryn et Alan Chapman sur les talons.

— Ça alors ! explosa Kathryn, mortifiée.

— Ses manières, certes, manquent de liant. Toutefois, il connaît son métier ! Je n'hésiterais pas une seconde à confier mes intérêts à un homme de cette trempe.

— Mais, professeur Campbell...

— Oh ! Cessez de m'appeler professeur Campbell !

— Puisque vous insistez... (Les yeux de Kathryn brillaient d'excitation.) Mon cher Alan, la situation est terrible ! Vous avez entendu ce qu'ils ont dit ?... Angus ne s'est pas suicidé... et on ne l'a pas assassiné non plus...

La jeune femme s'interrompit net. Swan venait d'entrer, l'air affairé. Il avait gardé son chapeau qui, par un miracle d'équilibre, restait comiquement perché au sommet de son crâne. Le journaliste donnait l'impression de marcher sur des œufs.

— Quel scoop ! Car c'en est un, n'est-ce pas ? (Il n'attendit pas la réponse.) Je n'y croyais pas ! Ah ! Le boss avait sacrement raison de m'envoyer ici ! Quel flair, ce type !

— Où étiez-vous ? s'enquit Alan.

— Je bavardais avec la domestique. C'est une règle d'or : toujours bavarder avec les domestiques... Maintenant, écoutez-moi. (Il jeta un coup d'œil soupçonneux alentour et baissa la voix.) Colin Campbell a réussi à mettre la main sur la vieille. Il va me présenter à elle.

— Vous ne l'avez donc pas encore vue ? s'étonna Kathryn.

— Non ! Et je dois à tout prix lui faire bonne impression, bien

qu'au fond ce soit le cadet de mes soucis. Mais je pars gagnant, car Elspat a une haute idée de mon journal... (Il lança à Kathryn un regard meurtrier :)... opinion que tout le monde ne semble pas partager. Cette histoire peut me fournir la matière d'un article épatant... Je parie que la vieille va insister pour que je reste ! Hein ?

— Peut-être, mais...

Le bouillant journaliste interrompit Kathryn.

— Du cran, Charley Swan, montre de quoi tu es capable, se morigéna-t-il. Tâche d'être au mieux avec cette vieille autocrate... Du cran, mon vieux. (Il se figea soudain.) Attention, la voilà ! Vous l'entendez ?

VI

Remarque superflue. A moins d'être sourd, on ne pouvait pas ne pas ouïr la voix étonnamment forte d'Elspat entre deux chuchotements étouffés de Colin Campbell.

— Des chambres communicantes ! hurlait-elle. Et puis quoi, encore ? Il n'en est pas question !

Un murmure suivit. Tante Elspat n'eut cure de ce qui était peut-être une protestation.

— Nous sommes ici dans une maison convenable. Colin Campbell, où chacun vit dans la crainte de Dieu. Et ce n'est pas un pécheur venu de Manchester qui va y changer quelque chose ! Des chambres communicantes ! Mais... mais qui ose brûler mon électricité au beau milieu du jour !

Sur cette exclamation jetée d'un ton féroce, tante Elspat parut dans l'encadrement de la porte. De taille moyenne, maigre et sèche, la vieille dame portait une robe noire trop grande pour elle. Alan estima que, contrairement à ce qu'avait prétendu Kathryn, elle ne devait pas avoir plus de soixante-dix ans. L'œil vif et pénétrant, elle marcha sur ses hôtes dans un bruissement de soie menaçant, tenant sous son bras un exemplaire du *Daily Floodlight*.

Swan mit une telle hâte à aller éteindre la lumière que tante Elspat sursauta.

— Rallumez immédiatement ! intima-t-elle d'un ton sec en attachant sur le journaliste un regard désapprobateur. Il fait noir comme dans un four ! Où sont Kathryn et Alan Campbell ?

Colin les lui indiqua du geste. Tante Elspat, avec un sans-gêne éprouvant, soumit les deux jeunes gens à un long examen silencieux.

— Oui, opina-t-elle enfin en branlant du chef, vous êtes bien des Campbell. Nos Campbell. (Elle s'assit sur le canapé, découvrant ses pieds chaussés de lourdes bottes d'homme.) Ah ! notre cher disparu avait l'œil, lui aussi, pour reconnaître un Campbell !

Un silence pesant s'abattit de nouveau, durant lequel tante Elspat ne cessa de fixer ses visiteurs.

— Alan Campbell, s'exclama-t-elle inopinément, à quelle religion appartenez-vous ?

— A l'Eglise anglicane, je crois.

— Vous croyez ? Vous n'en êtes donc pas sûr ?

— Si, si. A l'Eglise anglicane, évidemment.

— Et vous, Kathryn Campbell ?

— Moi aussi.

Tante Elspat secoua la tête pour bien marquer qu'elle trouvait

confirmation, dans ces réponses, à ses pires pressentiments.

— Vous n'allez pas à l'église ! Je l'aurais juré ! commença-t-elle d'une toute petite voix tremblante qui s'enfla bientôt. Hérétiques ! tonna-t-elle. Honte sur vous, Alan Campbell, et sur votre descendance jusqu'à la troisième génération, pour fréquenter ces lieux de péché et de perdition où vous vous livrez à la débauche et au stupre !

— Vous vous trompez, miss Campbell ! protesta Swan, choqué. Je suis bien certain qu'il n'y met jamais les pieds. Et comment pouvez-vous traiter cette jeune femme d'héré...

— Qui êtes-vous, mon garçon, explosa tante Elspat faisant brusquement volte-face, vous qui dépensez mon électricité à cette heure lumineuse du jour ?

— Mais miss Campbell...

— Qui êtes-vous ?

Swan prit une profonde inspiration, s'arma de son plus beau sourire et alla résolument se camper devant l'adversaire.

— Miss Campbell, je représente le *Daily Floodlight*, ce journal que vous tenez à la main. Votre lettre a réjoui le cœur de mon rédacteur en chef, qui se félicite de toucher des lecteurs au fin fond de notre vaste pays. Or, vous y écriviez que vous étiez prête à faire des révélations sensationnelles sur le crime qui a eu lieu à Shira et...

— Quoi ? rugit Colin Campbell.

— Et mon rédacteur m'a donc envoyé ici pour vous interviewer. Je serais ravi d'entendre ce que vous avez à me confier et...

La main en cornet autour de l'oreille droite, les yeux immobiles, tante Elspat ne bougeait pas plus qu'une statue.

— Ainsi, vous êtes américain, finit-elle par déclarer, une lueur dans ses prunelles sombres. Connaissez-vous l'histoire de ?...

Le coup fut terrible pour Swan. Il se contint cependant et parvint même à sourire.

— Oui, miss Campbell, répliqua-t-il patiemment. Inutile de vous fatiguer. Je n'ignore plus rien de votre frère Angus qui voulait élever des cochons pour avoir plein d'oseille...

Swan se tut soudainement. Il sentait confusément que cette version de l'histoire n'était pas tout à fait la bonne. Alan et Kathryn le considéraient avec une curiosité pleine d'intérêt. Mais ce fut sur Elspat que l'effet fut le plus impressionnant. A demi levée de son siège, elle fixait sur Swan une pupille dilatée. Il crut comprendre ce qui la gênait et ôta prestement son chapeau.

— Et pourquoi Angus élèverait-il des cochons pour avoir de l'oseille ? demanda-t-elle d'un ton lourd de menace.

— Je voulais dire...

— S'il veut de l'oseille, il n'a qu'à en planter, non ?

— Je voulais dire *dollar* !

— Quoi, de l'art ?

— Dollar – do-llar.

— A mon avis, jeune homme, laissa tomber Elspat après un long silence, vous avez fait un four. Des cochons ! Pour avoir de l'oseille !

— Je suis navré, miss Campbell. Changeons de sujet, s'il vous plaît. C'était une plaisanterie.

De tous les mots malheureux que Swan avait pu prononcer devant tante Elspat, ce dernier fut le pire. Colin lui-même dévisagea Swan.

— Une plaisanterie, vraiment ? fit Elspat dont la voix s'enflait de nouveau. Le cercueil d'Angus Campbell à peine refermé, vous avez l'impudence de venir plaisanter sous un toit plongé dans le deuil et l'affliction ! Je n'en supporterai pas davantage ! Et d'abord, je suis prête à parier que vous n'avez rien à voir avec le *Daily Floodlight*. Qui est Pip Emma ?

— Pardon ?

— Qui est Pip Emma ? Vous n'en savez rien non plus, hein ! vociféra Elspat en brandissant le journal. Vous ignorez le nom de cette jeune femme qui s'occupe de la rubrique de la mode ! Alors, de grâce, pas d'histoires ! Quel est votre nom ?

— MacHolster.

— Comment ?

— MacHolster, répéta le rejeton de ce clan hypothétique, incapable désormais de tenir front à une Elspat déchaînée. Je veux dire MacQueen. Ou plutôt Swan. Charles Evans Swan. Mais je descends des MacHolster ou des MacQueen et...

D'un geste impérieux, Elspat lui désigna la porte.

— Sortez ! ordonna-t-elle. Je ne vous le dirai pas deux fois.

— Vous avez entendu ? intervint Colin, les pouces dans les entournures de sa veste. Sacrebleu ! Je me flatte d'avoir le sens de l'hospitalité, mais il y a des choses dont je n'admets pas qu'on plaisante dans ces murs !

— Puisque je vous jure que...

— Sortirez-vous par la porte ou préférez-vous la fenêtre ? demanda Colin en retroussant ses manches.

Un instant. Alan pensa que Colin allait saisir Swan par le fond de son pantalon. Mais le journaliste atteignit la porte deux secondes avant Colin et disparut. Le tout s'était passé si vite qu'Alan eut du mal à se persuader qu'il n'avait pas rêvé. Quant à Kathryn, elle était au bord de l'hystérie.

— Quelle famille ! trépigna-t-elle, les poings crispés. Oh ! Quelle famille !

— Qu'est-ce qui vous prend, Kathryn Campbell ?

— Vous tenez vraiment à le savoir, tante Elspat ? Eh bien, vous n'êtes qu'une vieille toquée ! Maintenant, jetez-moi dehors !

Elspat sourit, à la grande stupéfaction d'Alan.

— Peut-être pas autant que vous le croyez, rétorqua-t-elle avec suffisance en lissant sa robe. Votre opinion, Alan Campbell ?

— Vous auriez pu au moins lui demander sa carte de presse avant de le flanquer à la rue comme un malpropre. Ce type est sincère, mais congénitalement incapable de rendre compte objectivement des faits. Il risque fort de nous créer des ennuis.

— Comment ça, des ennuis ? s'inquiéta Colin.

— Je ne sais pas au juste. Une intuition.

Si Colin aboyait, il ne mordait guère. Il se passa la main dans sa crinière hirsute, lança un regard furibond à la ronde et, perplexe, se gratta le nez.

— Alors, marmonna-t-il, faut-il que je lui coure après ? J'ai un vieux whisky capable de ressusciter un mort. Du reste, nous allons le goûter ce soir, mon garçon. Peut-être que si j'en abreuvais ce journaliste...

Tante Elspat frappa le sol du pied avec une implacable arrogance.

— Je ne veux pas de cet imposteur sous mon toit !

— Tu as raison, ma chère, mais...

— Je te répète que je n'en veux pas. Point final. Je vais envoyer une autre lettre à ce rédacteur en chef.

— A propos, qu'est-ce que c'est que cette histoire de révélations que tu comptais faire à la presse ? (Tante Elspat serra les lèvres.) J'attends tes explications, Elspat !

— Colin Campbell, articula lentement la vieille dame, tu vas conduire Alan dans la tour et lui apprendre la fin tragique d'Angus dans tous ses détails. Qu'il en profite au passage pour méditer un peu sur les Saintes Ecritures. Quant à vous, Kathryn, venez vous asseoir près de moi. Répondez-moi avec franchise : allez-vous quelquefois dans ces satanées boîtes de nuit londoniennes ?

— Certainement pas, tante Elspat !

— Alors, vous ne connaissez rien de ces gens qui...

Alan devait ignorer sa vie durant la conclusion de cette édifiante conversation. Colin le poussa vers la porte par laquelle Alistair Duncan et Walter Chapman avaient disparu.

Elle ouvrait directement sur une vaste pièce située au rez-de-chaussée de la tour et qui avait dû jadis servir d'écuries. Les murs suintaient d'humidité. Bardée de chaînes et de cadenas, une porte de bois aux vantaux béants donnait sur la cour exposée au sud. Alan distingua les premières marches d'un escalier en colimaçon.

— Il semble que certains ici soient incapables de fermer cette porte ! maugréa Colin. Et pareil pour le cadenas extérieur ! N'importe qui aurait beau jeu de... Sacrebleu, mon garçon ! Elspat sait quelque chose, j'en donnerais ma tête à couper ! Cette bonne femme est loin

d'être toquée, vous avez dû vous en rendre compte. Elle sait quelque chose mais refuse de se mettre à table. Et ce malgré l'attrait de trente-cinq mille livres.

— Pourquoi ne va-t-elle pas se confier à la police ?

— A la police ? Ah ouiche ! Elspat est tout juste polie avec le procureur... alors, la police ! Elle a eu un démêlé avec les flics, il y a de cela des siècles, à propos d'une vache ou de je ne sais trop quoi et, depuis, elle est convaincue que tous les policiers sont des malfrats. Ce qui explique qu'elle se soit adressée au *Daily Floodlight*.

Colin sortit une pipe de sa poche et la bourra pensivement.

— Personnellement, reprit-il, je m'en moque. J'en ai vu d'autres. J'ai des dettes, bien sûr, et Angus ne l'ignorait pas. Bah ! Je me débrouillerai ! Du moins, je l'espère. Mais Elspat ! Elle n'a pas un sou vaillant, sacrebleu !

— Comment se fera le partage ?

— Si partage il y a, mon garçon ! Le plus simplement du monde — une moitié à chacun.

— Mais quel titre a Elspat pour hériter ? Etant donné qu'Angus et elle n'étaient pas mariés, je saisis mal...

— Taisez-vous, sacrebleu ! fulmina le paisible Colin. (Il jeta un regard inquiet alentour.) Plus un mot là-dessus, malheureux ! Vous pouvez parier votre chemise qu'Elspat ne revendiquera jamais la qualité d'épouse légitime. Son obsession de la respectabilité tourne au morbide, je vous l'ai déjà dit. Même sous la torture, elle n'avouerait pas avoir été plus qu'une « parente » d'Angus. D'ailleurs, Angus lui-même, qui avait pourtant son franc-parler, n'a de sa vie lâché la moindre allusion en public. Non, l'argent est un legs... Et nous pouvons toujours courir pour l'avoir ! (Colin haussa les épaules. Puis il montra l'escalier.) Si le cœur vous en dit... Il y a cinq étages et cent quatre marches. J'aime autant vous prévenir.

L'ascension fut interminable, en effet. Toutefois, Alan était trop abasourdi pour se plaindre. Des lucarnes, çà et là, éclairaient chichement la cage du côté ouest; une odeur de moisi flottait dans l'air.

— Votre frère ne dormait quand même pas toujours là-haut ?

— Si, depuis des années. Angus appréciait beaucoup la vue sur le loch. Sacrebleu ! Je suis mort !

— Les autres pièces sont habitées ?

— Non, elles servent de dépotoir. Angus y entassait toutes les inventions foireuses qui devaient le mener à la fortune.

A bout de souffle, Colin fit halte à l'avant-dernière lucarne. Alan en profita pour regarder au-dehors. Les lueurs rouges du soleil couchant s'attardaient entre les arbres. La hauteur était vertigineuse. Au-dessous d'eux serpentait la route d'Inveraray. Au sud, par-delà les pins, se

dressait l'imposant château d'Argyll. Le pays tout entier n'était que traditions et superstitions.

— Docteur Campbell, demanda posément Alan, de quelle façon Angus est-il mort ?

— Comment le saurais-je ? répondit Colin en tirant nerveusement sur sa pipe. J'affirme, en tout cas, qu'il ne s'est pas suicidé. Lui, se suicider ! Je ne tiens pas spécialement à envoyer Alec Forbes au gibet – bien qu'il ne vaille pas cher –, mais il n'empêche que c'est un criminel.

— Qui est Alec Forbes ?

— Un type qui s'est installé un beau jour dans la région. Il boit comme un trou et se prétend inventeur. Angus et lui travaillaient sur une de ses idées. Puis ils se sont fâchés; Forbes a accusé Angus de l'avoir roulé. Ce qui n'a d'ailleurs rien d'in vraisemblable.

— Est-il exact que Forbes ait fait intrusion au manoir et se soit disputé avec Angus le soir du... du meurtre ?

— Tout à fait. Il est monté dans la chambre d'Angus pour vider la querelle. Il était ivre.

— Mais on l'a flanqué dehors, non ?

— Angus s'en est chargé lui-même. Malgré son âge, il était fort comme un bœuf. Puis les femmes s'en sont mêlées. Elles ont fouillé chaque pièce de fond en comble pour s'assurer que Forbes ne se cachait pas dans un coin. Enfin, Angus a verrouillé sa porte et... (Colin s'interrompt. Sa nervosité était extrême. Au prix d'un effort surhumain, il reprit :)... et la *chose* s'est produite pendant la nuit. Le médecin légiste déclare que la mort est survenue entre 22 heures et 1 heure du matin. La belle avance ! Nous le savons, sacrebleu, qu'il n'est pas mort avant 10 heures ! Le médecin n'a pas pu se montrer plus précis. Il a dit aussi qu'Angus, inconscient, pouvait avoir survécu quelque temps à ses blessures. Nous sommes certains, par ailleurs, qu'Angus était déjà couché quand la *chose* a eu lieu.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Parce qu'il était en pyjama quand on l'a trouvé, s'impatienta Colin. Et le lit était défait. En outre, il avait éteint et ôté le rideau destiné au black-out.

Alan eut un tressaillement.

— J'avais presque oublié la guerre, murmura-t-il. (Puis, indiquant la lucarne :) Les lucarnes de l'escalier n'ont pas de rideaux ?

— Non. Angus montait sans lumière. Il prétendait que c'eût été jeter l'argent... par les fenêtres ! Mais une lumière dans sa chambre – il le reconnaissait lui-même – eût été visible de plusieurs kilomètres à la ronde. (Colin secoua sa pipe.) Sacrebleu ! Avez-vous fini de m'assommer de questions ? Allez donc voir vous-même !

VII

Alistair Duncan et Walter Chapman se disputaient toujours.

— Enfin, Mr Chapman, disait l'avoué en agitant son pince-nez comme s'il conduisait un orchestre, cela saute aux yeux ! C'est un meurtre !

— Je ne suis pas d'accord !

— Mais le panier à chien qu'on a découvert sous le lit après le meurtre d'Angus !

— Après la *mort* d'Angus.

— Oh ! Disons meurtre pour simplifier.

— Si vous y tenez... Toutefois, j'aimerais savoir en quoi ce panier a de l'importance. Il était vide. La police l'a examiné à la loupe : ce panier n'a jamais rien contenu. Alors, qu'est-il censé prouver ?

L'arrivée de Colin et d'Alan ne permit pas à Mr Chapman d'obtenir la réponse qu'il attendait.

La pièce, bien que spacieuse, était basse de plafond. La porte forcée n'avait pas encore été réparée. Sur le mur opposé, l'unique fenêtre était percée à peu de distance au sol. Elle était plus grande qu'elle ne le paraissait d'en bas. Dans le crépuscule, sa forme lumineuse et pure exerçait sur l'œil d'Alan une sorte de fascination.

Un énorme lit de chêne recouvert d'un volumineux édredon était coincé entre un mur arrondi et une armoire massive aussi haute que le plafond. Une natte recouvrait le sol; çà et là étaient accrochés des tableaux et des photos de famille. Une table de toilette, à dessus de marbre et surmontée d'un miroir, flanquait un bureau encombré de papiers. Des papiers, d'ailleurs, il y en avait partout. Mais, curieusement, à l'exception d'une Bible, de quelques catalogues et d'un album de cartes postales, la pièce ne contenait aucun livre.

C'était là la chambre d'un vieil homme. Une paire de souliers démodés et élimés traînait sous le lit.

— Bonsoir ! s'écria Colin d'un ton forcé. (Il semblait la proie d'un souvenir pénible.) Permettez-moi de vous présenter Alan Campbell, qui arrive tout droit de Londres. Où est le procureur MacIntyre ?

— Chez lui, j'en ai peur, déclara Duncan en rajustant son pince-nez. Je le soupçonne fort d'éviter Elspat. (Il esquissa un sourire aimable et posa la main sur l'épaule de Chapman.) Notre jeune ami, lui aussi, la fuit comme la peste.

— On ne sait jamais sur quel pied danser avec elle, observa Chapman.

Duncan haussa les épaules et considéra Alan avec attention.

— Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?

— Si. Tout à l'heure.

— Ah oui ! Nous avons échangé quelques propos.

— C'est exact. Vous avez dit : « Bonjour » et « Au revoir ».

— Ah ! Si les relations sociales pouvaient ne pas être plus compliquées que ça ! s'écria l'avoué en secouant la tête. Comment allez-vous ? (Il donna à Alan une solide poignée de main.) Ah ! Mais je me souviens à présent ! Je vous ai écrit. C'est très gentil à vous d'être venu.

— A propos, pourquoi m'avez-vous demandé de venir ?

— Pardon ?

— Oh ! Je suis ravi d'être là ! Toutefois, il me semble que la présence de miss Kathryn Campbell et la mienne n'aient guère leur raison d'être. Qu'entendiez-vous au juste par réunion de famille ?

— Laissez-moi d'abord vous présenter Mr Chapman, de la compagnie d'assurances Hercule. Une tête de mule.

— Mr Duncan sait de quoi il parle, sourit Chapman.

— Nous nous trouvons devant un cas de mort accidentelle ou de meurtre, poursuivit Duncan, ignorant la remarque. Etes-vous au courant des détails relatifs à la mort de votre parent ?

Alan acquiesça et se dirigea vers la fenêtre. Grande ouverte, elle devait mesurer un mètre sur un mètre vingt. La vue était magnifique.

— Puis-je poser une question ?

Chapman, exaspéré, leva les yeux au ciel. Duncan fit un geste d'invite poli. Alan désigna sur le sol un morceau de toile cirée monté sur une tringle et destiné au black-out.

— Croyez-vous qu'Angus ait pu tomber en décrochant ce rideau ? Il n'y a pas de barre d'appui.

A sa grande surprise. Duncan se renfroigna tandis que Chapman expliquait dans un large sourire :

— Voyez l'épaisseur des murs ! Il eût fallu qu'Angus fût ivre ou drogué pour tomber de cette façon-là ! Or, l'autopsie a démontré – et Mr Duncan l'admet – que tel n'était pas le cas. Angus Campbell avait bon pied bon œil et était en possession de toutes ses facultés... Maintenant, messieurs, je voudrais vous expliquer pourquoi je suis convaincu qu'il s'agit d'un suicide. Mais auparavant, j'aimerais poser une question à Colin Campbell.

— Je vous écoute, rétorqua Colin, acerbe.

— Angus Campbell était-il ce qu'on pourrait appeler un homme de la vieille école ? En d'autres termes, dormait-il la fenêtre fermée ? (Colin acquiesça.) Incroyable ! Mon grand-père paternel, lui aussi, avait cette déplorable habitude... Bref ! Si Angus Campbell ôtait le rideau, c'était uniquement pour être réveillé par le jour et non pour avoir de l'air... Alors, messieurs, réfléchissez un instant. Quand Angus Campbell s'est mis au lit ce soir-là, la fenêtre était fermée, ainsi que

l'espagnolette. Miss Campbell et Kirstie MacTavish l'ont du reste confirmé. Or, la police n'a relevé sur l'espagnolette que les seules empreintes d'Angus Campbell... Nous pouvons donc reconstituer ce qui s'est passé. Peu après 22 heures, Angus Campbell s'est déshabillé, a ôté le rideau et est allé se coucher. (Chapman montra le lit.) Le lit a été refait entre-temps.

— Tante Elspat a jugé que c'était plus convenable, ajouta Duncan en reniflant.

D'un geste. Chapman imposa silence à l'avoué.

— Au milieu de la nuit, entre 22 heures et 1 heure du matin. Angus Campbell s'est levé, s'est approché de la fenêtre, l'a ouverte et s'est jeté dans le vide... Et maintenant, messieurs, interrogez votre conscience. Ma compagnie veut faire les choses dans les règles. Moi aussi. Ainsi que je le disais à Mr Duncan, je connaissais personnellement le défunt. Du reste, l'argent ne sortira pas de ma poche. Si j'étais persuadé qu'il ne s'agit pas d'un suicide, je m'empresserais d'en informer ma compagnie pour qu'elle s'acquitte envers vous. Mais pouvez-vous honnêtement nier l'évidence ?

Un long silence suivit ce morceau d'éloquence. Chapman rassembla chapeau et serviette.

— Le panier à chien..., commença Duncan.

— Au diable ce panier ! cria Chapman dont le visage avait brusquement perdu toute couleur. Quelqu'un peut-il me dire ce que vient fiche ce satané panier ?

Pour toute réponse. Colin Campbell marcha vers le lit. Il se pencha et, décochant à l'objet en question un regard hostile, il rejoignit les trois hommes.

De la taille d'une grande valise mais plus large, le panier était muni d'une poignée et, sur la partie inférieure, de deux fermetures métalliques. Un grillage était fixé à l'une des extrémités pour permettre à l'animal éventuellement transporté de respirer. *L'animal éventuellement transporté...* Des visions de cauchemar surgirent à l'esprit d'Alan.

— Et si quelque chose avait effrayé Angus ? dit-il d'une voix blanche.

— Effrayé ? répéta l'avoué.

Les yeux d'Alan ne quittaient plus le panier.

— J'ignore tout de cet Alec Forbes, reprit-il, mais j'ai cru comprendre que c'était un drôle de type. Supposons une minute qu'Alec Forbes soit venu ici avec ce panier – qui pouvait passer pour une banale valise. Supposons encore qu'il ne soit venu que pour déposer ce panier. Il détourne l'attention d'Angus et pousse le panier sous le lit. Enervé par la discussion. Angus oublie après coup la valise. Et, en pleine nuit, quelque chose se glisse hors du panier...

L'imperturbable Alistair Duncan commençait à paraître mal à l'aise. Chapman, un sourire incrédule aux lèvres, fixait toutefois sur Alan un regard brillant d'intérêt.

— Où voulez-vous en venir ? s'enquit-il.

— Vous allez me trouver ridicule, s'obstina Alan, mais je pensais en fait à... à une grosse araignée ou à un serpent venimeux. C'était nuit de pleine lune, ne l'oubliez pas !

De nouveau., ce fut le silence. Il faisait si sombre à présent que les quatre hommes se voyaient à peine.

— C'est terrible ! murmura enfin l'avoué. Attendez !...

De la poche intérieure de son veston, il sortit un calepin de cuir usé. S'approchant de la fenêtre, il ajusta son pince-nez et, la tête penchée, tourna vivement quelques pages. Il s'éclaircit la gorge.

— Je vais vous donner lecture d'un passage de la déposition de la servante Kirstie MacTavish : *Mr Campbell nous a dit, à miss Campbell et à moi, d'aller nous coucher. Il a ajouté : « J'ai enfin réussi à me débarrasser de ce damné bavard. Avez-vous remarqué la valise qu'il portait à la main ? » Nous lui avons répondu que non, vu qu'on n'était arrivées qu'après que Mr Campbell avait mis Forbes dehors. Et Mr Campbell a dit : « Je vous parie qu'il va quitter le pays pour échapper à ses créanciers. Tout de même, je me demande ce qu'il a fait de sa valise. Il s'est défendu de ses deux mains quand je l'ai fichu à la porte. »* (Duncan jeta un coup d'œil par-dessus son pince-nez.) Avez-vous une observation à faire. Mr Chapman ?

— Auriez-vous oublié ce que vous m'avez dit ? rétorqua l'assureur, crispé. Vous avez souligné le fait qu'il n'y avait aucune valise sous le lit lorsque miss Campbell et la servante ont quitté la pièce.

— Vous avez raison, admit Duncan en se frottant le menton. Pourtant...

— Des serpents ! s'esclaffa Chapman, méprisant. Des araignées ! Vous avez déjà vu des bestioles de ce genre sortir d'un panier et en refermer le couvercle ! Les deux serrures étaient bel et bien fermées quand on a découvert le panier.

— C'est en effet la pierre d'achoppement, concéda Duncan. Toutefois...

— Et où est passée cette bestiole, sacrebleu ? demanda Colin, réjoui. Peut-être se cache-t-elle dans un coin de la pièce ! Quelle perspective charmante !

Mr Walter Chapman enfonça précipitamment son chapeau sur la tête.

— Je dois partir, bégaya-t-il. Navré, messieurs, il me faut regagner Dunoon au plus vite. Je suis déjà très en retard. Je vous emmène. Mr Duncan ?

— Pas question ! rugit Colin. Vous allez tous rester pour le thé !

— Pour le thé ? s'exclama Chapman abasourdi. Mais à quelle heure dînez-vous donc ?

— Nous ne dînons pas, mon garçon. Sacrebleu ! Le thé que nous prenons est plus copieux que tous les dîners que vous pourriez avaler. Sacrebleu ! Et puis j'ai un whisky de derrière les fagots que je brûle de tester sur un Anglais. Alors, qu'en dites-vous ?

— Je regrette. C'est vraiment très aimable à vous, mais je dois partir. (Chapman tirait nerveusement sur les manches de sa veste.) Quant à ces serpents et araignées, je vous avouerai que tout cet aspect surnaturel de l'affaire...

Si le rejeton des MacHolster ne pouvait pas avoir choisi mot plus malheureux que « plaisanterie » en s'adressant à tante Elspat, Chapman pour sa part n'aurait pu trouver pis que « surnaturel » en présence de Colin Campbell. Instantanément, ce dernier rentra sa tête puissante dans ses larges épaules.

— Qui prétend qu'il y a ici des événements surnaturels ? s'enquit-il d'un ton doucereux.

— Pas moi, évidemment, répondit Chapman en riant. Cela n'est pas du ressort de ma compagnie. Mais le bruit court que la maison est hantée – ou, à tout le moins, qu'il s'y passe de drôles de choses !

— Ah oui ?

— Et soit dit sans vous offenser, les gens du cru ne semblent pas avoir une haute opinion des habitants de Shira. Ils vous traitent de forbans ou quelque chose dans ce goût-là !

— Des forbans ! Sacrebleu ! s'écria Colin Campbell non sans fierté. Qui a jamais dit le contraire ? Mais hantée... De toutes les... Sacrebleu ! Vous ne croyez tout de même pas qu'Alec Forbes transportait un revenant dans son panier à chien !

— Je ne crois pas que Quiconque ait transporté quoi que ce soit dans ce fichu panier, fit Chapman, soucieux. C'est égal, j'aimerais bien avoir une petite discussion avec Forbes...

— Où est-il, au fait ? demanda Alan.

Duncan sortit de son mutisme glacé.

— Voilà encore une chose extraordinaire, fit-il. Je suis certain que Mr Chapman lui-même va devoir admettre que la conduite d'Alec Forbes est un tantinet suspecte. En un mot, messieurs, Alec Forbes est introuvable.

— Vous voulez dire qu'il a pris la fuite pour échapper à ses créanciers ?

— Je constate le fait, c'est tout, répliqua l'avoué en brandissant son pince-nez. Peut-être tire-t-il une petite bordée ? Quoi qu'il en soit, c'est curieux. Hé ! Chapman ! Vous m'entendez ? J'ai dit curieux !

L'assureur poussa un profond soupir.

— Messieurs, je crains fort de ne pouvoir poursuivre cette

discussion plus longtemps. Je ne tiens pas à me rompre les os dans l'escalier. Je n'ai pas grand-chose à ajouter. J'ai rendez-vous demain avec le procureur MacIntyre. Il a dû se faire une opinion sur l'affaire et c'est à lui qu'il appartient de trancher entre les trois hypothèses – meurtre, suicide ou mort accidentelle. Il va sans dire que nous nous conformerons à sa décision. Me suis-je exprimé clairement ?

— Mais si vous croyez qu'il s'agit d'un meurtre, intervint Alan, pourquoi le procureur ne prend-il pas les mesures adéquates ? Par exemple, en faisant appel à Scotland Yard ?

— Faire venir Scotland Yard en Ecosse ! vociféra Duncan, scandalisé. Vous n'y pensez pas !

— Mais si, au contraire.

— Absurde ! La législation n'est pas la même, ici.

— Que comptez-vous faire, alors ? insista Alan.

— Pendant que vous perdiez votre temps à discuter, intervint Colin, il y en a qui ne sont pas restés les bras croisés. Je ne vous dirai pas ce que j'ai l'intention de faire, mais ce que j'ai fait. (Du regard, il les défia d'oser dire que son idée était mauvaise.) J'ai demandé à Gedeon Fell de venir.

— Gedeon Fell ? (Duncan fit claquer sa langue.) L'homme qui...

— En personne. Et je vous signale que c'est un ami à moi.

— Avez-vous songé aux... aux frais que son intervention va occasionner ?

— Sacrebleu ! Ne pouvez-vous oublier l'argent ne fût-ce qu'une minute ? De toute façon, ça ne vous coûtera pas un sou. Gedeon Fell me rend une visite amicale, c'est tout. D'ailleurs, si vous lui proposez une rétribution, vous verrez l'histoire que ça fera.

— Mon cher Colin, répondit l'avoué d'un ton compassé, nous savons tous que votre mépris des questions matérielles vous a parfois mis dans une position... difficile. Aussi dois-je y penser à votre place. Tout à l'heure, ce monsieur (il désigna Alan de la tête) me demandait pourquoi j'avais convoqué une réunion de famille. Je vais lui répondre à présent : si la compagnie d'assurances refuse de payer, il faudra engager une procédure. Et cela coûtera cher...

— Dois-je comprendre, tonna Colin, les yeux exorbités, que vous avez fait venir ces deux gamins tout exprès de Londres pour leur soutirer de l'argent ? Sacrebleu ! Je ne sais pas ce qui me retient de vous tordre le cou !

— Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle sur ce ton. Colin Campbell, murmura l'avoué, blafard.

— Eh bien, maintenant vous l'avez, Alistair Duncan !

Pour la première fois. Duncan laissa tomber son masque professionnel.

— Colin Campbell, depuis quarante ans, je me suis toujours efforcé

de défendre au mieux les intérêts de votre famille...

— Laissez-moi rire !

— Colin Campbell !

— Voyons, messieurs ! protesta Chapman, très gêné.

Alan, craignant que Colin ne se livre à des voies de fait, intervint à son tour :

— Ecoutez-moi un instant. Mon père m'a laissé un petit héritage et si je puis faire quelque chose, je...

— Ah ? Votre père vous a laissé un petit héritage ? Sacrebleu ! Vous le saviez, Alistair Duncan, vous le saviez... Répondez !

— Désirez-vous que je me désiste ? se mit à bredouiller l'avoué.

— Exactement ! répondit Colin. Et maintenant, descendons !

VIII

Glissant et trébuchant, les quatre hommes descendirent les marches traîtresses dans un silence glacé. Voulant détendre l'atmosphère. Chapman proposa à Duncan, qui accepta, de le raccompagner. Il émit ensuite quelques considérations météorologiques qui tombèrent complètement à plat.

Ils parvinrent enfin au rez-de-chaussée. Colin et Duncan prirent congé l'un de l'autre avec la solennité de deux adversaires décidés à se battre en duel au petit jour. La porte se referma sur l'avoué et l'assureur.

— Elspat et Kathryn doivent déjà être en train de prendre le thé, déclara Colin, morose. Hâtons-nous de les rejoindre.

La salle à manger conquit Alan au premier coup d'œil. Un feu de bois pétillait dans l'âtre. Sous une suspension qui éclairait une nappe blanche, tante Elspat et Kathryn étaient attablées devant un copieux repas.

— Elspat, dit Colin toujours maussade en tirant une chaise, Alistair Duncan vient de me rendre son tablier.

— Bah ! rétorqua la vieille dame avec philosophie en se servant généreusement de beurre, ce n'est ni la première ni la dernière fois. Il m'a fait le même coup la semaine dernière.

— Alors, demanda Alan soudain rasséréiné, ce n'est pas grave ?

— Oh non ! répondit Colin. Il aura tout oublié demain matin. J'admets du reste, que c'est ma faute. Je suis très soupe au lait. Ah ! Si je pouvais contrôler mon foutu caractère !

Tante Elspat lança à Colin un regard noir.

— Tu ferais mieux de contrôler ton langage. Surtout quand il y a de jeunes oreilles.

Métaphore qui, selon toute vraisemblance, devait désigner Kathryn. Sur sa lancée, Elspat reprocha violemment à Colin d'être arrivé en retard pour le thé, en des termes qui eussent parfaitement convenu si Colin avait manqué deux repas d'affilée et renversé la soupière sur la tête de la vieille dame au cours du troisième.

Alan écoutait à peine. Un agréable bien-être l'engourdissait peu à peu. Il commençait à mieux comprendre tante Elspat, se rendant compte que les éclats de la vieille dame n'étaient pas la marque d'un mauvais caractère mais un automatisme acquis au temps où elle avait du lutter pour s'imposer à Shira.

— Ah ! Ça va mieux ! soupira Colin en repoussant son assiette. Beaucoup mieux ! Que je sois pendu si je ne vais pas sur-le-champ présenter mes excuses à ce vieux renard !

— Avez-vous découvert quelque chose dans la tour ? interrogea Kathryn. Ou pris une décision ?

— Non, mon petit chat, répondit Colin fourrant un cure-dents quelque part dans sa barbe. Nous n'avons rien découvert.

— Ne m'appellez pas mon petit chat ! s'exaspéra Kathryn. J'en ai assez d'être traitée comme une gamine !

— Mais vous n'êtes qu'une gamine ! lança tante Elspat avec un regard foudroyant.

— Nous n'avons rien décidé non plus, reprit Colin, se tapotant l'estomac, pour la bonne raison que Gedeon Fell sera là demain. Et avec lui, je...

— Fell ? s'exclama Kathryn. Le Dr Fell ? (Colin acquiesça.) Oh non ! Pas cet horrible bonhomme qui écrit dans les journaux ? Vous savez bien. Alan...

— C'est un érudit distingué, mon petit chat, à qui vous devez le plus grand respect. Mais c'est aussi un détective hors pair.

Elspat tint à s'informer de la religion à laquelle il appartenait. Colin lui ayant répondu sèchement que, dans le cas de Gedeon Fell, ce point n'avait aucune espèce d'importance, Elspat fit à Colin un sermon aussi interminable que virulent sur son salut éternel.

Cette partie du discours éprouva terriblement Alan. Tante Elspat avait, en ce qui concernait la théologie, des notions fort puériles. Seul le sens du respect qu'il devait à la vieille dame l'empêcha d'intervenir sur le sujet.

— L'unique point qui me paraisse obscur, se contenta-t-il de déclarer, c'est le journal d'Angus.

Tante Elspat mit brusquement fin à ses vociférations et retourna à son thé.

— Son journal ? s'étonna Colin.

— Oui. J'ai surpris une conversation entre Duncan et Chapman où il était, me semble-t-il, question d'un journal disparu. Du moins, c'est ce que j'ai cru comprendre.

— Moi aussi, affirma Kathryn.

— Autant que je puisse en juger, se renfroga Colin, jouant avec son rond de serviette, quelqu'un l'a volé.

— Et qu'y consignait-il ? insista Alan.

— Je n'en ai aucune idée, sacrebleu ! Il en achetait un neuf chaque année et brûlait l'ancien.

— Sage précaution !

— Il le tenait très régulièrement et y écrivait chaque soir avant de se coucher. Il n'a jamais manqué de le faire. Il le rangeait habituellement dans son bureau. Mais le lendemain du... du drame, on l'a cherché en vain. Je me trompe, Elspat ?

— Bois donc ton thé et fiche-moi la paix !

— Mais enfin, Elspat ! Le journal était-il là oui ou non ? s'écria Colin en se redressant sur sa chaise.

Avec le raffinement qui dénote les bonnes manières, tante Elspat se versa une tasse de thé, souffla sur le liquide fumant et l'avalait à petites gorgées délicates.

— L'ennui, poursuivit Colin, c'est que personne ne s'est aperçu de la disparition de ce journal avant la fin de l'après-midi. N'importe qui a donc pu s'en emparer dans l'intervalle. Dans ces conditions, rien ne nous permet d'affirmer que c'est le meurtrier fantôme qui l'a subtilisé. Tu es d'accord avec moi, Elspat ?

Tante Elspat considéra le fond de sa tasse un très long moment, puis soupira.

— Tu veux sans doute ton whisky ? demanda-t-elle d'un air résigné.

Le visage de Colin s'illumina.

— Ah ! tonna-t-il avec ferveur, c'est bien la seule chose au monde qui puisse apporter quelque réconfort au milieu de tout ce micmac ! (Il regarda Alan.) Mon garçon, voulez-vous goûter un nectar qui vous fera perdre la tête ?

La salle à manger était douillette. Le feu qui crépitait répandait une douce chaleur. Au-dehors, le vent mugissait. Comme toujours quand Kathryn était près de lui. Alan se sentit gagner par une agréable sensation de bien-être.

— Je serais curieux, répondit-il, de trouver enfin un alcool susceptible de me faire perdre la tête.

— Sacrebleu, mon garçon ! Vous ne manquez pas d'un certain courage !

— Vous oubliez, déclara Alan non sans quelque raison, que j'ai passé trois ans aux Etats-Unis à l'époque de la prohibition. Celui qui a survécu à une telle expérience est capable d'avaler n'importe quel tord-boyaux.

— Que vous dites ! rétorqua rêveusement Colin. Alors, Elspat, il va nous falloir employer les grands moyens. Va donc nous chercher la Damnation des Campbell !

Elspat s'exécuta et revint avec une carafe pleine d'un liquide foncé où le lustre allumait des reflets dorés. Avec tendresse. Colin la posa sur la table. Il versa un fond de verre aux deux femmes et une généreuse rasade pour Alan et lui.

— Comment le buvez-vous, mon garçon ?

— A l'américaine. Sec.

— Sacrebleu ! Vous êtes un type ! Allez, mon garçon, buvez ! Vous m'en direz des nouvelles !

Colin et Elspat considéraient Alan avec le plus grand intérêt. De son côté, Kathryn reniflait son verre avec suspicion; mais nul doute

que l'odeur lui plaisait. Le cœur en joie et la face rubiconde, Colin regardait la scène de tous ses yeux.

— A des jours meilleurs ! proclama Alan.

Il leva son verre, le vida d'un trait et chancela sous le choc. Incontestablement, ce truc était assez fort pour pulvériser une unité de chars d'assaut. Toutefois, malgré l'impression qu'il en eut, sa tête resta vissée sur ses épaules. Il sembla au garçon que ses tempes étaient sur le point d'éclater. Un voile lui obscurcit les yeux. Il crut sa dernière heure arrivée.

Au bout de ce qui lui parut une éternité, Alan souleva les paupières. Son regard clignotant rencontra les yeux de Colin tout emplis de fierté. Puis une nouvelle réaction suivit l'explosion de la bombe liquide et le retour à la conscience. Une intense sensation de bien-être se propagea dans son corps; à la confusion de son esprit succéda une lucidité extrême – celle d'un Einstein au seuil d'une grande découverte.

— Alors ? interrogea Colin.

— Aaah ! gémit Alan.

— A des jours meilleurs ! tonna Colin en vidant son verre à son tour. (Ce qui produisit des effets identiques, mais de moindre durée. Colin lança à Alan un regard de triomphe.) Ça vous plait, mon garçon ?

— Plutôt, oui !

— Ce n'est pas trop raide pour vous ?

— Oh non !

— On remet ça ?

— Volontiers !

Tante Elspat, résignée, leva les yeux au ciel.

IX

Alan Campbell reprenait lentement conscience. Au prix d'un pénible effort, il réussit à ouvrir un œil. Sa tête s'emplit d'un tumulte furieux tandis qu'une lumière insupportable l'aveuglait. Il se réveilla. Il remarqua qu'il se trouvait en pyjama dans une chambre inconnue et baignée de soleil. Il n'accorda qu'une attention distraite à des détails à la vérité fort secondaires en regard des tourments dont son corps était la proie. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, sa tête essayait obstinément d'atteindre le plafond en de longs mouvements circulaires; ses membres étaient de plomb; un goût âcre lui emplissait la bouche.

C'est ainsi que, réveillé sur le coup de midi, Alan Campbell souffrait d'une monumentale gueule de bois. Il voulut se mettre debout mais, saisi de vertige, il dut se recoucher. Son esprit, toutefois, recommença alors à fonctionner et Alan tenta de se remémorer les événements de la veille. Le trou noir.

Alan s'affola. L'idée qu'il avait pu, la nuit passée, proférer des énormités ou se livrer à des actes monstrueux le faisait frissonner d'effroi. Il savait seulement qu'il était au château de Shira et qu'il avait succombé à la Damnation des Campbell.

La porte s'ouvrit sur une Kathryn à l'air exploré, tenant un plateau sur lequel voisinaient une tasse de café noir et un verre rempli d'une mixture à l'aspect repoussant. La vue de la jeune femme réconforta Alan.

— Eh bien, professeur Campbell, n'avez-vous pas honte ?

A ces paroles peu encourageantes, Alan poussa un long gémissement angoissé.

— Dieu sait que je suis bien mal placée pour vous faire des reproches, soupira Kathryn en portant les mains à son front. Je n'étais guère plus brillante que vous ! Mon Dieu ! Que je m'en veux ! Mais, moi, du moins, je n'ai pas...

— Du moins, n'avez-vous pas quoi ? croassa Alan.

— Vous ne vous souvenez de rien ?

— Pour le moment, non, répondit-il, courbant la tête à l'approche de l'orage.

— Buvez ça, se contenta de dire Kathryn en lui tendant l'horrible mixture. Vous vous sentirez beaucoup mieux après.

— Non ! Racontez-moi d'abord ce que j'ai fait ! Me suis-je mal conduit ?

— Mieux que Colin, en tout cas, observa-t-elle tristement. Vous vous êtes battus tous les deux en duel. La salle à manger ressemblait à

un champ de bataille. Et vous avez continué à ferrailer dans l'escalier.

Alan ferma les yeux. Des visions assez floues surgirent, qui aussitôt s'évanouirent.

— Un instant ! cria-t-il, se tenant le front à deux mains. J'ai insulté tante Elspat, c'est ça ? Il me semble me souvenir que...

Il rouvrit les yeux.

— Mon cher Alan, c'est le seul élément positif de cette tragique nuit. Tante Elspat s'est entichée de vous. Elle affirme que vous êtes, après Angus, la gloire de la famille.

— Quoi ?

— Auriez-vous oublié que vous lui avez fait une conférence sur l'Eglise d'Ecosse pendant plus d'une demi-heure ? Elle n'y a, d'ailleurs, pas compris un traître mot. Mais vous l'avez subjuguée. Elle assure qu'un homme qui connaît le nom de tant de ministres du Culte ne peut être l'athée qu'elle crevait. Ensuite, vous avez insisté pour qu'elle boive un demi-verre de ce satané tord-boyaux et elle est montée se coucher telle lady Macbeth. C'était avant le duel, bien sûr. Puis... vous ne vous rappelez vraiment pas ce que Colin a fait à ce pauvre Swan ?

— Swan ? Le Swan MacHolster-MacQueen ?

— Oui. Charles E. Swan.

— Mais d'où sortait-il ?

— Je n'ai pas les idées très nettes... Il me semble qu'à l'issue de votre duel Colin a décidé d'aller pourfendre les MacDonald. Trouvant la proposition géniale, nous lui avons emboîté le pas. Une fois sur la route qui passe derrière le château, nous avons aperçu, à la lumière de la lune, la silhouette immobile de Mr Swan. Ne me demandez pas ce qu'il faisait là ! Colin a hurlé : « En voilà un ! Sus à ce damné MacDonald ! » Et, brandissant son épée, il a foncé sur Swan, qui a détalé sans demander son reste... On eût juré que le diable était à ses trousses ! Colin le suivait de près, et vous, vous talonniez Colin. En ce qui me concerne, je n'étais plus en état de prendre part à la poursuite. Colin n'a pu le rejoindre, mais il a quand même réussi à lui enfoncer plusieurs fois la pointe de son épée dans les... dans le...

— J'ai compris, miss Campbell.

— Puis Colin, à bout de souffle, a laissé filer Swan. Vous êtes rentrés tous les deux en chantant à tue-tête...

Kathryn s'interrompt. A l'évidence, quelque chose la gênait. Elle baissa les yeux.

— Je suppose, reprit-elle, que vous ne vous rappelez pas non plus que j'ai passé la nuit dans votre chambre ?

— Vous avez passé la nuit dans ma chambre ?

— Oui. Colin n'a rien voulu entendre. Il nous a enfermés.

— Avons-nous ?... avons-nous ?...

— Avons-nous quoi ?

— Vous savez parfaitement ce que je veux dire, miss Campbell !

Manifestement, Kathryn le savait à en juger par la couleur flamboyante de ses joues.

— Nous étions trop paf. Vous avez seulement récité une poésie de Burns. Puis vous vous êtes étendu par terre et, après vous être excusé courtoisement, vous avez plongé dans le sommeil.

Alan prit brusquement conscience qu'il était en pyjama.

— Qui m'a déshabillé ?

— Je l'ignore. Je me suis réveillée à 6 heures, malade comme un chien. Vous dormiez toujours sur le sol. J'ai réussi à faire tomber la clé et à la ramener sous la porte avec un morceau de papier. Je me suis hâtée de regagner ma chambre. Je ne pense pas que tante Elspat soupçonne quelque chose. Oh ! mon Dieu !... Alan Campbell, que nous est-il arrivé ? Ne croyez-vous pas qu'il serait grand temps de quitter l'Ecosse avant qu'elle ne nous corrompe tout à fait ?

Alan saisit le verre et avala stoïquement l'infect breuvage. Il vida ensuite la tasse de café et éprouva une sensation de mieux-être.

— Je jure, déclara-t-il solennellement, de ne plus boire une goutte d'alcool de ma vie ! J'espère que Colin souffre tous les maux de l'enfer et qu'il a une migraine atroce !

— Il est frais comme l'œil ! Il affirme que du bon whisky n'a jamais donné la migraine à quiconque. J'oubliais ! L'horrible Dr Fell vient d'arriver. Etes-vous capable de vous mettre debout pour aller déjeuner ?

Alan grinça des dents.

— Je vais essayer si vous voulez bien avoir l'obligeance de me laisser seul un instant...

Une demi-heure plus tard, après s'être rasé et douché dans une salle de bains rudimentaire, Alan descendit de sa chambre. Du salon lui parvinrent des éclats de voix tonitruants qui lui transpercèrent le crâne. Kathryn l'attendait au bas de l'escalier. L'air coupable, ils se glissèrent dans la pièce.

Le Dr Fell, les mains croisées sur sa canne, trônait sur le canapé. Le lorgnon en bataille, une mèche lui tombant sur l'œil, il avait la mine naturellement hilare. On ne voyait que lui.

— Bonjour ! rugit-il.

— Bonjour ! rugit Colin.

— Bonjour ! murmura Alan. Etes-vous vraiment obligés de hurler comme ça ?

— Mais nous ne hurlons pas ! aboya Colin. Alors, mon garçon, comment vous sentez-vous ? Vous n'allez pas me dire que vous avez la migraine ?

— Eh bien, je...

— Absurde ! lança Colin, méprisant. Du bon whisky n'a jamais

donné mal à la tête à quiconque.

Alan n'essaya pas de combattre une affirmation certes erronée, mais que l'Ecosse a érigée en maxime. Le Dr Fell se mit lourdement debout et fit une manière de révérence.

— Enchanté, monsieur. (Il s'inclina devant Kathryn.) Mes hommages, madame. (Une lueur malicieuse apparut dans ses yeux.) J'espère que vous avez réglé définitivement la question de la couleur des cheveux de la duchesse de Cleveland. Ou avez-vous tourné vos préoccupations vers la dive bouteille ?

— Ce ne serait pas une mauvaise idée, intervint Colin.

— Non ! rugit Alan, aggravant ainsi sa migraine. Je ne boirai plus jamais une goutte de ce satané poison ? Juré !

— C'est ce que vous dites maintenant, grimaça Colin. Je vais en offrir un petit verre à Fell, ce soir. Fell, voulez-vous goûter un nectar qui vous fera perdre la tête ?

— Je serais curieux de trouver enfin un alcool susceptible de me faire perdre la tête.

— Ne dites pas ça ! bondit Alan. Permettez-moi de vous mettre en garde ! Ne dites pas ça ! Je l'ai dit. Ç'a été ma perte.

— Ne pourrions-nous pas parler d'autre chose ? s'emporta Kathryn. A la surprise générale, le Dr Fell prit l'air grave.

— Aussi étonnant que cela paraisse, non, miss Campbell. Il n'est en effet pas impossible que ce sujet ait un rapport avec... (il hésita)... avec le meurtre d'Angus Campbell.

Colin émit un sifflement, puis ce fut le silence. Le Dr Fell mordillait la pointe de ses moustaches.

— Peut-être ferais-je mieux de m'expliquer, marmonna-t-il enfin. J'ai accepté l'invitation de Colin avec grand plaisir. Ce qu'il m'écrivait de l'affaire m'avait intrigué. J'ai sauté dans le premier train pour Glasgow. Pendant le voyage, j'ai lu avec profit les réflexions que l'Ecosse a inspirées à Johnson. A propos, vous connaissez sans doute la réponse que fit Johnson quand, accusé de se montrer trop sévère envers l'Ecosse qui, aussi bien, était une œuvre de Dieu, il répliqua...

— Oui, oui, nous savons, l'interrompit Colin avec impatience. Johnson est un âne. Mais poursuivez.

— Je suis arrivé à Dunoon en fin d'après-midi et me suis rendu aussitôt à l'office du tourisme pour louer un taxi...

— Oui, oui, nous savons, coupa Kathryn.

— J'ai appris que le seul véhicule disponible était parti conduire à Shira une journée de touristes. J'ai demandé à quelle heure reviendrait la voiture et l'employé m'a répondu qu'elle ne reviendrait pas. Il venait justement de recevoir un coup de fil à Inveraray par lequel le chauffeur, un nommé Fleming...

— Jock, expliqua Colin aux deux autres.

— ... l'informait que l'un des passagers, un certain Swan avait décidé de passer la nuit à Inveraray et souhaitait garder la voiture pour rentrer à Dunoon le lendemain matin.

— Ce sale fouineur ! s'exclama Colin.

— Un instant ! L'employé m'a dit de revenir à 9 heures et demie le lendemain matin – aujourd'hui –, m'assurant que le taxi serait là. J'ai donc passé la nuit à l'hôtel et me suis présenté à l'office du tourisme à l'heure dite. J'ai alors assisté à l'étrange arrivée d'une voiture transportant un unique passager. Coiffé d'un curieux chapeau et le col ceint d'une écharpe atrocement voyante, un grand gaillard se tenait debout sur la banquette arrière.

Colin Campbell baissa les yeux et s'absorba dans la contemplation du tapis. Une expression de contentement rêveur s'épanouit sur le visage du Dr Fell. Les yeux fixés au plafond, il s'éclaircit la gorge.

— Etonné de voir cet homme debout, je l'ai soumis à un petit interrogatoire. Il m'a répondu – assez sèchement, du reste – que la position assise lui était douloureuse. J'ai eu beaucoup de mal à lui tirer les vers du nez.

Alan grogna. Le Dr Fell lui jeta un coup d'œil par dessus son lorgnon, puis regarda Kathryn. On aurait dit Gargantua.

— Puis-je me permettre de vous poser une question ? Avez-vous l'intention de vous marier bientôt ?

— Sûrement pas ! s'écria Kathryn.

— Je ne saurais trop vous conseiller de le faire, reprit le Dr Fell. Mariez-vous, au nom du ciel ! Et en vitesse ! Vous occupez l'un et l'autre des emplois en vue et je doute fort que ce que vous allez lire dans le *Daily Floodlight* de demain, calomnie ou non, ait l'heur de plaire à vos directeurs respectifs. Cette histoire d'une poursuite, sabres au clair, avec dame criant des encouragements à deux coupe-jarrets courant sus à l'ennemi va faire du bruit.

— Je n'ai jamais crié d'encouragements ! s'indigna Kathryn.

Le Dr Fell cligna des paupières.

— En êtes-vous certaine, miss Campbell ?

— Eh bien, à vrai dire, je..., balbutia Kathryn.

— Hélas ! c'est la vérité, mon petit chat, observa Colin, les yeux toujours baissés. Mais c'est ma faute. Je...

— Bah ! Laissons cela, fit le Dr Fell. J'ai des choses autrement plus graves à vous communiquer. Fort intrigué par cette survivance des vieilles traditions écossaises, j'ai bavardé avec le chauffeur, Mr Fleming.

— Jock, rectifia Colin.

— J'en arrive au point essentiel. Ecoutez-moi attentivement. L'un de vous est-il monté à la tour la nuit dernière ?

Il y eut un long silence. Par les fenêtres grandes ouvertes brillait un

doux soleil automnal.

— Non, répondit enfin Kathryn.

— Non, affirma Colin.

— Vous en êtes sûrs ?

— Tout à fait.

— Mr Swan, poursuivit le Dr Fell avec une insistance qu'Alan jugea déplacée, Mr Swan prétend que ses deux poursuivants étaient... déguisés.

— C'est ridicule ! s'écria Kathryn. Ils avaient juste drapé la nappe et les rideaux sur leurs épaules...

— Rien d'autre ?

— Non.

Le Dr Fell exhala un soupir. Son expression était si grave et son teint si coloré que personne n'osa prendre la parole.

— Je vous répète, déclara le Dr Fell, que j'ai questionné le chauffeur. Et je vous prie de croire que lui soutirer un mot n'a vraiment pas été une partie de plaisir. Sur un point, toutefois, j'ai réussi à obtenir un renseignement précis. L'homme assure que les lieux ne sont pas à droite...

Colin poussa un féroce grognement d'impatience, mais le Dr Fell le réduisit au silence.

— La nuit dernière, Swan a demandé au chauffeur de le ramener ici. Il espérait une nouvelle entrevue avec miss Elspat Campbell. Il a envoyé Fleming frapper à la porte de devant et l'a attendu sur la route qui passe derrière le château. Il faisait clair de lune. Au moment de frapper, le chauffeur a levé la tête. Et il a aperçu quelqu'un à la fenêtre de la tour.

— Mais c'est impossible ! s'écria Kathryn. Nous étions tous...

Le Dr Fell considéra pensivement ses mains appuyées sur sa canne. Puis il dévisagea chacun de ses interlocuteurs.

— Fleming affirme qu'il a vu la silhouette d'un homme revêtu du costume écossais et qui le regardait.

X

Un silence méditatif suivit cette déclaration fracassante.

— Croyez-vous, interrogea Kathryn d'une petite voix tremblante, que cette apparition ait quelque chose à voir avec le fantôme qui, après le massacre de Glencoe, amena Ian Campbell à ?...

— Des fantômes ! coupa Colin, écarlate de fureur. Des fantômes ! Sacrebleu ! Cette histoire n'a jamais existé que dans l'esprit des auteurs d'un guide pour touristes avides de sensationnel. Les soldats de ces temps-là n'étaient pas des poules mouillées qu'un revenant eût pu effrayer, sacrebleu ! Ensuite, la chambre n'est pas hantée. Angus y dormait depuis des années. Il n'a jamais vu de fantôme ! Vous ne croyez pas à de pareilles sornettes. Fell ?

— Je n'ai fait que vous rapporter les paroles du chauffeur, déclara Fell imperturbable.

— Foutaises ! Jock s'est payé votre tête !

— Il n'avait guère la mine d'un plaisantin. D'ailleurs, les Ecossais plaisantent de tout, sauf des fantômes.

— Mais quand a-t-il vu l'apparition ? s'enquit Alan.

— Peu de temps avant que les deux coupe-jarrets et leur gente dame ne sortent par la porte de derrière pour aller pourfendre Swan. Médusé. Fleming est resté là plusieurs minutes sans pouvoir faire un geste. Puis, entendant des cris, il a regagné sa voiture et démarré en vitesse. En cours de route, il a ramassé Swan.

— Mais ce fantôme, hésita Kathryn, de quoi avait-il l'air ?

— D'après Fleming, il portait un béret et un plaid.

— Il n'avait pas de kilt ?

— Le chauffeur ne le voyait pas en entier. Il a précisé toutefois que le fantôme semblait mangé aux mites et qu'il était borgne. (Le Dr Fell s'éclaircit de nouveau la gorge.) Maintenant, répondez-moi. Qui, hormis vous trois, se trouvait dans la maison la nuit dernière ?

— Tante Elspat et Kirstie MacTavish, répondit Kathryn. Et elles étaient au lit.

— Je vous répète que tout ça est parfaitement ridicule ! gronda Colin.

— Allez interroger Fleming. Il est à l'office.

Colin se leva, résolu à en finir une fois pour toutes avec cette affaire. Au même moment, Kirstie, silencieuse et effacée, introduisit Alistair Duncan, flanqué d'un Chapman très abattu. L'avoué lui-même était raide comme un piquet.

— Colin Campbell..., commença-t-il.

— Un instant ! rugit Colin. (Il enfonça les poings dans ses poches,

reentra la tête dans son cou et prit un air féroce.) Je vous dois des excuses. Je regrette. J'ai eu tort. Voilà.

— Je suis heureux que vous ayez la décence de le reconnaître, Colin Campbell, soupira Duncan. Et seul un long et solide attachement à votre famille m'autorise à passer l'éponge sur une conduite aussi injustifiée que scandaleuse.

— Eh là ! Un moment ! Je n'ai pas dit que...

— N'en parlons plus, donc, coupa l'avoué. (Il toussota, indiquant par là qu'il revenait aux questions professionnelles.) Il semble qu'on ait retrouvé Forbes.

— Sacrebleu ! Où ça ?

— On l'aurait aperçu dans une chaumière, près de Glencoe.

— Pourquoi ne pas nous en assurer ? intervint Chapman. On peut faire l'aller et retour dans l'après-midi.

— Minute, mon jeune ami ! rétorqua l'avoué. Pas si vite ! Laissez à la police le soin de vérifier qu'il s'agit vraiment de Forbes. N'oubliez pas qu'on a déjà cru le voir dix fois.

— Alec Forbes, demanda soudain le Dr Fell, est bien le sinistre individu qui a rendu visite à Angus Campbell le soir de sa mort ?

Duncan et Chapman considérèrent le gros homme avec étonnement. Colin fit les présentations.

— J'ai entendu parler de vous, docteur, déclara Duncan. Et – l'avouerai-je ? – c'est en partie pour vous rencontrer que je suis venu. Nul doute qu'il y ait eu meurtre; mais nous nageons en pleine confusion. Vous croyez-vous à même de débrouiller l'énigme ?

Le Dr Fell s'absorba dans un long silence. Du bout de sa canne, il traçait un dessin sur le sol.

— Hum ! dit-il enfin, je penche pour le meurtre, moi aussi. Sinon, je ne serais pas là. Mais Alec Forbes ! Alec Forbes !

— Eh bien quoi. Alec Forbes ?

— Qui est-il au juste ? J'aimerais en apprendre davantage sur son compte. Par exemple, quel est le motif de sa brouille avec Angus Campbell ?

— Des ice-creams, répliqua Colin.

— Quoi ?

— Des ice-creams. Ils voulaient mettre au point un procédé nouveau qui leur permît de fabriquer des glaces aux couleurs des différents tartans. Sans blague ! C'était le genre d'idées qu'avait Angus. Ils ont construit un laboratoire et commandé des tonnes de neige carbonique. L'argent a vite fondu ! Angus s'intéressait aussi à la construction d'une moissonneuse-semenceuse. Puis il a financé l'entreprise de charlatans qui prétendaient retrouver le trésor de Drake et rendre les souscripteurs millionnaires.

— Quel genre d'homme est Forbes ?

— Oh ! Un type bien élevé, mais dans la panade, comme Angus. Mince, plutôt lunatique. C'est un fervent de la bouteille et un cycliste passionné.

— Hum ! je vois. (Fell, de sa canne, indiqua la cheminée.) C'est une photo d'Angus Campbell ?

— Oui.

Le Dr Fell se leva du divan et prit la photo. Allant se planter devant la fenêtre, il ajusta son lorgnon et l'étudia avec attention.

— Ce n'est pas le visage d'un candidat au suicide.

— Naturellement, approuva Duncan.

— Mais comment peut-on ?... commença Chapman.

— Quels sont vos liens de parenté avec le défunt ? s'enquit le Dr Fell.

— Je ne suis pas de la famille. Je représente la compagnie d'assurances Hercule. Ecoutez-moi, docteur Fell. On vous dit plein de bon sens. Alors, je vous pose la question : comment peut-on ergoter sur ce qu'une personne est ou n'est pas capable de faire quand nous avons la preuve qu'elle l'a fait ?

— Toute preuve est à double tranchant, répondit Gedeon Fell. C'est bien là le problème.

Distraitement, il alla replacer la photo sur la cheminée. Il semblait très troublé. Le lorgnon de travers, il entreprit le tour de force de fouiller ses poches et exhiba une feuille de papier noircie de notes.

— A partir de la lettre remarquablement claire que m'a envoyée Colin Campbell et des détails qu'il m'a fournis ce matin, j'ai établi une liste des faits que nous connaissons. (Fell prit un air menaçant.) Avec votre permission, je vais vous en donner lecture. Les choses deviennent plus claires en les disant. Corrigez-moi si je fais une erreur :

1. *Angus se couchait à 22 heures.*

2. *Il verrouillait sa porte de l'intérieur.*

3. *Il dormait la fenêtre fermée.*

4. *Il écrivait son journal tous les soirs avant de se mettre au lit.*

Le Dr Fell leva les yeux.

— Jusqu'ici, vous êtes d'accord ? (Chacun opina.) Bien. Venons-en aux circonstances qui entourent le meurtre :

5. *Alec Forbes rend visite à Angus à 9 heures et demie le soir du meurtre.*

6. *Il pénètre de force dans la chambre d'Angus.*

7. *Aucune des deux femmes ne l'aperçoit à ce moment-là.*

Le Dr Fell se frotta le nez.

— Au fait, comment Alec Forbes s'est-il introduit dans la maison ? Je suppose qu'il n'a pas utilisé la porte de devant ?

— Forbes, répondit Colin, a dû entrer par la porte qui donne au

rez-de-chaussée de la tour. Elle reste presque toujours ouverte.

Le Dr Fell nota cette précision et reprit sa lecture :

8. *Forbes porte un objet qui ressemble à une valise.*

9. *Il se dispute avec Angus qui le jette dehors.*

10. *Forbes repart les mains vides.*

11. *Elspat Campbell et Kirstie MacTavish sont présentes quand Angus met Forbes à la porte.*

12. *Redoutant que Forbes ne soit revenu, elles fouillent les chambres inhabitées et la chambre d'Angus.*

13. *Il n'y a rien sous le lit.*

» Toujours d'accord ? demanda Fell.

— Non ! claironna une voix forte qui les fit sursauter.

Personne n'avait vu entrer tante Elspat. Majestueuse, elle se tenait immobile, les mains croisées.

— Où y a-t-il une erreur, madame ? s'enquit le Dr Fell.

— Quand vous dites que le panier à chien n'était pas sous le lit lorsque Kirstie et moi avons regardé. Il y était.

Tous la regardèrent avec consternation, puis se mirent à jacasser en même temps. Duncan mit fin à ce vacarme infernal.

— Elspat Campbell, écoutez-moi, intima-t-il. Vous avez déclaré qu'il n'y avait rien sous le lit d'Angus.

— J'ai déclaré qu'il n'y avait pas de valise. Je n'ai pas parlé de panier à chien.

— Voulez-vous dire que le panier à chien était sous le lit avant qu'Angus ne verrouille sa porte ?

— Oui.

— Elspat, intervint Colin, tu mens ! Sacrebleu, tu mens ! Tu as déclaré qu'il n'y avait *rien* sous le lit. Je l'ai entendu de mes propres oreilles.

— Je dis la pure vérité et Kirstie aussi. (Elle leur jeta à tous un regard furieux.) Le déjeuner va être servi. Je ne retiens personne.

Tante Elspat tourna les talons et claqua la porte derrière elle. Aussitôt, les commentaires allèrent bon train. Cette fois, ce fut le Dr Fell qui calma l'agitation.

— Nous éclaircirons ce point ultérieurement, dit-il. Poursuivons :

14. *Angus verrouille sa porte de l'intérieur.*

15. *Le laitier découvre son corps à 6 heures le lendemain matin au pied de la tour.*

16. *Angus a succombé aux multiples blessures dues à sa chute.*

17. *Il est mort entre 22 heures et 1 heure du matin.*

18. *Il n'a pris aucune drogue ni médicament.*

19. *La porte est toujours verrouillée de l'intérieur.*

Alan revit la porte telle qu'elle lui était apparue la veille, avec son cadenas rouillé. L'image s'évanouit tandis que le Dr Fell continuait sa

lecture :

20. *La fenêtre est inaccessible – point confirmé par un expert.*

21. *Quelqu'un s'est couché dans le lit.*

Le Dr Fell gonfla les joues, fit la grimace et tapota la feuille de la pointe de son stylo.

— Ce qui m'amène à vous poser une autre question, dit-il. Quand on a découvert son corps, Angus portait-il des chaussons ou une robe de chambre ? Vous ne le précisiez pas dans votre lettre. Colin Campbell.

— Non. Juste son pyjama.

Le Dr Fell prit une nouvelle note.

22. *Son journal a disparu. Le vol peut avoir eu lieu plus tard.*

23. *On ne trouve, sur l'espagnolette, que les empreintes d'Angus.*

24. *Sous le lit, il y a une sorte de panier à chien; il n'a jamais été vu dans la maison; il a vraisemblablement été apporté par Forbes; il n'était pas là la veille; il est vide.*

Le Dr Fell replia la feuille de papier et la remit dans sa poche.

— A présent, déclara-t-il, nous sommes obligés de conclure que a) Angus Campbell s'est suicidé ou que b) ce panier à chien contenait quelque chose qui a effrayé Angus et l'a contraint à sauter par la fenêtre.

Kathryn frissonna. Mais Chapman ne parut pas impressionné le moins du monde :

— Nous sommes au courant. Des serpents, des araignées. Nous en avons parlé hier soir. Cela ne nous mènera nulle part.

— Mettriez-vous mes faits en doute ? demanda Fell.

— Et vous les miens ? Des serpents, des araignées...

— Et maintenant, grinça Colin, des fantômes.

— Quoi ?

— Un bavard du nom de Jock-Fleming, expliqua Colin, prétend avoir aperçu la nuit dernière, à la fenêtre de la tour, un fantôme sans visage en costume écossais.

— J'ignorais tout de cela, répliqua Chapman en pâlisant. Mais, après tout, je ne vois pas pourquoi je ne croirais pas à un revenant plutôt qu'à une araignée capable de fermer une serrure. Je suis anglais et, pourtant, j'ai l'esprit pratique. Quel drôle de pays, tout de même ! Et quelle drôle de maison ! Pour rien au monde, je ne voudrais passer la nuit là-haut !

Colin bondit.

— C'en est trop ! rugit-il.

Le Dr Fell le regarda avec un doux regard de reproche. Le visage de Colin était cramoisi et les veines de son cou saillaient.

— Ecoutez, poursuivit-il, déglutissant avec difficulté. Depuis que je suis arrivé, tout le monde me tanne avec des histoires de revenants.

J'en ai assez. Il faut extirper ces croyances imbéciles à la racine. Je déménage aujourd'hui même dans la tour et je vais y passer la nuit. Si le fantôme d'un fantôme montre sa sale tête, si quelqu'un essaie de me faire sauter par la fenêtre... (Son regard tomba sur la grosse Bible. Colin Campbell, l'impie de Manchester, la saisit :)... je jure sur ce saint livre que j'irai à l'église tous les dimanches pendant un an. Et aux réunions aussi.

Il se précipita vers la porte qu'il ouvrit violemment.

— Entends-tu, Elspat ? rugit-il. (Il courut reposer la main sur la Bible.) A la messe tous les dimanches et aux réunions tous les mercredis !... Des revenants ! Des fantômes ! Non, mais ! Ils sont tous devenus fous à lier, ma parole !

Sa voix retentissait dans toute la maison. Kathryn cherchait désespérément un moyen de le faire taire. Soudain, la craintive Kirstie parut sur le seuil.

— Le journaliste est là, monsieur, bégaya-t-elle, terrorisée.

XI

Colin écarquilla les yeux et prit une profonde inspiration.

— Pas le type du *Daily Floodlight* ? (Kirstie fit un signe expressif.)
Dites-lui que je vais le recevoir.

— Non ! s'écria Alan. Dans l'état où vous êtes, vous seriez capable de lui arracher les yeux. Je m'en charge.

— Oh oui ! Alan, je vous en prie ! implora Kathryn. Après tout, si Swan ose remettre les pieds ici, c'est qu'il n'a encore rien écrit d'abominable à notre sujet. Voilà l'occasion de lui présenter des excuses et de tirer les choses au clair. Je vous en prie, laissez Alan y aller.

— D'accord, concéda Colin. Au fond, ce n'est pas vous qui lui avez lardé le postérieur de coups d'épée. Tâchez de le calmer.

Alan se précipita dans le hall. Dehors, Swan, vêtu d'un complet neuf de couleur gris perle et de son écharpe écossaise, réfléchissait à la meilleure façon de mener à bien son interview avec tante Elspat. Alan prit soin de refermer la porte derrière lui.

— Ecoutez, commença-t-il, je suis navré de ce qui s'est passé cette nuit. Je ne sais pas ce qui nous a pris. Nous avons juste bu un verre de...

Swan considéra Alan avec moins de colère que de curiosité.

— De quoi ? De T.N.T. ? Vous rendez-vous compte que je peux engager des poursuites contre vous tous et vous fourrer dans un sacré pétrin ?

— Oui, mais...

— Et que j'en connais assez pour traîner votre nom dans la boue ?

— Oui, mais...

— Remerciez votre bonne étoile de ce que je ne sois pas vindicatif. Mais quel genre de prof êtes-vous donc pour courir ainsi en compagnie d'enseignantes d'autres établissements et fréquenter des lieux de péché et de perdition ?

— Eh là ! Pour l'amour du ciel...

— Ne niez pas ! tonna Swan. J'ai entendu miss Elspat Campbell le dire devant témoins.

— Elle parlait de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. C'est ainsi que la désignent les traditionalistes.

— Ah oui ? Pas les traditionalistes de mon pays, en tout cas. Par-dessus le marché, pris de boisson et l'épée au poing, vous donnez la chasse à des gens respectables sur une route publique. Vous conduisez-vous de la sorte à Highgate, professeur, ou seulement lorsque vous êtes en vacances ?

— Ecoutez-moi ! Je me moque éperdument de ce que vous pourrez écrire à mon sujet. Mais faites-moi le serment de ne pas compromettre miss Campbell !

— J'ai un devoir à remplir envers mes lecteurs !

— Ne soyez pas ridicule !

Swan médita quelques instants.

— Pour vous montrer que je suis bon prince, je vais vous proposer un marché.

— Un marché ?

Swan opina et baissa la voix.

— Ce type, là, le gros, c'est bien le Dr Gedeon Fell, n'est-ce pas ?... Le rédacteur en chef m'a ordonné de lui coller au train... Ecoutez, je dois pondre un papier ! J'ai déjà engagé pas mal de frais qui ne me seront pas remboursés si je ne ramène rien.

— En quoi puis-je ?...

— Tenez-moi informé des événements au jour le jour, dites-moi ce que pense Fell. En échange, je...

Il s'interrompit brusquement, intimidé par l'arrivée de Colin. Mais, immobile en haut de l'escalier, Colin affichait un sourire affable.

— En échange, donc, mettez-moi au courant, résuma Swan.

— En échange de quoi ? susurra Colin.

— De mon silence, gronda Swan. (Il regarda Alan.) Je vous promets de ne pas utiliser tout ce que j'ai découvert sur miss Campbell et sur vous. (Puis, l'œil noir, il lança à Colin :) Et je veux bien passer l'éponge sur les sévices que vous m'avez infligés. Et ce pour vous prouver que je suis sans rancune. Alors ?

— C'est plutôt fair-play ! rugit Colin, soulagé. C'est sacrément chic à vous, jeune homme ! Sacrement chic ! J'étais fin soûl et je vous présente mes excuses. Votre avis, Alan ?

Alan en oublia presque sa migraine. Un agréable bien-être l'envahit.

— C'est rudement gentil ! s'enthousiasma-t-il. Eh bien, Mr Swan, si vous respectez vos engagements, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de mes services.

— Affaire conclue ?

— Affaire conclue ! répondirent Colin et Alan d'une seule voix.

— Parfait ! s'écria Swan, l'air toujours menaçant. Mais n'oubliez pas que j'accepte de vous obliger au détriment de mon devoir envers mes lecteurs. N'essayez pas de me...

Une fenêtre s'ouvrit brusquement au-dessus de leurs têtes. Le contenu d'un seau, rempli d'eau à ras bord et lancé avec une précision scientifique, se déversa en une nappe solide et scintillante sur Swan, qui disparut momentanément à la vue de ses deux interlocuteurs.

La tête furibonde de tante Elspat s'encadra à la fenêtre.

— Etes-vous borné ? hurla la vieille dame. Je vous ai dit hier de déguerpir. Ceci est un avertissement !

Avec une lenteur calculée, elle souleva un second seau et, avec une précision égale, le renversa sur Swan. Puis la fenêtre se referma bruyamment.

Swan, immobile et muet, resta sans réaction. Peu à peu, son costume gris perle virait au noir. Son chapeau ressemblait à du papier buvard détrempé et laissait juste apparaître les yeux d'un homme privé de raison.

— Mon pauvre ami ! soupira Colin, sincèrement consterné. La vieille sorcière ! Retenez-moi sinon je vais lui tordre le cou ! Mon bon ami, vous n'êtes pas blessé ?

Ce disant, Colin dévala les marches. Swan se mit à battre en retraite, à pas lents, d'abord, puis de plus en plus vite.

— Mon cher ami, arrêtez ! Il vous faut mettre des vêtements secs !

Swan continuait de battre en retraite.

— Entrez, mon cher. Venez...

Swan retrouva d'un seul coup l'usage de la parole.

— Moi, entrer dans cette maison ? glapit-il en reculant toujours. Pour que vous me voliez mes habits et me jetiez dehors nu comme un ver ? Jamais de la vie ! Eloignez-vous !

— Attention ! cria Colin. Un pas de plus et vous tombez dans le loch ! Atten...

Alan jeta un regard désespéré alentour. A la fenêtre du salon, il aperçut un trio subjugué : Duncan, Fell et Chapman suivaient le drame avec un intérêt non dissimulé. Mais Alan remarqua surtout la mine horrifiée de Kathryn.

Miraculeusement, Swan reprit son équilibre in extremis.

— Imaginer que j'irais me fourrer dans ce traquenard ! ragea-t-il. Vous n'êtes qu'une bande de fous criminels et je vais tous vous poursuivre en justice ! Je...

— Cher ami, vous ne pouvez pas rester là, voyons ! Vous allez attraper la mort. Entrez. Songez que vous serez ainsi aux premières loges ! Au cœur de l'événement... et près du Dr Fell...

Cet argument parut faire impression sur Swan. Ruisselant comme une fontaine, d'une main tremblante il chassa l'eau de ses yeux et jeta à Colin un regard de muette supplication.

— Dois-je vous faire confiance ?

— Je vous le jure sur ma tête ! La vieille toquée vous en veut mais je saurai la mettre au pas. Venez !

Swan se laissa prendre par le bras et conduire vers la porte. En passant sous la fenêtre fatidique, il rentra le cou comme s'il redoutait de recevoir de la poix bouillante.

L'arrivée des trois hommes provoqua une certaine confusion.

Duncan et Chapman prirent précipitamment congé et Colin escorta Swan au premier pour lui donner des vêtements secs. Alan, très abattu, resta seul avec Kathryn et le Dr Fell.

— J'ose croire, monsieur, dit le Dr Fell avec courtoisie, que vous savez ce que vous faites. Mais entre nous, est-ce bien raisonnable de provoquer ainsi la presse ? Que lui avez-vous encore fait ? Plongé la tête dans un tonneau ?

— Pas du tout. C'est tante Elspat qui...

— Mais que va-t-il ?... commença Kathryn.

— Rien. Il nous a promis son silence contre des renseignements. Du moins, avant le drame...

— Des renseignements ? s'enquit le Dr Fell d'un ton cassant.

— Sur l'affaire. Il voudrait connaître votre opinion... Au fait, quelle est-elle ?

Le Dr Fell jeta un regard sur la porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée, gonfla les joues, secoua la tête et se rassit sur le canapé.

— Si seulement les choses n'étaient pas si diaboliquement simples ! s'écria-t-il. Je me méfie de leur limpidité. Par ailleurs, j'aimerais bien savoir pourquoi miss Elspat Campbell est revenue sur sa déclaration et jure à présent que le panier était sous le lit avant qu'Angus ne s'enferme.

— Croyez-vous que la deuxième version soit la bonne ?

— Non, mille tonnerres, non ! C'est la première qui est exacte. Mais ça complique le problème. A moins que...

— A moins que quoi ?

Le Dr Fell ne daigna pas répondre.

— A quoi sert de rabâcher ces vingt-quatre points ! Je vous répète que c'est trop simple. Un homme s'enferme dans sa chambre. Il se couche. Il se lève au milieu de la nuit sans mettre ses chaussons – c'est important – et saute par la fenêtre. Il meurt sur le coup...

— C'est inexact, fit Alan. Il semble qu'Angus ait pu, inconscient, survivre quelque temps à sa chute.

Les yeux du Dr Fell se rétrécirent. Le gros homme semblait à peine respirer. Il parut sur le point de dire quelque chose puis se ravisa. Il changea de sujet.

— Je n'aime pas l'idée qu'à Colin de passer la nuit dans la tour.

— Vous pensez que c'est dangereux ? interrogea Kathryn.

— Naturellement, ma chère enfant ! Le danger subsistera tant que nous n'aurons pas élucidé le mystère de la mort d'Angus. Bon sang ! Que pouvait bien contenir ce fichu panier ? Je donnerais cher pour le savoir ! Rien ou quelque chose qui n'a pas laissé de trace ? Et pourquoi le grillage ?

D'informes images flottèrent dans la tête d'Alan.

— Et si ce panier n'était destiné qu'à égarer les soupçons ? fit-il.

— Peut-être. Qui sait ? Tout comme cette histoire de fantôme...

— Vous n'y croyez pas ?

— Je crois que Fleming a vu ce qu'il dit avoir vu. Toutefois, rien ne prouve qu'il s'agisse d'un fantôme. Du reste, la supercherie est aisée à réaliser. Mais pourquoi ? Là encore, la question n'est pas de savoir s'il y a eu surnaturel mais pourquoi on a imaginé cette mise en scène. (Fell devint pensif.) Il faut découvrir ce que contenait ce panier. C'est capital. Certains points, heureusement, sont plus faciles à résoudre. Vous avez sûrement trouvé qui a volé le journal ?

— Evidemment, répliqua Kathryn. C'est tante Elspat.

Alan lança à la jeune femme un regard ahuri. Le Dr Fell, rayonnant, la regarda comme si elle dépassait ses plus chères espérances.

— Admirable ! gloussa-t-il. Les recherches historiques ont développé chez vous l'esprit de déduction indispensable à tout bon détective. En effet, il y a fort à parier que c'est miss Elspat Campbell.

— Mais pourquoi ? s'étonna Alan.

— Mon cher professeur Campbell, dit Kathryn, réfléchissez un peu. Depuis des années, tante Elspat était pour Angus plus qu'une gouvernante. Par ailleurs, elle est obsédée de respectabilité. Or, Angus avait son franc-parler et tenait un journal où il écrivait des choses... intimes. Trois jours avant sa mort, il souscrit une nouvelle police d'assurance qui doit mettre sa maîtresse à l'abri du besoin. Il est vraisemblable qu'il a dû consigner dans son journal les motifs de sa décision... Elspat a donc volé le journal de peur qu'on n'apprenne ce que tout le monde savait déjà. Rappelez-vous son comportement quand vous avez parlé du journal. Elle a détourné l'attention avec ce satané whisky.

Alan émit un sifflement admiratif.

— Mes félicitations, miss Campbell.

— Merci. Mais ce n'était pas sorcier. Il suffisait de tirer les conclusions. C'est d'ailleurs un principe que vous prônez, non ? conclut-elle en fronçant son petit nez.

Alan fut sur le point de glisser une allusion à la duchesse de Cleveland et aux pauvres conclusions auxquelles était arrivée Kathryn. Mais il prit sur lui de laisser cette infortunée lady en paix.

— Alors, fit-il, le journal n'a aucun intérêt ?

— J'en doute fort, répondit le Dr Fell.

— A l'évidence, dit Kathryn, tante Elspat a appris quelque chose grâce à lui. D'où sa lettre au *Daily Floodlight*. Toutefois, si elle n'a pas craint de s'adresser à cette feuille à scandales, c'est que rien, dans le journal d'Angus, ne risquait de compromettre sa réputation. Alors, pourquoi se taire ? Si le journal d'Angus peut nous éclairer sur un meurtre éventuel, pourquoi ne le dit-elle pas ?

— A moins qu'Angus n'y dévoile son intention de se suicider.

— Croyez-vous qu'un homme se suiciderait trois jours après avoir souscrit une nouvelle assurance ? C'est absurde ! Trente-cinq mille livres sont en jeu et tante Elspat ne les réclame pas ! Quelqu'un ne pourrait-il l'amener à la raison ? Vous, par exemple, docteur Fell ? Tout le monde semble avoir peur d'elle.

— Avec joie ! déclara Fell, radieux.

Lentement, comme un navire de guerre entrant au bassin, le Dr Fell se tourna vers la porte et ajusta son lorgnon. Figée sur le seuil, tante Elspat les dévisageait, un mélange de colère, de souffrance, d'indécision et de crainte sur le visage. Mais très vite, son expression changea. Elle serra les mâchoires et ses traits prirent un air de détermination farouche.

Le Dr Fell n'en fut nullement impressionné.

— Eh bien, miss Campbell, s'enquit-il imperturbable, qu'avez-vous fait du journal d'Angus Campbell ?

XII

Le jour tombait lorsque Kathryn et Alan reprirent la route de Shira. Après l'après-midi qu'ils venaient de passer en plein air, Alan ressentait une saine fatigue. Kathryn avait les joues rosies et les yeux brillants. Pas une seule fois, au cours de leur promenade, elle n'avait chaussé ses lunettes, pas même quand Alan l'avait prise en défaut à propos du meurtre de Renard-Rouge, surnom d'un Campbell qui, au XVIII^e siècle, avait été assassiné par on ne savait qui, mais pour le meurtre duquel un certain James Stewart avait été jugé à Inveraray.

— Ces événements ont été portés à l'écran, déclara Alan. A un moment donné, le film montre les deux héros et une femme – dont on peut se demander quelle est son utilité – tentant d'échapper aux soldats anglais. Déguisés jusqu'aux yeux, ils chantent *Loch Lomond* à tue-tête sur une route infestée d'ennemis. Et l'un des deux hommes s'esclaffe : « Jamais ces Anglais ne soupçonneront que nous sommes écossais... » Vous imaginez des espions anglais déguisés en S.S., entonner le *God Save the Queen* dans les rues de Berlin ?

Kathryn avait parfaitement saisi.

— Quelle est son utilité ! s'écria-t-elle.

— Pardon ?

— Une femme dont on peut se demander quelle est son utilité ! Ce sont vos propres paroles.

— Voyons, miss Campbell, j'ai seulement voulu dire que le personnage féminin n'existait pas dans l'histoire véritable et qu'il gâchait le peu qu'on en avait gardé. Ne pouvez-vous oublier cette guerre des sexes cinq minutes ?

— C'est vous qui l'entretenez ! Ah ! vraiment, vous me déroutez !... Vous pouvez être charmant quand vous vous en donnez la peine. (Kathryn dispersa d'un coup de pied quelques feuilles mortes.) Comme la nuit dernière, par exemple.

— De grâce, n'en parlons plus !

— Je vous assure que vous avez été exquis. Ne vous rappelez-vous pas ce que vous m'avez dit ?

— Qu'ai-je dit ? s'inquiéta Alan.

— Aucune importance ! Hâtons-nous. Nous sommes déjà en retard pour le thé et tante Elspat va encore faire une scène.

— Tante Elspat ne descendra pas pour le thé. Elle boude dans sa chambre.

Kathryn s'arrêta et fit un geste de désespoir.

— J'ai vraiment du mal à démêler mes sentiments envers tante Elspat... Par moments, j'ai envie de l'étrangler. Ainsi, hier, quand le

Dr Fell l'a entreprise à propos du journal et qu'elle s'est mise à hurler...

— Miss Campbell !

— Et maintenant, la voilà qui joue les reines outragées parce que Colin a invité ce pauvre journaliste inoffensif.

— Miss Campbell, n'éludez pas la question ! Que vous ai-je dit la nuit dernière ?

Kathryn le regarda avec un petit air modeste.

— Si vous l'avez oublié, rétorqua-t-elle, candide, la décence m'empêche de vous le répéter. Cependant, je peux vous dire quelle aurait été ma réponse si je vous en avais donné une.

— J'attends, miss Campbell.

— Oh ! Je vous aurais certainement répondu : « Pourquoi pas ? »

Sur ces mots sibyllins, Kathryn prit la fuite. Alan ne la rejoignit que dans le hall. Le moment ne se prêtait plus à une explication. Par la porte entrouverte, un tumulte de voix leur parvenait de la salle à manger. Le lustre éclairait les reliefs d'un repas qui avait dû être copieux. Au centre de la table trônait une carafe à demi pleine d'un liquide doré. Le Dr Fell et Swan, un verre vide devant eux, avaient l'expression d'hommes qui viennent de vivre une intense expérience spirituelle. Colin fit signe aux deux cousins.

— Venez ! rugit-il. Asseyez-vous et mangez avant que ça ne refroidisse. Nos amis ont tout juste reçu leur baptême de la Damnation des Campbell.

Swan avait une mine extraordinairement solennelle, quelque peu gâtée par un léger hoquet. Il était affublé d'une chemise de Colin, trop grande de carrure, mais bien trop courte de manches. Et, comme on n'avait pas réussi à dénicher un pantalon à sa taille, il portait un kilt – celui des Campbell, à rayures jaunes et blanches sur fond vert foncé et bleu.

— Nom d'un chien ! marmotta le journaliste en contemplant son verre vide. Nom d'un chien !

— Votre observation, grogna le Dr Fell, se passant la main sur un front rose, ne manque pas de pertinence !

— On remet ça ? interrogea Colin. Alan ? Et vous, mon petit chat ? Alan se montra intransigeant.

— Non. Je veux juste manger, dit-il. Plus tard, peut-être. Et à peine une larme.

Colin se frotta les mains.

— Oh ! Vous y viendrez ! Comme les autres ! Que pensez-vous du costume de notre ami Swan ?

— Ça fait un drôle d'effet, jubila Swan en regardant son kilt. Nom d'un chien ! Tout de même ! Imaginer que moi, Charles Swan, je porterais un kilt dans un authentique château écossais et boirais un tel

nectar ! Il faut que j'écrive ça à mon père. C'est chic à vous de m'avoir invité.

— Pas du tout ! Du reste, vos vêtements ne seront pas secs avant demain matin. Encore un verre ?

— Ah ! s'exclama le Dr Fell, c'est une offre que je décline rarement. Mais... je crains fort que ça ne se termine comme hier soir. Auriez-vous renoncé à coucher dans la tour ?

— Et pourquoi devrais-je y renoncer ? se raidit Colin. J'ai passé une partie de l'après-midi à réparer la serrure et le cadenas. Vous ne croyez pas que je vais me suicider ?

— Eh bien, répliqua le Dr Fell, supposons que si ? Ou plutôt, supposons que, demain matin, nous vous trouvions au pied de la tour, comme Angus. La fumée vous dérange-t-elle en mangeant, miss Campbell ?

— Non, je vous en prie.

Le Dr Fell sortit une grosse pipe en écume de mer, la bourra et l'alluma. Puis il se renversa contre le dossier de sa chaise et observa d'un regard pensif les volutes de fumée qui montaient vers le lustre.

— Vous croyez, reprit-il enfin, que votre frère a été assassiné, n'est-ce pas ?

— Oui ! Et je l'espère bien. Car si tel est le cas, et si nous pouvons en produire la preuve, j'hériterai de dix-sept mille cinq cents livres !

— Mais avez-vous songé que si Angus a été assassiné, ce qui l'a frappé peut vous frapper à votre tour ?

— J'aimerais bien voir ça ! explosa Colin.

— S'il devait vous arriver quelque chose, poursuivit le Dr Fell, qu'advierait-il de votre part ? Echoirait-elle à Elspat ?

— Sûrement pas ! Elle restera dans la famille. Elle ira à Robert. Ou à ses héritiers s'il est décédé.

— Robert ?

— Notre frère cadet. Des ennuis l'ont forcé à quitter le pays il y a quelques années. Nous ignorons où il se terre, bien que Angus ait tout mis en œuvre pour le retrouver. Par contre, nous savons qu'il est marié et a des enfants. Il doit avoir soixante-quatre ans... un an de moins que moi.

— Voyez-vous, poursuivit le Dr Fell, soufflant comme un asthmatique, s'il y a eu meurtre, nous devons découvrir le mobile. L'argent ? Dans ce cas, les soupçons se portent sur vous. Ou sur Elspat. Ou sur Robert – ou ses héritiers. Pourtant, aucun homme sensé ne peut projeter de perpétrer un crime qui sera pris pour un suicide, se privant ainsi du bénéfice de l'opération. Mais revenons à Angus. Alec Forbes avait-il des raisons de le tuer ?

— Oh oui ! s'exclama Colin.

— Vous en veut-il aussi à vous ?

— Alec Forbes, répondit Colin avec une obscure satisfaction, me hait presque autant qu'il haïssait Angus. Je me suis toujours moqué de ses inventions. Et s'il y a une chose que ce genre de cinglés ne supportent pas, c'est qu'on se fiche d'eux ! Cela dit, je n'avais rien contre lui.

— Vous admettez que ce qui a provoqué la mort d'Angus peut provoquer la vôtre ?

Colin rentra le cou dans les épaules et tendit la main vers la carafe de whisky. Il en versa de généreuses rasades à la cantonade.

— Si vous essayez de me dissuader de coucher dans la tour..., commença-t-il.

— En effet.

— ... Vous en serez pour vos frais. (Colin, l'air farouche, dévisagea ses compagnons.) Sacrebleu ! rugit-il. Pourquoi faites-vous ces têtes d'enterrement ? Ah ! C'était plus gai hier soir ! Buvez donc ! Je vous promets de ne pas me jeter par la fenêtre ! Allez, buvez ! Au diable toutes ces inepties !

Lorsqu'ils se séparèrent, peu après 10 heures du soir, chacun d'eux avait plus que son compte. Swan tenait à peine debout. Le Dr Fell, que rien ne semblait devoir ébranler, avait la démarche un peu raide. Et seuls les yeux injectés de sang de Colin indiquaient son ébriété.

Alan éprouvait une fatigue intense, mais l'alcool stimulait ses facultés mentales. Au rez-de-chaussée, il souhaita bonne nuit au Dr Fell qui, une pile de magazines sous le bras, partit se coucher. Les jambes en coton. Alan monta au premier.

Par raison d'économies ou à cause du black-out, le lustre n'avait pas d'ampoule. Alan, tâtonnant, alluma une bougie dont la flamme vacillante rendit les ténèbres plus opaques. Il aperçut dans le miroir son visage blafard. Il se déshabilla et enfila sa robe de chambre.

Sa montre égrenait les minutes. 10 heures et demie, 11 heures moins le quart. 11 heures... 11 heures et quart.

Alan se prit la tête dans les mains. D'innombrables pensées se déchaînaient dans son cerveau enfiévré. Jamais il ne parviendrait à dormir ! Il souhaita pouvoir lire quelque chose. Il se souvint tout à coup du livre du Dr Fell. Il se leva, résolu à le lui emprunter.

Il traversa le hall glacial et, soulagé, aperçut un rai de lumière sous la porte. Il frappa et une voix qu'il ne reconnut pas lui répondit d'entrer. Alan, terrorisé, resta cloué sur le seuil.

Les yeux hagards, la pipe au coin des lèvres, le Dr Fell était assis près d'une commode sur laquelle brûlait une chandelle. Il portait une vieille robe de chambre lie-de-vin aussi vaste qu'une tente. Autour de lui, le sol était jonché de magazines, de lettres et de factures.

— Grâce au ciel, vous voilà ! gronda-t-il, revenant soudain à la vie. J'allais monter vous chercher.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai découvert ce que contenait le panier. J'ai compris le truc. Je sais ce qui a tué Angus Campbell.

La flamme de la bougie vacilla. Le Dr Fell tâtonna à la recherche de sa canne.

— Il faut que nous fassions sortir Colin de cette chambre ! Il n'y a peut-être aucun danger... Mais, mille tonnerres, nous ne devons prendre aucun risque ! Je suis en mesure de lui expliquer le mystère. Il doit entendre raison ! Ecoutez-moi, mon garçon ! (Soufflant et sifflant, le Dr Fell se mit péniblement debout.) J'ai déjà enduré le martyre de grimper ces fichues marches une fois aujourd'hui, je ne peux réitérer mon exploit. Voudriez-vous aller chercher Colin ?... Cognez à sa porte jusqu'à ce qu'il vous ouvre. Insistez pour qu'il vous suive. Prenez ma lampe électrique, mais n'oubliez pas d'en voiler la lumière pour éviter des ennuis avec la défense passive. Dépêchez-vous !

— Mais que ?...

— Plus tard, mon garçon ! Hâtez-vous !

Alan alluma la lampe et traversa le hall. Il pénétra dans le salon et, les doigts tremblants, tourna la clé de la porte qui donnait au rez-de-chaussée de la tour. Il frissonna. Une légère brume venue du loch enveloppait la vaste salle. Alan commença à grimper l'escalier au pas de course mais dut bientôt ralentir l'allure.

Premier étage. Deuxième. Troisième. Il reprit son souffle. Quatrième étage. Soudain. Alan pensa au fantôme.

Enfin, il atteignit le palier aveugle sur lequel s'ouvrait la chambre. La porte de chêne, au bois rongé par l'humidité, était fermée. Alan leva le poing et frappa lourdement contre le battant.

— Colin ! cria-t-il. Colin !

Aucune réponse. Le tonnerre de ses coups et le son de sa voix résonnèrent formidablement. Il pensa qu'il avait dû réveiller tout le monde dans la maison, et jusqu'aux habitants d'Inveraray. Il continua néanmoins de cogner et de crier, toujours sans résultat.

Après avoir tenté d'enfoncer le panneau vermoulu. Alan s'agenouilla et jeta un coup d'œil sous la porte. Il ne vit rien qu'un rayon de lune sur le parquet.

Il se releva, pris d'un léger vertige. Un horrible pressentiment lui oppressait la poitrine. Brusquement, il fit demi-tour et dévala l'escalier. Les poumons prêts d'éclater, il dut s'arrêter plusieurs fois pour reprendre souffle. Il ne pensait plus au fantôme.

La porte à double vantail était fermée, mais pas cadénassée. Elle s'ouvrit dans un grincement sinistre. Alan se précipita dans la cour, contourna rapidement la tour et s'arrêta net. Dix-huit mètres plus haut, la lune éclairait une fenêtre béante. Sur les dalles, Alan distingua un paquet informe, enveloppé d'un pyjama à rayures. Colin Campbell

gisait, face contre terre, les cheveux auréolés de gouttes de rosée.

XIII

L'aube dorée illuminait déjà le ciel quand Alan gravit une nouvelle fois l'escalier en colimaçon; il portait une vrille et une scie. Swan le suivait à grands pas nerveux, vêtu de son costume gris qui ressemblait désormais à un sac.

— Vous voulez vraiment entrer dans cette chambre ? insista Swan. Je vous avouerai que je ne suis pas très emballé.

— Pourquoi pas ? Il fait jour. L'hôte du panier ne peut rien contre nous.

— Quel hôte ?

Alan ne répondit pas. Le Dr Fell avait percé le mystère et affirmait qu'il n'y avait plus de danger. Toutefois, Alan préféra tenir sa langue plutôt que de fournir la moindre pâture à ce journaliste en mal de copie.

— Tenez-moi la lampe, s'il vous plaît. Je me demande pourquoi on n'a pas prévu une fenêtre de ce côté-là. Il va me falloir démolir une porte que Colin a réparée hier.

Tandis que Swan l'éclairait. Alan se mit au travail. Quand il eut terminé de tracer quatre lignes de petits trous serrés, il découpa le carré obtenu à l'aide de la scie.

— Colin Campbell, observa inopinément Swan d'une voix étranglée, était vraiment un chic type.

— Pourquoi parlez-vous de lui au passé ?

— Mais... mais il est mort !

— Colin n'est pas mort !

Il y eut un long silence ponctué par les grincements de la scie.

— *Pas mort ?*

— Colin, expliqua Alan sans regarder Swan, s'est fracturé les deux jambes et une vertèbre. A son âge, c'est embêtant. Le Dr Grant craint aussi des complications, mais n'a pas précisé de quoi il s'agissait. Cependant, Colin est vivant; et il s'en tirera !

— Après une chute pareille ?

— Oui, ça arrive parfois. La preuve.

— Il a sauté par la fenêtre ?

— Oui.

Dans une fine poussière de sciure, le bloc se détacha. La fente pratiquée était assez large. Alan y passa la main, tourna la clé et tira le verrou.

Dans la lumière de l'aube, la pièce avait un air vaguement sinistre. Les vêtements de Colin, jetés çà et là sur le sol, ajoutaient au désordre. Le lit était défait, les draps repoussés; l'oreiller gardait encore

l’empreinte d’une tête. La fenêtre grande ouverte laissait pénétrer une agréable brise.

— Qu’avez-vous l’intention de faire ? demanda Swan.

— Suivre les instructions du Dr Fell.

Bien qu’il parlât d’une voix normale, Alan dut prendre sur lui pour s’agenouiller et tirer le panier de dessous le lit.

— Lâchez ce panier ! hurla Swan.

— Le Dr Fell m’a ordonné de l’ouvrir. Il a ajouté que je n’avais pas à me soucier d’y laisser des empreintes.

— Quelle confiance dans ce gros poussah ! Eh bien, ouvrez-le.

Alan s’exécuta, le cœur battant. Il défit les fermetures et souleva le couvercle. Le panier était vide.

— Et maintenant ? s’enquit Swan.

— C’est tout. Je devais m’assurer qu’il était vide.

— Mais qu’aurait-il pu contenir, nom d’un chien ? rugit Swan. Je veux bien être pendu si...

Les yeux exorbités. Swan s’interrompit. Il tendit le doigt en direction du bureau. A demi caché par des papiers, Alan aperçut un agenda sur lequel il lut, écrit en lettres dorées : *Journal, 1940.*

— Ne serait-ce pas ce que vous cherchiez ?

Les deux hommes ne firent qu’un bond; mais Alan s’empara du calepin le premier. Sur la page de garde, Angus Campbell avait écrit son nom d’une écriture appliquée d’écolier. Il avait soigneusement rempli la partie mémento et indiqué sa peinture de chaussures. En regard de la rubrique « numéro du permis de conduire », Angus avait noté : *Pas de voiture.*

Alan ne prêta guère d’attention à ces détails. Il feuilleta rapidement les pages jusqu’au soir de la mort d’Angus. Le souffle court et la gorge nouée, il lut le paragraphe.

Samedi. Envoyé chèque assurance. Elspat sera tranquille. – Sirop de figue. – Ecrit à Colin. – Ce soir, visite d’Alec Forbes. Prétend que je l’ai grugé. Ha ! ha ! ha ! Lui ai dit de ne plus revenir. A répondu que ce ne serait plus utile désormais. Etrange odeur aigrette après son départ. – Ecrire au ministère de la Guerre pour le tracteur. A faire demain sans faute.

Le journal s’arrêtait là. Alan tourna quelques pages et remarqua qu’une feuille avait été soigneusement arrachée.

— Hum, dit Swan, ça ne nous aide pas des masses !

— Je ne sais pas.

Glissant le calepin dans sa poche, Alan rassembla les outils. Les deux hommes redescendirent. Au salon, ils trouvèrent le Dr Fell, vêtu d’un vieux costume d’alpaga noir, et cravaté. Alan remarqua avec surprise que sa cape et son chapeau étaient posés sur le canapé. Le criminologiste semblait s’intéresser vivement à une mauvaise peinture

au-dessus du piano. Il se tourna vers les arrivants et, la mine naïve, s'adressa à Swan :

— Cela vous ennuerait-il de monter prendre des nouvelles de Colin ? J'aimerais savoir s'il a repris connaissance. Ne vous laissez pas impressionner par le D^r Grant.

Swan s'exécuta avec un tel empressement que les tableaux en tremblèrent. A la hâte, le D^r Fell saisit sa cape et la jeta sur ses épaules.

— Allez chercher votre manteau, mon garçon, intima-t-il. Je vous emmène faire une petite promenade. Et bien que la présence de la presse soit parfois stimulante, il y a des moments où elle devient encombrante. Tâchons de filer sans que notre ami Swan ne nous voie.

— Où allons-nous ?

— A Glencoe.

— A Glencoe ! A 7 heures du matin !

— Je regrette, soupira le D^r Fell en reniflant l'appétissante odeur qui emplissait déjà la maison, que nous n'ayons pas le temps de déjeuner. Il faut savoir consentir de grands sacrifices !

— Comment irons-nous à Glencoe à une heure pareille ?

— J'ai téléphoné à Inveraray pour avoir un taxi. Vous souvenez-vous que Duncan nous a dit hier qu'Alec Forbes aurait été vu dans une chaumière près de Glencoe ? (Alan opina.) C'est peut-être faux. Mais, mille tonnerres, il faut que nous tentions le coup ! Si je veux aider Colin, je dois trouver Forbes le premier. Dépêchez-vous !

Kathryn, enfilant sa veste, entra en trombe dans la pièce.

— Oh non ! Vous ne pouvez pas me faire ça ! cria-t-elle.

— Vous faire quoi ?

— Partir sans moi. Je vous ai entendu appeler un taxi, docteur Fell. Tante Elspat est déjà autoritaire en temps normal mais, dans la chambre d'un malade, ça dépasse les bornes ! (Elle joignit les mains.) Je ne suis d'aucune utilité, ici. S'il vous plaît, emmenez-moi !

Le D^r Fell fit un geste d'assentiment courtois. Sur la pointe des pieds, tels des conspirateurs, ils sortirent par la porte de derrière. Une voiture rutilante les attendait. Le chauffeur, un petit homme nouveau et peu loquace, leur ouvrit la portière de mauvaise grâce. Ils avaient déjà parcouru plusieurs kilomètres lorsqu'ils découvrirent qu'il était cockney.

Alan était trop plein de sa découverte, pour se méfier d'un homme qui comprenait l'anglais. Il sortit le journal d'Angus de sa poche et le tendit au D^r Fell.

Bien qu'il fût à jeun, le D^r Fell fumait déjà sa pipe. La voiture décapotée fonçait sous un ciel bas et gris. Une main sur un chapeau que le vent menaçait d'emporter, perdu dans un nuage de fumée, le D^r Fell parvint toutefois au bout de sa lecture.

— Oui, dit-il enfin, fronçant les sourcils, ça colle ! Et dans les moindres détails. Vos déductions étaient justes, miss Campbell. C'est bien Elspat qui avait volé le journal. Voyez. (Du doigt, le Dr Fell indiqua l'endroit où la page avait été arrachée.) L'alinéa précédent commence ainsi : *Elspat affirme que Janet G, est une débauchée qui ne craint pas Dieu. Quand Elspat était jeune...* La suite manque. Angus a dû relater une anecdote égrillarde où la juvénile Elspat se montrait moins pudibonde qu'aujourd'hui. Elspat a épluché le journal puis l'a remis à sa place.

— Pourtant, protesta Alan, nous ne trouvons guère dans ces pages matière à des révélations « sensationnelles ». Pourquoi Elspat avait-elle contacté la presse ? Les dernières notes d'Angus, bien que significatives, ne nous apprennent pas grand-chose.

Le Dr Fell lança à Alan un curieux regard.

— Au contraire, mon garçon, au contraire ! Ce journal est une mine ! Vous ne pensiez tout de même pas trouver du sensationnel dans les dernières lignes ? Après tout, c'est le cœur léger et l'esprit tranquille qu'Angus s'est mis au lit ce soir-là.

— C'est vrai, admit Alan. Toutefois...

— Non, mon garçon. La substance est là. (Le Dr Fell déploya rapidement les feuilles comme un jeu de cartes.) Dans le journal. Dans le compte rendu des activités d'Angus. (Le Dr Fell mit le carnet dans sa poche.) C'est très clair. Elspat vole le journal. Comme elle n'est pas idiote, elle devine comment Angus est réellement mort. Elle se méfie de la police, qu'elle déteste du plus profond de son cœur. Elle écrit donc à son quotidien favori dans le dessein de faire exploser une bombe. Et soudain, alors qu'il est déjà trop tard, elle s'aperçoit avec horreur que...

Le Dr Fell s'interrompit, le visage brusquement fermé. Avec un bruyant soupir, il s'enfonça dans son siège et secoua la tête.

— Le voile se déchire, déclara-t-il l'air dérouté.

— Personnellement, siffla Kathryn entre ses dents, c'est autre chose que je vais déchirer si ce petit jeu continue.

Le Dr Fell parut encore plus désorienté.

— Permettez-moi, murmura-t-il, de ne pas satisfaire encore votre légitime curiosité et de vous poser une question. (Il regarda Alan.) Il y a un instant, vous disiez que vous trouviez les dernières notes d'Angus significatives. Qu'entendiez-vous au juste ?

— Que ce n'étaient pas là les mots d'un homme résolu à mettre fin à ses jours.

— Je vous l'accorde, mon garçon. Pourtant, quelle serait votre réaction si je vous déclarais qu'Angus Campbell s'est bel et bien suicidé ?

XIV

Un étonnement incrédule se peignit sur le visage des deux cousins. Kathryn se ressaisit la première.

— Je répondrais, hésita-t-elle, que j'ai l'impression de m'être fait arnaquer. Oh ! Je sais que l'expression manque un peu d'élégance, mais c'est la vérité. Depuis le temps que vous nous parlez de meurtre, comment concevoir à présent qu'il puisse s'agir d'un suicide ?

— Et pourtant, répondit le Dr Fell, je vous prie de prendre cette proposition au sérieux. D'examiner avec moi chacun des éléments que nous possédons; ils nous y conduisent tout droit. (Le Dr Fell tira pensivement sur sa pipe.) Angus Campbell est un homme plein de bon sens, reprit-il, mais amer et las, qui porte une profonde affection à sa famille. Il est désormais brisé à mort. Il a parfaitement conscience que ses grands rêves ne se réaliseront jamais. Son frère Colin, pour lequel il a un réel attachement, est perdu de dettes. Sa vieille compagne Elspat, dont il est toujours épris, n'a pas un sou vaillant... Il se peut que, à l'instar de ces rudes gens du Nord, Angus se soit considéré comme un obstacle. A quoi était-il bon sinon mourir ? Or, le médecin de la compagnie d'assurances Hercule lui accorde encore une quinzaine d'années à vivre. Comment se débrouiller pendant ce temps ? Ah ! évidemment, s'il mourait maintenant... Mais s'il meurt maintenant, il doit être établi – et ce, sans contestation possible – que sa mort n'est pas un suicide. L'affaire vaut la peine qu'on y réfléchisse. La somme en jeu est considérable – trente-cinq mille livres, réparties entre plusieurs compagnies d'assurances naturellement soupçonneuses et chicanières... Un accident ? Et s'il se précipitait du haut d'une falaise ? C'est trop risqué. Les compagnies ne marcheraient probablement pas. Rien ne doit être laissé au hasard. Sa mort doit prendre toutes les apparences d'un meurtre et ne laisser planer aucun doute.

Le Dr Fell s'interrompit pour rallumer sa pipe. Alan en profita pour émettre un petit rire moqueur pas très convaincu.

— Dans ce cas, docteur, je retourne contre vous vos propres armes !

— Ah oui ? Et comment ?

— Vous déclariez hier qu'un homme décidé à tuer pour s'approprier l'argent des assurances n'aurait aucun intérêt à maquiller le meurtre en suicide. A l'inverse, pourquoi un homme résolu à se suicider voudrait-il faire croire à un meurtre ?

— C'était pourtant ce que désirait Angus Campbell, croyez-moi. Mais il a échoué.

— Expliquez-vous, docteur, s'énerva Kathryn.

— Je comprends votre étonnement, mes enfants. Mais vous ignorez encore ce qu'Angus Campbell avait mis dans le mystérieux panier à chien. (Le Dr Fell leva la main en un geste solennel.) Et je vous affirme qu'à moins d'un incident imprévisible, d'un minuscule grain de sable, le suicide d'Angus Campbell avait toutes les chances de passer pour un meurtre. A l'heure qu'il est, Alec Forbes se morfondrait dans une prison et les compagnies d'assurances auraient payé.

La voiture longeait le loch Awe, pur joyau encastré entre de hautes montagnes pourpres. Aucun de ses occupants n'y jeta le moindre regard.

— Insinuez-vous, haleta Kathryn, qu'Angus Campbell voulait faire accuser injustement Alec Forbes ?

— L'idée vous paraît-elle tellement invraisemblable, miss Campbell ? Si vous voulez bien, vérifions cette hypothèse. Qui est Alec Forbes ? Un homme aigri, plein de rancœur; un bouc émissaire idéal. Forbes se rend à Shira ce soir-là, non pas de sa propre initiative comme on l'a laissé entendre, mais à la requête d'Angus. Il gagne la chambre de la tour et Angus s'arrange pour provoquer une querelle... Forbes portait-il une valise ? Elspat Campbell et Kirstie MacTavish n'ont pas vu Forbes arriver. Qui est le seul témoin ? Angus. Et il ne se prive pas d'assurer que Forbes avait une valise à la main, qu'il a sans doute l'intention de quitter le pays, etc. Il va même jusqu'à dire, à mots couverts, qu'Alec Forbes a dû « oublier » la valise... Vous me suivez ? Angus cherchait ni plus ni moins à montrer qu'Alec Forbes avait poussé la valise sous le lit à son insu, d'où elle accomplirait plus tard son œuvre de mort.

— C'est l'explication que j'ai proposée avant-hier, intervint Alan. Personne ne l'a prise en considération.

— Et soyez certain, reprit le Dr Fell, qu'Alec Forbes aurait été accusé d'assassinat si le grain de sable dont je vous parlais tout à l'heure n'était pas venu fausser ce mécanisme parfait.

Kathryn porta les mains à son front.

— Vous voulez dire, s'écria-t-elle, que c'est lorsque tante Elspat a regardé sous le lit et n'y a pas vu le panier ?

Le Dr Fell secoua la tête.

— Non, non ! Ça, c'est une autre histoire sur laquelle je reviendrai plus tard. Non, je pensais au contenu du panier.

Alan ferma les yeux.

— Et serait-il indiscret, fit-il d'une voix mesurée, de vous demander ce que contenait ce panier ?

— Sous peu, déclara le Dr Fell d'un ton solennel, nous allons voir Alec Forbes. Du moins, je l'espère. Je vais lui poser cette question. En attendant, essayez donc de découvrir la réponse à partir des éléments

que nous connaissons... Mais revenons à nos moutons. Alec Forbes, évidemment, avait les mains vides lorsqu'il est arrivé au château. Angus avait caché le panier dans l'une des pièces inoccupées de la tour. A 22 heures, il congédie les deux femmes, va chercher le panier et le met sous son lit. Après quoi, il verrouille sa porte et s'assoit à son bureau pour rédiger son journal. Il prend bien soin de consigner des faits lourds de sens : l'interdiction qu'il a signifiée à Forbes de remettre jamais les pieds à Shira; la réponse ambiguë de Forbes : « Ce ne sera plus utile désormais. » Et d'autres choses encore. Autant de preuves accablantes contre Forbes. Puis Angus se déshabille, éteint la lumière, ôte le rideau du black-out, se met au lit et attend courageusement les événements... Angus a laissé son journal bien en vue sur son bureau pour que la police le remarque immédiatement. Or, le lendemain, c'est Elspat qui s'en empare. Après avoir lu les notes d'Angus, elle est persuadée qu'Alec Forbes est l'assassin d'Angus et veut que justice soit faite. Elle écrit au *Daily Floodlight*... La lettre expédiée, elle se rend brusquement compte qu'il y a un hic. Si c'est Alec Forbes qui a fait le coup, il a dû pousser la valise sous le lit avant qu'Angus ne le jette dehors. Pourtant, elle a elle-même regardé sous le lit et n'y a aperçu nulle valise; et, horreur suprême, elle l'a déjà déclaré au procureur MacIntyre.

Le Dr Fell fit une pause. A grand-peine, il extirpa de sa poche un immense mouchoir à carreaux et se moucha bruyamment. Les deux cousins attendirent que l'opération fût terminée.

— Elspat, poursuivit le Dr Fell, a vécu quarante ans avec Angus Campbell. Elle le connaît bien. Il ne lui faut pas longtemps pour découvrir la supercherie. Angus s'est suicidé... Ai-je besoin de continuer ? Pensez à l'étrange comportement d'Elspat ces derniers jours; à ses déclarations contradictoires au sujet du panier à chien; à son revirement soudain à l'égard de Swan qu'elle jette à la porte sous quelque ridicule prétexte après l'avoir fait elle-même venir à Shira. Songez surtout à la situation peu enviable dans laquelle elle se trouve à présent. Si elle parle, elle perd du même coup les dix-sept mille cinq cents livres qui lui reviennent. Si elle accuse Alec Forbes, elle se condamne aux flammes éternelles. Alors, mes enfants, ne jugez pas Elspat trop sévèrement quand son humeur tourne à l'aigre !

— Et maintenant ? interrogea Alan.

— Elspat n'a pris aucune décision, répondit le Dr Fell. En remettant le journal en place, elle nous laisse seuls juges.

La voiture traversait à présent des régions plus escarpées et plus tristes. Le ciel était chargé de nuages et une brise humide leur soufflait au visage.

— Nous ne sommes donc pas sur les traces de l'assassin... commença Alan.

— Pas de l'assassin, mon garçon, mais d'un assassin.

Kathryn et Alan, abasourdis, écarquillèrent les yeux.

— Posez-vous d'autres questions, mes enfants ! commanda le Dr Fell. Qui a joué le rôle du fantôme et pourquoi ? Qui souhaitait la mort de Colin Campbell et pourquoi ? Car ne perdez pas de vue que Colin serait mort à l'heure qu'il est s'il n'avait eu une chance inespérée. (Le Dr Fell mordilla le tuyau de sa pipe et poursuivit, sautant du coq à l'âne :) Les photos, parfois, donnent des idées géniales !

Brusquement, le Dr Fell surprit, dans le rétroviseur, le regard du chauffeur cockney qui, durant des kilomètres, n'avait pas pipé mot. Le Dr Fell marmonna quelques paroles inintelligibles, renifla et balaya d'un revers de main agacé les cendres répandues sur sa cape.

— Sommes-nous encore loin de Glencoe ? demanda-t-il.

— On y est, répondit le chauffeur du bout des lèvres.

Les deux cousins regardèrent par la portière. Encadré par un mur de montagnes austères, le glen de Coe était immense; la route noire le coupait en deux. La région était sauvage et désolée. Tout, ici, semblait pétrifié et hostile. C'était là l'Ecosse qu'Alan avait toujours imaginée. Les ruisseaux à flanc de montagne étaient si lointains qu'on en aurait cru l'eau figée. Çà et là apparaissaient une ou deux chaumières isolées.

— Nous cherchons une chaumière à main gauche de la route, déclara le Dr Fell au chauffeur, juste après la cascade de Coe. La connaissiez-vous, par hasard ?

Le chauffeur resta un moment silencieux, puis répondit par l'affirmative.

La route grimpait en faisant d'innombrables lacets. Le mugissement d'une cascade fit trembler l'air tandis que la voiture s'engageait dans un chemin étroit, bordé par une falaise escarpée du côté droit.

Le chauffeur coupa le moteur et, d'un geste laconique, indiqua la chaumière en contrebas.

Le Dr Fell et les deux cousins sortirent sur une route que surplombait à peine un ciel bas et noir. Le tumulte de l'eau les assourdit.

Minuscule, la chaumière, d'un blanc sale et coiffée d'un toit de chaume, ne comportait apparemment qu'une seule pièce. La porte était close, aucun filet de fumée ne s'élevait de la cheminée. A leur approche, un chien vint tourner autour d'eux avant de se précipiter sur la porte qu'il égratigna de ses griffes. Puis il s'assit sur son derrière et se mit à hurler.

— La paix ! cria le Dr Fell.

Le chien se remit à gratter la porte avec fureur, courut vers le Dr Fell et sauta après lui. Alan remarqua alors la terreur qui se lisait dans les yeux de l'animal.

Le Dr Fell frappa quelques coups secs. Nul ne répondit. Il essaya d'ouvrir, mais quelque chose bloquait la porte de l'intérieur. Il n'y avait pas de fenêtre en façade.

— Mr Forbes ! tonna le Dr Fell. Mr Forbes !

Alan et le Dr Fell firent le tour de la chaumière. Sur le mur de derrière, une fenêtre à demi ouverte était munie d'un grillage rouillé, fixé à l'intérieur. Mettant leurs mains en visière, les deux hommes essayèrent de percer les ténèbres. Une odeur nauséabonde, faite d'un mélange de moisi, de mauvais whisky, de pétrole et de poisson séché les assaillit. Puis, peu à peu, leurs yeux s'habituaient à la pénombre. Ils distinguèrent une table encombrée de vaisselle sale et, au milieu du plafond, un crochet probablement destiné à supporter une lampe. Brusquement, Alan vit ce qui y était suspendu et qui se balançait doucement à chaque fois que le chien ébranlait la porte.

Se détournant de la fenêtre. Alan s'appuya un instant contre le mur. Puis il alla retrouver Kathryn.

— Qu'y a-t-il ? cria la jeune femme.

— Ne restez pas là, miss Campbell !

— Mais qu'y a-t-il ?

Le Dr Fell, le teint beaucoup moins rubicond qu'à l'ordinaire, les rejoignit bientôt. Il resta un long moment à reprendre son souffle.

— La porte n'a pas l'air solide, dit-il enfin. Enfoncez-la d'un coup d'épaule, mon garçon !

Le bois pourri céda facilement. Alan eut beaucoup plus de mal à faire sauter le verrou, qui était neuf.

L'odeur nauséabonde les saisit à la gorge. Le pendu portait une vieille robe de chambre crasseuse, dont la ceinture avait servi de corde. Ses pieds se balançaient à cinquante centimètres du sol. Un tonnelet de whisky, vide, avait roulé à quelque distance.

Geignant à fendre l'âme, le chien faisait des bonds désespérés autour du cadavre. Le Dr Fell examina rapidement le verrou et la fenêtre grillagée.

— Encore un suicide ! grommela-t-il.

— Je suppose, murmura Alan, que c'est Alec Forbes ?

De sa canne, le Dr Fell désigna le lit de camp poussé contre le mur et la valise débordant de linge sale qui y était posée. A l'intérieur du couvercle, on lisait les initiales A. G. F. Puis il alla se placer face au cadavre.

— Et la description concorde, déclara-t-il. Une barbe de huit jours au menton et, à coup sûr, dix ans d'amertume dans le cœur.

Le Dr Fell sortit rejoindre Kathryn qui, la mine blafarde, était restée à quelques pas de la chaumière :

— Essayez de trouver un téléphone. Si je ne m'abuse, il doit y avoir une auberge à deux ou trois kilomètres d'ici. Appelez de ma part l'inspecteur Donaldson, au poste de police de Dunoon, et dites-lui qu'Alec Forbes s'est pendu. Vous sentez-vous la force d'y aller ?

Kathryn acquiesça d'un bref signe de tête.

— Il s'est... suicidé, n'est-ce pas ? chuchota-t-elle. Ce n'est pas un... meurtre ?

Le Dr Fell ne répondit pas. Après un nouveau hochement de tête, Kathryn disparut.

La chaumière formait un carré de quatre mètres sur quatre. Ses murs étaient épais. Un foyer rudimentaire permettait de faire du feu. Le sol était en terre battue. Une table, un lit de camp, deux chaises et une table de toilette avec broc et cuvette constituaient tout l'ameublement. Une trentaine de livres en piteux état garnissaient une petite bibliothèque près de la cheminée.

Au grand soulagement d'Alan, le chien avait cessé de sauter. Couché au pied de la silhouette silencieuse et le corps agité de soubresauts, il levait des yeux implorants sur le visage altéré par la mort.

— Je vais à mon tour vous poser la question que vous a posée Kathryn, dit Alan. Alec Forbes s'est-il suicidé ?

— Doucement, mon garçon ! Ne nous emballons pas !

Le Dr Fell recula de quelques pas et observa attentivement sa montre. Grognant et marmonnant, il avança pesamment vers la table sur laquelle une lanterne munie d'un crochet et d'une chaîne était posée à côté d'un bidon de pétrole.

— Elle est vide, remarqua-t-il. Elle a brûlé jusqu'au bout. (Le Dr Fell montra le cadavre.) Il n'a pas encore la rigidité cadavérique, ce qui prouve que la mort est survenue aux premières heures du jour, vers 2 ou 3 heures du matin. L'heure où l'on se suicide... Et tenez ! (Il désignait maintenant la corde.) C'est curieux ! Le véritable candidat au

suicide prend des précautions infinies pour s'épargner le moindre inconfort. S'il se pend, par exemple, il n'utilisera jamais une chaîne ou du fil de fer qui lui entaillerait le cou. S'il choisit une corde, il la rembourrera souvent pour ne pas s'irriter la peau. Voyez ! Alec Forbes s'est servi d'une ceinture de robe de chambre qu'il a entourée d'un mouchoir... La touche qui authentifie le suicide. Ou alors... la signature d'un meurtrier de génie.

Le Dr Fell examina le tonnelet vide. Il se dirigea ensuite vers la fenêtre, dont il secoua violemment le grillage pour s'assurer qu'il tenait bien. Puis, sans y toucher, il inspecta longuement le verrou de la porte. Enfin il revint se planter au centre de la pièce et considéra les lieux en tapant du pied.

— Mille tonnerres ! gronda-t-il. C'est bien un suicide ! Le tonnelet a exactement la hauteur suffisante pour supporter les pieds et a roulé à distance convenable quand Forbes l'a repoussé. Personne n'a pu entrer ni sortir par cette fenêtre grillagée ou par cette porte solidement verrouillée. (Il regarda Alan avec une légère anxiété.) Je peux me vanter d'en connaître un rayon, je vous assure, en ce qui concerne les portes et les fenêtres... Personne n'a pu passer par l'une ou l'autre.

Dépité, le Dr Fell alla inspecter la cheminée. Elle était trop étroite pour avoir pu permettre à un homme de s'y glisser. Puis il jeta un coup d'œil distrait à la bibliothèque. Il sursauta. Posée sur la dernière rangée de livres, une machine à écrire portative, hors de sa housse, offrait une feuille de papier au regard. Le Dr Fell s'approcha et lut les quelques mots dactylographiés :

A celui qui trouvera ceci.

J'ai tué Angus et Colin Campbell et me suis servi pour ce faire du moyen par lequel ils m'avaient berné.

— Ah ! la touche finale, la main du maître ! C'est un suicide. Et pourtant, si tel est le cas, je veux bien qu'on m'enferme dans un asile d'aliénés jusqu'à la fin de mes jours !

— Où voulez-vous en venir ? demanda sèchement Alan que l'atmosphère confinée de la pièce commençait à rendre mal à l'aise. Pourquoi ne pas admettre que vous vous êtes trompé ? Il n'y a pas de honte à se montrer faillible.

— Admettre que je me suis trompé ?

— Au sujet de la mort d'Angus. Pourquoi serait-ce un suicide ? Forbes a assassiné Angus et tenté de tuer Colin. Tout le prouve. Personne n'a pu entrer ni sortir de cette pièce, vous l'avez constaté vous-même. D'ailleurs, les faits sont assez simples à reconstituer. Forbes s'est enterré dans ce trou et, un beau jour, il a craqué... ce qui n'a rien d'étonnant dans un lieu pareil. Il a assassiné les deux frères ou, du moins il l'a cru en ce qui concerne Colin. Sa besogne

accomplie, il s'est pendu. Et il nous en a laissé la preuve écrite. Enfin, docteur Fell, que voulez-vous de plus ?

— La vérité, s'obstina le Dr Fell. Je suis vieux jeu, figurez-vous. Je veux la vérité.

— Moi aussi, je suis vieux jeu et il me semble me rappeler que vous êtes venu en Ecosse dans le dessein d'aider Colin. Est-ce l'aider que de clamer partout qu'Angus s'est suicidé – alors même que nous avons la confession du meurtrier ?

Le Dr Fell ajusta son lorgnon.

— Cher monsieur, répondit-il peiné et surpris, croyez-vous que je vais faire part de mes certitudes à la police ?

— Evidemment !

Le Dr Fell jeta un rapide coup d'œil circulaire pour s'assurer qu'on ne les écoutait pas.

— J'ai, à mon actif, des actes abominables, confia-t-il à voix basse. Il m'est arrivé de détruire des preuves pour que le meurtrier ne fût pas découvert... Il n'y a pas si longtemps, je me suis surpassé en mettant le feu à une maison ! Mon objectif actuel, soit dit entre nous, est de filouter les compagnies d'assurances afin de permettre à mon ami Colin de continuer à fumer de bons cigares au coin de son feu jusqu'à la fin de ses jours.

— *Quoi ?*

— Cela vous choque, mon garçon ? Peuh ! (Il joignit les mains.) Mais, mille tonnerres, pour mon information personnelle, je veux connaître la vérité !

Il retourna se planter devant la bibliothèque. Au bout de la dernière rangée de livres, il découvrit un panier de pêche contenant quelques hameçons. Sur la troisième étagère, il aperçut une clé à molette, des rustines et un phare de vélo.

Le Dr Fell examina ensuite rapidement les livres. C'étaient, pour la plupart, des ouvrages de physique et de chimie. Il y avait aussi des catalogues, des revues professionnelles, un dictionnaire, une encyclopédie en dix volumes et deux ou trois livres pour enfants.

— Qui donc lit encore des contes, de nos jours ? Et pourtant, si les gens savaient ce qu'ils perdent... Je n'ai pas honte d'avouer, mon garçon, que je m'en délecte toujours. Qui aurait cru qu'Alec Forbes avait l'âme romantique ? (Il se gratta le nez.) Et cependant...

— Mais enfin, s'entêta Alan, qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que ce n'est pas un suicide ?

— Ma théorie. Ma tête de mule, si vous préférez.

— Et c'est votre théorie qui vous souffle qu'Angus Campbell ne s'est pas suicidé ? (Le Dr Fell acquiesça.) Mais que Forbes, lui, a été assassiné ?

— Exactement.

Le Dr Fell observa le lit de camp en désordre et la valise béante. Il découvrit une paire de bottes en caoutchouc sous le lit.

— Mon garçon, je ne crois pas à cette confession. Et j'ai de solides raisons pour ça. Mais sortons prendre l'air.

A leur passage, le chien leva la tête et leur coula un regard hébété. Puis il reposa le museau sur ses pattes et reprit sa garde sous le cadavre.

Alan aspira avidement une goulée d'air frais. Le Dr Fell croisa les mains sur sa canne. Au loin, la cascade grondait.

— L'auteur de cette note, poursuivit le Dr Fell, savait comment Angus Campbell est mort. Au fait, mon garçon, l'avez-vous découvert ? (Alan secoua la tête.) Même après avoir lu le texte dactylographié ?

— J'ai beau me creuser la cervelle, je ne parviens toujours pas à comprendre ce qui peut pousser un type à sortir de son lit au milieu de la nuit et à se jeter par la fenêtre.

— Pour vous aider à mettre un peu d'ordre dans vos pensées, revenons en arrière. Dans son journal, Angus Campbell a consigné l'essentiel de ses activités des derniers mois. Ces activités, quelles sont-elles ?

— Des projets plus ou moins fumeux destinés à lui apporter la fortune.

— Bien. Toutefois, vous avez dû remarquer qu'Angus ne s'est associé à Alec Forbes que pour l'un d'entre eux. Lequel ?

— La fabrication des ice-creams.

— Et, pour ce faire, quelle sorte de réfrigérant employaient-ils en grosse quantité ? Rappelez-vous, mon garçon. Colin nous en a parlé.

— De la neige carbonique !

— Et comment se présente la neige carbonique ?

De vagues souvenirs d'écolier revinrent à la mémoire d'Alan.

— Elle a un aspect blanchâtre, récita-t-il; elle ressemble à de la glace, en plus opaque...

— Pour être plus précis, disons que c'est un gaz liquide. Et connaissez-vous le nom de ce gaz qui se solidifie ainsi en une masse de « neige » solide ?

En un éclair, Alan comprit. Le voile qui lui obscurcissait l'esprit s'était enfin déchiré.

— L'anhydride carbonique ! s'écria-t-il.

— Admettons à présent, mon garçon, que vous sortiez un gros bloc de neige carbonique du cylindre qui l'isole de l'air. Un bloc suffisamment gros pour remplir une valise – ou mieux, un panier grillagé afin que l'air y pénètre mieux. Que se passera-t-il ?

— Le bloc, au contact de l'air, va s'évaporer lentement.

— Et en s'évaporant, il va dégager dans la pièce... quoi donc, mon

garçon ?

— De l'oxyde de carbone ! cria Alan. Le plus actif, le plus nocif des gaz...

— Admettons encore que vous placiez votre panier rempli de neige carbonique sous le lit d'une chambre dont la fenêtre est fermée. Qu'advient-il ?

— Eh bien..., commença Alan.

Le Dr Fell, d'un geste impérieux de la main, lui imposa silence.

— Avec votre permission, je vais vous le dire. Vous aurez mis en place le piège le plus meurtrier qui soit. De deux choses l'une : ou la victime meurt asphyxiée dans son lit; ou la victime décèle la présence du gaz toxique par l'odeur âcre qui lui envahit les poumons. Mais de toute façon, il est déjà trop tard. Une fois qu'il a commencé son œuvre de mort, le gaz ne lâche plus sa proie. Et l'homme le plus robuste ne peut espérer lui échapper. Saisi de vertige, il veut respirer à tout prix. Il sort de son lit et essaie d'atteindre la fenêtre... Il peut, du reste, tomber avant d'y parvenir. Et si la fenêtre est assez basse, il peut, en l'ouvrant...

Le Dr Fell fit un geste éloquent. Alan imagina le corps basculant dans le vide.

— Naturellement, reprit le Dr Fell, la neige carbonique continue à se gazéifier jusqu'à complète disparition. Et le gaz a tout loisir de s'échapper par la fenêtre désormais ouverte... Vous saisissez à présent à quel point le suicide d'Angus Campbell était pensé dans ses moindres détails ? Oui, sinon Alec Forbes, aurait eu l'idée d'employer de la neige carbonique pour se débarrasser de son associé ? Angus n'a pas songé une minute qu'il pourrait sortir de son lit. Non ! Il supposait qu'on le trouverait mort dans son lit, empoisonné par le gaz. L'autopsie elle-même confirmerait les faits et le journal prendrait alors sa pleine signification. Tout concourrait à désigner Alec Forbes comme le meurtrier et les compagnies d'assurances verseraient trente-cinq mille livres aussi sûrement que deux et deux font quatre.

Les yeux perdus dans le vague. Alan hocha la tête.

— Et au dernier moment..., commença-t-il.

— Et au dernier moment, l'instinct de conservation a été le plus fort. Angus a voulu respirer de l'air pur. Et il a sauté par la fenêtre... Il n'y avait pas une chance sur un million que l'oxyde de carbone ne tue pas Angus; ou encore, qu'Angus ne succombe pas immédiatement à sa chute. Or. Angus n'est pas mort sur le coup, vous me l'avez appris vous-même. Il a survécu assez longtemps pour que le gaz toxique s'élimine de ses poumons et de son sang. De fait, l'autopsie n'a pas conclu dans le sens escompté par Angus. Et tout le monde a cru que le vieil homme s'était jeté par la fenêtre.

— Un instant ! s'écria Alan. La nuit dernière, lorsque je suis monté

dans la tour chercher Colin, je me suis penché pour essayer de voir sous la porte. Or, en me relevant, j'ai été pris d'un léger vertige... Était-ce dû à une émanation de gaz ?

— Sans aucun doute. Vous avez eu de la chance d'en respirer très peu. La chambre était pleine d'oxyde de carbone. Ce qui m'amène au dernier point : Angus a commis une faute en notant dans son journal qu'il sentait une odeur aigrelette depuis le départ d'Alec Forbes. S'il avait déjà pu déceler le gaz à ce moment-là, il n'aurait pas eu le temps de terminer sa phrase, encore moins d'atteindre son lit. En voulant accabler Forbes, Angus s'est trahi.

— Et moi qui songeais à quelque animal venimeux !

— Voyez-vous à présent à quoi tout cela nous mène, mon garçon ?... Réfléchissez ! La seule explication plausible des événements est le suicide d'Angus. Or, si Angus s'est suicidé, Alec Forbes n'a pu le tuer. Et si Alec Forbes ne l'a pas tué, il n'avait alors aucune raison de se pendre. Par conséquent, la confession dactylographiée est un faux...

» La première fois, nous nous trouvions en présence d'un suicide maquillé en crime. Aujourd'hui, c'est l'inverse. A ce train-là, nous serons bientôt mûrs pour l'asile d'aliénés ! De grâce, n'auriez-vous pas une petite idée ?

— Pas la moindre, avoua Alan en secouant tristement la tête. Mais j'y pense ! Les complications que redoute le Dr Grant, ce sont les séquelles des effets de l'oxyde de carbone sur l'organisme de Colin ?

Le Dr Fell grogna un assentiment tandis qu'il allumait sa pipe.

— Evidemment, répondit-il, c'est un nouveau point d'interrogation. Le panier à chien n'a pu se remplir tout seul de neige carbonique. Et, cette fois-ci, Angus Campbell n'est plus en cause. Quelqu'un, qui était au courant de la décision prise par Colin de passer la nuit dans la tour, a rechargé le panier. Colin était du reste trop ivre pour songer à l'examiner. Il n'a dû la vie sauve qu'au fait de dormir la fenêtre ouverte et de s'être levé à temps. Qui a placé la neige carbonique et pourquoi ? Dernier point : qui a tué Alec Forbes, de quelle manière et pourquoi ?

Alan hocha la tête, l'air sceptique.

— Vous n'êtes pas encore convaincu de l'assassinat d'Alec Forbes ? s'impatientait le Dr Fell.

— Non ! Je ne vois toujours pas pourquoi Alec Forbes n'aurait pas tué les deux frères avant de se donner la mort.

— Vous fondez-vous sur la logique ou sur une intuition ?

— Un peu les deux, admit Alan. D'autre part, je ne crois pas Angus assez diabolique pour faire accuser un innocent.

— Angus n'était ni le diable ni un saint, s'emporta le Dr Fell. C'était un homme réaliste, préoccupé du bien-être de ceux qui lui

étaient chers. Je ne cherche ni à l'excuser ni à le défendre, mais avouez que son acte est compréhensible.

— La question n'est pas là. Je ne vois pas pourquoi il a ôté le rideau qui occultait sa fenêtre s'il...

Alan resta court à la vue du visage de son interlocuteur. Le Dr Fell semblait frappé d'idiotie. Le regard fixe, les yeux révoltés, il laissa tomber sa pipe.

— Mille tonnerres ! gronda-t-il. Le black-out ! La première erreur du meurtrier ! Suivez-moi !

Le Dr Fell s'engouffra dans la chaumière. Alan sur les talons. Il se mit à fouiller fébrilement la pièce et poussa une brusque exclamation de triomphe. Il brandit un morceau de toile goudronnée qu'il appliqua contre la fenêtre.

— Ce rideau est taillé aux mesures de la fenêtre ! s'écria-t-il. Il n'était pas mis lorsque nous sommes arrivés. Pourtant, la lanterne a brûlé jusqu'au bout fort avant dans la nuit. On sent encore l'odeur du pétrole. Or, la défense passive fait des rondes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Une lanterne allumée se voit de loin et le rideau n'occultait pas la fenêtre. Comment se fait-il que personne n'ait remarqué la lumière ?

— Peut-être que la défense passive ne l'a tout bonnement pas vue.

— Mon garçon ! Dans ces collines, la moindre lueur ferait accourir la défense passive à des lieues à la ronde ! Non, ce n'est pas ça.

— Eh bien, Forbes, avant de se pendre, a pu éteindre la lanterne et ôter le rideau. La fenêtre est ouverte... j'en saisis mal la raison, d'ailleurs.

Le Dr Fell secoua énergiquement la tête.

— Permettez-moi d'évoquer encore une manie chère aux gens qui se suicident. Un suicidé en puissance ne se tuera jamais dans le noir à moins d'y être obligé. D'autre part, comment Forbes aurait-il pu faire ses préparatifs sans lumière ? Non, non ! C'est impossible !

— Alors, quelle explication proposez-vous ?

Le Dr Fell se couvrit les yeux de ses mains. Il resta ainsi un bon moment, immobile et respirant à peine.

— Je pense, répondit-il enfin en ôtant ses mains, que le meurtrier a éteint la lanterne après avoir tué et pendu Forbes. Il a versé dans le bidon le pétrole restant dans la lanterne pour donner à croire qu'elle s'était éteinte d'elle-même. Puis il a enlevé le rideau.

— Mais pourquoi ? s'exclama Alan complètement dérouté. Ne pouvait-il sortir sans ôter le rideau et laisser la lampe se consumer toute seule ?

— Apparemment, il avait besoin de la fenêtre pour s'en aller. C'en fut trop pour Alan.

— Mais enfin ! s'emporta-t-il. Regardez-la cette fenêtre ! Elle est

munie d'un grillage solidement assujetti à l'intérieur ! Quelle explication allez-vous bien inventer pour me démontrer que le meurtrier a réussi à se faufiler par un trou du grillage ?

— Aucune, hélas ! pour l'instant, soupira le Dr Fell. Mais il y en a forcément une.

Soudain les deux hommes tendirent l'oreille. On distinguait des appels et des bribes de conversation. Ils se précipitèrent à la porte.

Charles Swan et Alistair Duncan se dirigeaient vers eux. L'avoué, en imperméable et chapeau melon, était plus cadavéreux que jamais ; pourtant, une expression de triomphe irradiait de toute sa personne.

— Vous êtes un joli coco ! reprocha Swan à Alan. Où est-elle, votre promesse de me tenir au courant ?

Duncan, un sourire grimaçant aux lèvres, s'inclina légèrement devant le Dr Fell.

— Messieurs, déclara-t-il, nous venons d'apprendre de la bouche même du Dr Grant que Colin Campbell souffre d'un empoisonnement du à l'oxyde de carbone.

— Exact, approuva le Dr Fell.

— Oxyde de carbone qui s'est probablement dégagé d'un bloc de neige carbonique provenant du laboratoire d'Angus Campbell.

De nouveau, le Dr Fell opina. Duncan joignit les mains et les frotta longuement l'une contre l'autre.

— Dans ces conditions, messieurs, pouvons-nous encore nourrir le moindre doute sur la manière dont Angus Campbell est mort ? Ou sur l'identité de la personne qui l'a empoisonné ?

— Non, répondit le Dr Fell. Et si vous voulez vous donner la peine de jeter un coup d'œil dans cette chaumière, vous y découvrirez la preuve décisive qui confirme votre hypothèse.

Duncan disparut dans la chaumière et Swan y entra à son tour. Tous deux réapparurent bientôt, poursuivis par une série d'aboiements furieux.

— Gentil toutou, chantonna Duncan avec une hypocrisie si manifeste que les grondements redoublèrent.

— Il me faut un téléphone ! hurla Swan. Nom de nom, quel scoop !

Duncan retrouva d'un coup sa dignité perdue.

— C'était donc bien Alec Forbes, déclara-t-il gravement. (Le Dr Fell se contenta d'incliner la tête.) Mon cher docteur, continua Duncan en secouant la main de Fell, je... nous vous devons un immense merci ! Je suppose que c'est à partir des catalogues et factures trouvés dans la chambre d'Angus Campbell que vous avez deviné comment était mort mon client ? (Le Dr Fell acquiesça.) Je me demande pourquoi cela ne nous a pas sauté aux yeux dès le premier instant, même si les effets du gaz s'étaient dissipés lorsqu'on a découvert Angus ! Quand je pense que nous parlions de serpents, d'araignées et de Dieu sait quoi

encore ! Oh non ! C'est à mourir de rire ! Toute cette affaire est si simple une fois démontée !

— Mais je vous l'accorde, gronda le Dr Fell. Mille tonnerres, je vous l'accorde !

— Vous... vous avez examiné le journal ?

— Oui, répondit le Dr Fell en tapotant sa poche.

— Les compagnies d'assurances, poursuivit l'avoué d'un air satisfait, vont devoir s'exécuter et payer rubis sur l'ongle. (Duncan s'interrompit. Visiblement, sa probité d'avoué l'obligeait à éclaircir un point encore douteux.) Il y a une chose, cependant, que je ne comprends pas. Si Forbes a poussé le panier à chien sous le lit avant d'être mis à la porte, ainsi que ce monsieur (il désigna Alan) l'a judicieusement fait observer lundi, pourquoi Elspat et Kirstie ne l'ont-elles pas vu ?

— L'auriez-vous oublié ? s'étonna candidement le Dr Fell. Elspat l'a vu, elle nous l'a dit depuis. Miss Elspat Campbell, sachez-le, n'emploie pas un mot pour un autre. Et une valise, pour elle, n'est pas un panier à chien. C'est tout.

Cette explication parut contenter Duncan. Toutefois, il lança au Dr Fell un étrange regard.

— Croyez-vous que les compagnies d'assurances accepteront ce correctif ?

— La police n'élèvera pas d'objection. Et les compagnies d'assurances devront s'en accommoder, que ça leur plaise ou non.

— C'est donc une affaire classée, soupira Duncan, soulagé. Bon ! Nous devons maintenant expédier au plus vite le sale boulot qui nous reste à faire ici. Avez-vous prévenu la police de... de ?...

— Miss Campbell s'en est chargée. Elle ne devrait pas tarder. Il nous a fallu forcer la porte de la chaumière, mais nous n'avons touché à rien. D'ailleurs, il n'y avait pas grand-chose à prendre, sinon la fuite.

Duncan émit un petit rire poli. Le Dr Fell retira sa pipe de la bouche et regarda fixement son interlocuteur :

— Mr Duncan, connaissiez-vous Robert Campbell ?

— Robert ? répéta Duncan, abasourdi. Le troisième frère ? (Une expression de profonde répugnance se peignit sur les traits de l'avoué.) Vraiment, docteur, à quoi bon remuer toute cette boue ?

— Vous le connaissiez ? insista le Dr Fell. Que pouvez-vous me dire à son sujet ? Tout ce que je sais, c'est qu'il a dû quitter le pays à la suite de quelque histoire. Qu'avait-il fait ? Et, surtout, quel genre d'homme est-ce ?

— Je l'ai connu quand j'étais jeune, déclara Duncan à contrecœur. Robert Campbell était le plus intelligent de la famille, mais il avait un drôle de caractère. Il a eu des histoires dans la banque où il travaillait. Tout ça s'est plus ou moins mal terminé. Il a dû partir à l'étranger.

Mais quelle importance ?

Le Dr Fell ne répondit pas. Il venait d'apercevoir Kathryn.

— J'ai eu la police au téléphone, s'écria-t-elle sans même reprendre son souffle.

— Avez-vous parlé à l'inspecteur Donaldson ?

— Oui. La nouvelle ne l'a pas surpris le moins du monde. Il m'a déclaré qu'il avait toujours pensé qu'Alec Forbes finirait ainsi. Il a ajouté que nous pouvions disposer. (Mal à l'aise. Kathryn jeta un coup d'œil vers la chaumière.) L'inspecteur a raison. Qu'avons-nous à faire ici désormais ? Je vous en prie, docteur, allons manger quelque chose à l'auberge de Glencoe. La patronne connaissait très bien Alec Forbes.

— Ah oui ? fit le Dr Fell, soudain intéressé.

— Elle assure qu'Alec Forbes était un cycliste hors pair et qu'il était capable de couvrir des distances fabuleuses en un temps record malgré le whisky qu'il avait absorbé.

Duncan poussa une brève exclamation. Invitant d'un geste impérieux les autres à le suivre, il se dirigea au pas de course vers un petit hangar construit derrière la chaumière. Puis il désigna un vélo appuyé contre le mur.

— Le dernier maillon de la chaîne ! s'exclama-t-il triomphant. Voilà comment Alec Forbes se rendait à Inveraray quand il le souhaitait. Votre informatrice vous a-t-elle appris autre chose, miss Campbell ?

— Elle m'a confié qu'Alec Forbes était venu s'installer ici pour boire, pêcher et travailler à des inventions loufoques. C'est hier qu'elle l'a vu pour la dernière fois. On a presque dû le jeter dehors à 5 heures au moment de la fermeture. Elle a précisé que Forbes était un sale type qui détestait tout et tout le monde à l'exception des bêtes.

Lentement, le Dr Fell s'approcha du vélo et posa les mains sur le guidon. Alan, horriblement gêné, aperçut de nouveau sur son visage l'expression stupide qu'il y avait déjà vue. Cette fois, ce fut pis.

— Mille tonnerres ! explosa le Dr Fell, tournant sur lui-même comme un toton. Quel bougre d'imbécile ! Quel âne bête ! Quel sinistre crétin ! Quel idiot je suis !

— Tout en ne partageant pas votre opinion, remarqua Duncan, puis-je vous demander ce qui vous fait dire ça ?

— Vous avez raison, répondit le Dr Fell en s'adressant à Kathryn, nous devons aller à cette auberge. Non pas tant pour sustenter un ventre affamé – et pourtant, je vous avoue que je meurs de faim – que pour téléphoner. Je n'ai pas une chance sur mille de réussir. Mais il faut tenter le coup !

— Une chance sur mille ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'exaspéra Duncan. Et à qui voulez-vous téléphoner ?

— Au chef de la protection antiaérienne.

Et, sa longue cape volant au vent, le Dr Fell s'éloigna d'un pas majestueux.

XVI

— Alan, interrogea Kathryn. Alec Forbes ne s'est pas suicidé, n'est-ce pas ?

Les deux cousins étaient installés devant la cheminée du salon où brûlait un bon feu. La soirée était fort avancée; dehors, la pluie crépitait.

Alan feuilletait un vieil album de photos. Kathryn était restée un long moment silencieuse, le menton dans les mains et le regard fixé sur les flammes. Inattendue et soudaine, la question dérouta Alan.

— Je me demande, fit-il, pourquoi les photos d'autrefois ont toujours cet air un peu ridicule. Prenez n'importe quel album de famille et vous serez pliée en deux. L'effet est encore pis quand il s'agit de gens que l'on connaît. A quoi cela tient-il ? Aux vêtements démodés, à l'expression ou quoi ? Aurons-nous, nous aussi, cet air-là dans quelques années ? (Evitant de regarder Kathryn, il continua de tourner les pages.) Les femmes, reprit-il, ont, en général, plus d'allure que les hommes. Tiens, Colin adolescent ! On a l'impression qu'il vient de vider une pleine carafe de cette sacrée Damnation des Campbell ! Tante Elspat, en revanche, était une charmante jeune femme. Une brune piquante aux yeux hardis. Et là, elle a revêtu le costume traditionnel – béret, plaid, kilt...

— Alan Campbell !

— Angus, lui, prenait toujours une mine tellement digne et pensive devant l'objectif que...

— Alan chéri !

Alan se leva d'un bond.

— Qu'avez-vous dit ? s'étrangla-t-il.

— C'était juste une façon de parler. (Kathryn redressa le menton.) Ou du moins, une manière comme une autre d'attirer votre attention. Alec Forbes ne s'est pas suicidé, n'est-ce pas.

— Où avez-vous péché cette idée ?

— Rien qu'à voir votre air... Du reste, pourquoi l'aurait-il fait ? Ce n'est pas lui non plus, j'en jurerais, qui a essayé de tuer ce pauvre Colin.

Alan referma l'album de mauvaise grâce. Il repensa à la journée écoulée, au repas à l'auberge de Glencoe, durant lequel Alistair Duncan les avait assommés de détails sur la manière dont Forbes avait perpétré ses deux crimes et s'était ensuite pendu, tandis que le Dr Fell et Kathryn se repliaient dans un mutisme total et que Swan rédigeait fiévreusement son article pour le *Daily Floodlight*.

— Et pourquoi, je vous prie, Alec Forbes n'aurait-il pas essayé de

tuer Colin ?

— Parce qu'il ne pouvait savoir que Colin dormirait dans la tour !

— Quel limier, miss Campbell !

— N'avez-vous pas entendu ce qu'a dit la patronne de l'auberge ? insista Kathryn. Forbes a passé la journée à boire jusqu'à 5 heures. Or, c'est en début d'après-midi que Colin a annoncé son intention de se coucher dans la tour. Comment Forbes aurait-il pu être au courant ? (Kathryn perçut l'hésitation d'Alan et baissa la voix.) Oh ! Rassurez-vous ! Je ne vais pas le crier sur les toits. Je sais que le Dr Fell pense qu'Angus Campbell s'est suicidé. Et bien que ça me semble abominable, je n'en doute pas une seconde. La présence de neige carbonique dans le panier à chien renforce ma conviction. (Kathryn frissonna.) Au moins sommes-nous certains à présent qu'il n'y a là aucune intervention surnaturelle. Je ne vous cache pas que j'avais la chair de poule quand nous évoquions toutes ces histoires de serpents, d'araignées et de fantômes. Dire que ce n'était qu'un bloc de glace !

— Il en va ainsi de la plupart de nos terreurs, miss Campbell !

— Vraiment ? Mais qui a joué le rôle du fantôme ? Et qui a tué Forbes ?

Alan réfléchit un long moment.

— Si Forbes a été tué, admit-il enfin à regret, c'est très clair. En prouvant que la mort d'Angus Campbell était un meurtre, ainsi que la tentative contre Colin, on accusait Forbes des deux crimes et on en finissait du même coup avec toute l'affaire.

— Pour toucher l'argent des assurances ?

— Vraisemblablement.

La pluie redoubla d'intensité. Kathryn jeta un bref coup d'œil soupçonneux sur la porte du hall.

— Mais, Alan, dans ce cas...

— Oui, je vois à quoi vous songez.

— Et, d'autre part, comment a-t-on assassiné Forbes ?

— Le Dr Fell affirme que le meurtrier est sorti par la fenêtre. (Kathryn voulut intervenir. Alan l'arrêta d'un geste.) Oui, je sais, la fenêtre était munie d'un grillage qui n'a pas pu être enlevé. Mais finalement, c'était la même chose avec le panier à chien. Hier encore, j'étais prêt à jurer que rien n'avait pu en sortir. Et pourtant...

Il s'interrompit et lança un regard d'avertissement à Kathryn. Des pas résonnaient dans le hall. Quand Swan entra dans la pièce, Alan s'était replongé dans l'album de photos et Kathryn contemplait rêveusement les flammes.

Le journaliste ruisselait comme le jour où tante Elspat avait exercé des représailles à son encontre. Il s'approcha de la cheminée et tendit ses mains au feu :

— Si je ne finis pas par attraper une pneumonie d'ici que l'affaire

soit réglée, ce sera un miracle ! Je fais de mon mieux pour ne pas perdre ce gros poussah de vue. Et, croyez-moi, la tâche est rude ! Il m'a faussé deux fois compagnie, aujourd'hui. Je me demande ce qu'il traficoté avec la protection antiaérienne. Mais Sherlock Holmes lui-même n'arriverait pas à le découvrir. Et vous ? Y a-t-il du nouveau ?

— Non, rien. Nous regardions de vieilles photos de famille.

Alan continuait de tourner les pages. Brusquement, il revint en arrière et, soudain attentif, se pencha pour mieux voir.

— Oh ! s'exclama-t-il, j'ai déjà vu ce visage quelque part !

C'était la photo d'un homme aux cheveux blonds et à l'épaisse moustache tombante. Un beau visage, aux yeux très pâles. En haut et à droite, une écriture penchée avait tracé deux mots à présent jaunis : *Meilleurs vœux*.

— Bien sûr, que vous l'avez déjà vu ! rétorqua Kathryn. C'est un Campbell. Et tous les Campbell ont un air de famille.

— Non, non ! Il s'agit d'autre chose...

Alan détacha la photo et la retourna. Au dos, la même écriture penchée avait écrit : *Robert Campbell, juillet 1905*.

— Voilà le fameux Robert !

Swan, à demi couché sur l'épaule d'Alan, s'intéressait manifestement à autre chose.

— Un instant ! cria-t-il. (Il remit la photo de Robert à sa place et tourna vivement quelques pages.) Quelle belle femme ! s'extasia-t-il. Qui est-ce ?

— Tante Elspat.

— *Qui ?*

— Elspat Campbell.

Swan, sidéré, écarquilla les yeux.

— Pas la vieille harpie qui... qui ?...

— Si ! La même femme que celle qui vous a baptisé. Tenez, c'est encore elle, là, qui montre ses jambes, revêtue du costume traditionnel... De très belles jambes, si je puis me permettre cette remarque. Un peu musclées, peut-être, pour le goût du jour, mais...

Kathryn ne put y tenir.

— Mais des cannes de serin comparées aux poteaux de votre allumeuse de Cleveland !

Swan, au bord de l'hystérie, réclama leur attention.

— Ecoutez, je ne voudrais pas me montrer indiscret. Mais... mais me direz-vous, à la fin, qui est cette dame de Cleveland ? Qui est Charles ? Qui est Russell ? Et quels sont vos liens avec tous ces gens-là ? Mon insistance vous paraît certainement déplacée, mais je vous supplie de me répondre ! Je n'en dors plus depuis une semaine !

— La duchesse de Cleveland, répliqua Alan, était la maîtresse de Charles.

— Oui, oui, ça, j'avais saisi. Mais est-elle... est-elle aussi la vôtre ?

— Non. Et elle n'est pas originaire de Cleveland, dans l'Ohio. J'ajoute qu'elle est morte depuis plus de deux siècles.

— Vous vous fichez de moi ! hurla Swan.

— Du tout. Nous avons eu une polémique sur...

— Ma tête à couper que vous vous fichez, de moi, s'obstina Swan, une note d'horreur incrédule dans la voix. *Il ne peut pas ne pas y avoir de femme de Cleveland dans toute cette histoire.* J'ai dit, en effet, dans mon premier article que...

Il s'interrompit net, ouvrit la bouche et la referma. Il parut se rendre compte qu'il venait de faire une gaffe monumentale. Deux paires d'yeux le fixaient dans un silence glacial.

— Et que racontiez-vous donc sur nous dans votre premier article ? interrogea Kathryn trop calmement.

— Rien du tout ! Parole d'honneur, rien du tout ! Juste une petite blague, pas méchante pour un rond...

— Alan, murmura Kathryn, l'œil rivé au plafond, si vous alliez chercher les épées ?

Swan, terrorisé, avait instinctivement reculé jusqu'au mur.

— Après tout, reprit-il d'un ton fort grave, vous êtes sur le point de vous marier, non ? Je l'ai appris de la bouche même du Dr Fell. Dans ces conditions, où est le problème ? Je n'avais pas l'intention de vous porter préjudice... J'ai seulement écrit que...

— Quel dommage, coupa Kathryn, l'œil toujours rivé au plafond, quel dommage que Colin soit privé de l'usage de ses jambes ! Mais j'ai entendu dire qu'il était excellent tireur. Et comme sa fenêtre donne sur la route...

Elle s'interrompit, l'air rêveur. Au même instant, Kirstie fit irruption dans le salon.

— Colin Campbell désire vous voir, annonça-t-elle.

Swan changea de couleur.

— Qui veut-il voir ? glapit-il.

— Vous tous.

— Mais le Dr Grant n'a pas interdit les visites ? demanda Alan.

— J'en sais rien. Il boit du whisky, en tout cas.

— Eh bien, Mr Swan, apostropha Kathryn en croisant les bras, après avoir fait une promesse solennelle que vous vous êtes empressé de rompre, après avoir accepté, sous des prétextes fallacieux, une hospitalité généreusement accordée, après avoir reçu sur un plateau le meilleur – et le seul – scoop de votre carrière de petit journaliste minable d'un journal immonde, vous sentez-vous le courage de regarder Colin Campbell en face ?

— Mais comprenez mon point de vue, miss Campbell ! Mettez-vous à ma place !

— Certainement pas !

— Colin Campbell comprendra, lui ! C'est un chic type ! Il... (Une idée soudaine et désagréable lui venant à l'esprit, Swan se tourna vers Kirstie.) Il n'est pas bourré ?

— Bourré ? s'étonna Kirstie. Bourré ?

— Bourré ! Soûl, quoi ! s'exclama Swan, terrorisé.

Kirstie eut une illumination. Avec ses deux jambes fracturées, il était fort peu probable que Colin puisse quitter le château. Elle s'empressa donc de rassurer Swan qui, pas une seconde, ne devina le raisonnement de Kirstie.

— J'y vais, annonça-t-il, l'air compassé. D'ailleurs, qu'est-ce que je risque, hein ?

— Vous verrez bien, rétorqua Kathryn. Allons-y.

Swan, cependant, ne bougea pas.

— On me donne la chasse sur une route, continua-t-il, et on m'inflige une blessure gravissime. O.K. ? Le lendemain, je me présente avec un costume neuf qui m'a coûté une fortune chez le meilleur faiseur de Londres et une vieille toquée me balance deux seaux – pas un, deux – d'eau glaciale sur la tête.

— Alan Campbell, s'écria soudain Kathryn, qu'avez-vous à rire comme un bossu ?

— C'est plus fort que moi, excusez-moi, balbutia Alan en s'essuyant les yeux. C'est l'idée que nous allons devoir nous marier.

— Puis-je publier la nouvelle ? s'empressa Swan.

— Alan Campbell, que voulez-vous dire ? s'indigna Kathryn. Jamais de la vie ! C'est ridicule ! C'est... odieux !

— Vous ne pouvez rien contre, ma chère. C'est la seule façon de mettre un terme à tous nos ennuis actuels. Je n'ai pas besoin de lire le *Daily Floodlight* pour deviner ce qu'il raconte.

— Je savais que vous comprendriez, mon vieux ! s'exclama Swan, radieux. Je n'ai rien inventé, je le jure. Et tenez, je n'ai même pas soufflé mot de vos visites à ces maisons...

— Quelles maisons ? coupa Kathryn.

— Oh ! la gaffe ! balbutia Swan. Ça m'a bêtement échappé. Je n'aurais pas dû en parler devant vous, miss Campbell. Du reste, c'est probablement un mensonge. Oubliez ça ! En fait, je voulais juste dire que je dois jouer le jeu jusqu'au bout avec vous vis-à-vis de mes lecteurs.

— Alors, vous venez ? s'enquit Kirstie, attendant patiemment sur le seuil.

Swan rectifia son nœud de cravate.

— Oui, oui, tout de suite ! Je ne doute pas un instant que ce bon bougre de Colin Campbell comprenne ma position.

— Je l'espère pour vous, souffla Kathryn. Oh oui ! Je l'espère de

tout cœur ! Comme ça. Kirstie. Colin boit du whisky ?

Kirstie ne jugea pas utile de répondre et en laissa le soin à l'intéressé lui-même. Les braillements de Colin emplissaient l'escalier : ce ne fut qu'une fois sur le palier qu'ils distinguèrent les paroles d'une chanson :

*Je suis amoureux d'une fille jolie
Une fille aussi pure que le lis
Aussi douce que la bruyère rougie...*

La voix se tut brusquement lorsque Kirstie ouvrit la porte. Dans une chambre encombrée de vieux meubles, Colin Campbell reposait sur son lit de douleur. Bandé des hanches jusqu'aux pieds, une jambe surélevée par une poulie, il était adossé à une pile d'oreillers. Bien qu'on lui eût peigné barbe, moustache et cheveux, il avait l'air plus dépenaillé que jamais. La pièce avait des relents de distillerie. Le lit avait été poussé près d'une fenêtre occultée par un épais rideau. Le lustre éclairait en plein la face rubiconde de Colin, sa veste de pyjama à fleurs et le désordre de la table de nuit.

— Entrez donc ! hurla-t-il. Venez tenir compagnie à un vieux hibou ! Il est mal en point, le vieux hibou ! Kirstie, allez chercher trois verres et une autre carafe. Sacrebleu ! Approchez vos chaises, mes enfants !

Puis, d'un geste du menton, il indiqua la carafe aux trois quarts vide et un fusil qu'il était en train d'astiquer.

— Je n'ai rien de mieux à faire, soupira-t-il.

Les trois visiteurs prirent place autour du lit.

— Mon petit chat, que je suis heureux de vous voir ! poursuivit Colin, levant le fusil et regardant la jeune femme à travers l'un des canons. Quoi de neuf ? Peut-être pourriez-vous m'indiquer une cible pour que je m'entraîne un peu ?

Swan jeta un bref regard à Colin, se leva d'un bond et se replia vers la porte. Vive comme l'éclair, Kathryn donna un tour de clé pour lui couper toute retraite.

— Oh ! certainement, Colin Campbell ! répondit-elle d'une voix suave.

— Vous êtes formidable, mon petit chat ! Et vous, mon cher Alan, comment vous portez-vous ? Et vous, le roi de la presse ? Ah ! Je vous avoue que je ne suis pas au mieux de ma forme ! J'ai le corps bandé comme les pieds d'une Chinoise. Sacrebleu ! Si j'avais au moins un fauteuil roulant, je pourrais me déplacer ! (Il cassa le fusil et le posa le long de son lit.) Je suis content, dit-il inopinément. Il n'y a peut-être pas de quoi, mais c'est la vérité. Sacrebleu ! Vous êtes au courant ? De la neige carbonique ! Comme Angus. C'était bien un meurtre, après

tout. Evidemment, je trouve ça plutôt triste pour ce pauvre Forbes, je n'avais rien contre lui. Sacrebleu ! Où est Fell ? Pourquoi n'est-il pas là ? Qu'avez-vous fait de lui ?

Kathryn se jeta résolument à l'eau.

— Il est à la protection antiaérienne, dit-elle. Ecoutez, Colin, nous avons quelque chose à vous apprendre. Malgré ses promesses, ce sale journaliste...

— A la protection antiaérienne ? Que diable est-il allé faire là-bas ? A son âge ! Sans compter son poids... Ils n'espèrent tout de même pas l'engager comme parachutiste ! C'est absurde ! Pis, c'est dangereux !

— Colin Campbell, voulez-vous m'écouter, je vous prie ?

— Bien sûr, mon petit chat ! Sacrebleu ! S'engager dans les paras ! Je n'ai jamais entendu pareille ineptie !

— Ce sale journaliste...

— A la protection antiaérienne ! Il ne m'en a pas soufflé mot quand il est venu me rendre visite. Il m'a posé des tas de questions sur Robert et sur notre conversation de lundi dernier dans la tour. Sacrebleu ! Au demeurant, comment pourrait-il entrer dans les paras en Ecosse ? Vous vous payez ma tête ?

L'expression désespérée de Kathryn sembla soudain frapper Colin. Il s'interrompt et lui jeta un coup d'œil inquiet.

— Ça ne va pas, mon petit chat ?

— Non. Et je vous somme, de m'écouter ! Vous rappelez-vous que Mr Swan ici présent nous a promis, contre certaines informations, de ne rien révéler des événements qui ont eu lieu ?

Instantanément, Colin fronça les sourcils.

— Sacrebleu ! gronda-t-il. Vous n'auriez tout de même pas osé écrire dans votre foutu canard que nous vous avons à peine effleuré votre fond de pantalon de la pointe émoussée d'une vieille épée ?

— Non, sûrement pas ! se défendit Swan. D'ailleurs, j'ai l'article, je peux vous le montrer.

— Alors, quelle mouche vous pique, mon petit chat ?

— Il a insinué des horreurs sur notre compte, à Alan et à moi. J'ignore quoi, exactement. Mais ça concerne les bonnes mœurs... Et Alan semble s'en soucier comme d'une guigne.

Colin écarquilla les yeux puis, s'appuyant sur ses oreillers, il éclata d'un rire qui déclencha une crise de larmes.

— Et vous contestez, mon petit chat ? hoqueta-t-il.

— Parfaitement ! Seul un incident aussi pénible que regrettable nous a contraints à passer la nuit dans le même compartiment...

— Mais lundi dernier, insista suavement Colin, rien ne vous obligeait à partager la même chambre, hein, mon petit chat ?

— Ils ont couché dans la même chambre ? haleta Swan.

— Evidemment ! rugit Colin. Allez, mon petit chat, du cran ! Ayez

le courage de vos opinions, sacrebleu ! Que faisiez-vous donc ? Avouez-le ! Vous n'enfiliez pas des perles, tout de même ?

— Voyez-vous, miss Campbell, plaïda Swan, je suis forcé de mettre un peu de sexe dans mes articles. Ça plaît au public. Il le comprend, *lui*. Et votre petit ami aussi. Je vous assure qu'il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un chat.

Kathryn, les joues en feu, les dévisagea l'un après l'autre. Puis, éclatant en sanglots, elle se laissa tomber sur une chaise et se cacha le visage dans les mains.

— Calmez-vous, miss Campbell ! s'écria Alan. Ah ! les femmes ! Je lui ai juste fait remarquer, messieurs, que sa réputation était irrémédiablement perdue si elle ne m'épousait pas sur-le-champ. Je lui ai demandé sa main...

— C'est faux ! cria Kathryn. Vous ne m'avez pas demandé ma main !

— Eh bien, je vais le faire maintenant, et devant témoins. Miss Campbell, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder votre main ?

Kathryn leva vers Alan un regard exaspéré.

— Bien sûr, idiot ! tempêta-t-elle. Mais vous ne pouviez pas faire une demande en règle, non, au lieu de m'avoir au chantage ? Je vous en ai fourni cent fois l'occasion ! Ou peut-être allez-vous prétendre que c'est moi qui vous ai forcé la main ?

— On parie pour le mariage ? lança Colin, radieux.

— M'autorisez-vous à communiquer la nouvelle à mes lecteurs ? jubila Swan.

— La réponse aux deux questions est oui ! cria Alan.

— Mon cher petit chat ! Mon cher garçon ! rugit Colin en se frottant les mains. Sacrebleu ! On va arroser ça ! On va faire une fête à tout casser, comme on n'en a plus vu depuis l'arrivée d'Elspat. Sacrebleu ! Que fabrique Kirstie ? Je me demande s'il y a encore une cornemuse dans cette baraque !

— Vous n'êtes pas fâché contre moi ? s'inquiéta Swan.

— Fâché ? Sacrebleu, non ! Pour quelle raison le serais-je ? Approchez, mon vieux, asseyez-vous.

— Alors, pourquoi ce joujou ? insista Swan.

— Ce « joujou » ? Ce « joujou » ? (Colin regarda vivement le fusil.) Savez-vous que le maniement de ce « joujou » exige plus de dextérité que n'importe quelle autre arme ? Vous ne me croyez pas, hein ? Laissez-moi vous montrer.

— Inutile ! hurla Swan, décomposé. Je vous crois !

Kathryn fut priée d'ouvrir la porte. Swan, rassuré, s'assit avec un profond soupir de soulagement et déplia confortablement ses longues jambes. D'un bond, il se releva à la vue de tante Elspat.

Mais tante Elspat ne daigna pas lui accorder le moindre coup d'œil.

Elle gratifia les trois autres d'un regard impénétrable. Ses paupières étaient gonflées et rougies et sa bouche avait un pli dur. Alan essaya vainement de trouver une ressemblance avec la jolie jeune femme de la photo.

— Ecoute un peu, ma chère, dit Colin. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Une nouvelle de première ! (Il indiqua Kathryn et Alan.) Ces deux-là vont se marier !

Elspat ne souffla mot. Ses yeux s'attardèrent longuement sur Alan, puis sur Kathryn. Enfin, elle se dirigea vers la jeune femme et l'embrassa rapidement. Deux larmes, deux larmes inattendues roulèrent sur les joues d'Elspat.

— Eh ! s'écria Colin, mal à l'aise. Toujours cette vieille coutume idiote de donner les grandes eaux quand il y a un mariage ! Ce n'est pas triste, un mariage ! Sacrebleu. Elspat ! Cesse de pleurnicher ! Ne peux-tu pas dire « Félicitations » ou un truc dans ce goût-là ? Sacrebleu ! A propos, où est la cornemuse ?

— Il n'y aura pas de fête dans cette maison. Colin Campbell, murmura Elspat. Je vous donne ma bénédiction, mes enfants. Si toutefois la bénédiction d'un vieil épouvantail peut vous réjouir le cœur !

— Eh bien, au moins pourrions-nous boire une goutte de whisky, non ? maugréa Colin. Tu ne vas pas refuser de trinquer à la santé de ces deux enfants, sacrebleu ?

— Non, j'accepte. (Elspat frissonna.) Dieu me pardonne !

— Sacrebleu ! Je n'ai jamais rencontré une enquiquineuse qui t'arrive à la cheville ! gronda Colin. (La vue de Kirstie apportant trois verres et une carafe lui illumina d'un coup le cœur.) Encore un verre, ma fille ! Et... une troisième carafe, non ?

— Un instant ! s'écria Alan. (Il considéra le fusil.) Vous n'avez pas l'intention d'organiser une nouvelle beuverie ?

— Une beuverie ! Une beuverie ! protesta Colin en se versant un verre qu'il vida d'un trait. Nous portons juste un toast aux fiancés, c'est tout. Pas d'objection.

— Non, sourit Kathryn.

— Non, renchérit Swan. Ah ! Je me sens l'âme généreuse ! Je pardonne à tous. (Il hésita : visiblement. Elspat le terrorisait.) Même à vous, madame, qui m'avez gâté un costume neuf.

— Savez-vous ce que j'ai l'intention de faire ? s'exclama Colin. J'abandonne la pratique de la médecine. Je vais me dégoter un petit bateau et partir en croisière dans les mers du Sud. Et toi, Elspat, tu vas pouvoir te commander des douzaines de portraits agrandis d'Angus et les contempler toute la sainte journée. Ou aller à Londres et fréquenter les boîtes de nuit ! Sacrebleu ! Tu es à l'abri des soucis, désormais. Et moi aussi.

Le visage d'Elspat devint crayeux.

— A l'abri des soucis, vraiment ! Et sais-tu pourquoi nous sommes à l'abri des soucis ?

— Taisez-vous ! hurla Alan.

Alan et Kathryn avaient compris ce que tante Elspat allait dire. Ils firent tous deux un mouvement dans sa direction, mais elle n'y prêta garde.

— Je veux soulager ma conscience, poursuivit Elspat. Sais-tu pourquoi nous sommes à l'abri des soucis ?

Puis, brusquement, tante Elspat regarda Swan. Lui adressant pour la première fois la parole, elle lui déclara posément qu'Angus s'était suicidé et lui déballa l'histoire depuis A jusqu'à Z.

— C'est fort intéressant, madame, répondit Swan en tendant son verre pour la troisième fois et flatté de l'attention d'Elspat. Ainsi, vous ne m'en voulez plus ?

— Vous en vouloir ? fit tante Elspat, ulcérée. Dieu du ciel ! N'avez-vous pas entendu ce que je viens de vous raconter ?

— Bien sûr que si, madame, répliqua Swan d'une voix apaisante. Et je comprends très bien que ces tristes événements vous aient bouleversée...

— Vous ne me croyez pas ? explosa Elspat.

— Interrogez la police ou le Dr Fell, madame. Ou nos gentils compagnons. Ils vous montreront que vous êtes dans l'erreur. Personne ne vous a dit que Forbes s'était suicidé ? Ni qu'il a laissé une confession dans laquelle il s'accuse du meurtre d'Angus Campbell ?

— C'est vrai, Elspat, confirma Colin. Tu retardes, ma chère ! Ou étais-tu donc ?

Elspat se retint au dossier d'une chaise puis s'assit. Son visage, dépouillé de son masque austère, n'était plus que souffrance et désarroi.

— Tu ne me mens pas ? insista-t-elle. Tu me jures que...

Colin jura. Alors, se balançant sur sa chaise comme elle l'eut fait dans un rocking-chair, Elspat se mit à rire aux éclats, découvrant de fort jolies dents. Son visage irradiait. Angus n'était pas mort en état de péché mortel ! Angus ne s'était pas suicidé ! Et Elspat, cette Elspat dont nul ne connaissait le véritable nom, se balançait dans un éclat de rire heureux.

Colin faisait office de barman.

— Tu sais, rayonna-t-il, ni Fell ni moi n'avons songé une seconde qu'Angus s'était suicidé. Sacrebleu ! Si j'avais pu imaginer que tu n'étais pas au courant, pour Forbes, j'aurais rampé jusqu'à ta chambre pour t'annoncer la nouvelle ! Sacrebleu ! Allons, ma chère, sois chic ! C'est vrai que nous sommes dans une maison endeuillée, mais, un jour pareil, on pourrait bien jouer un peu de cornemuse, non ?

Sans un mot. Elspat sauta sur ses pieds et disparut.

— Sacrebleu ! rugit Colin. Elle y va ! Qu'est-ce qu'il y a, mon petit chat ?

Kathryn fixait la porte, les yeux brillants. Elle se mordit la lèvre et tourna son regard vers Alan.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Je suis heureuse... et toute chose je me sens pourtant.

— Votre syntaxe est curieuse, rétorqua Alan, mais vos sentiments, eux, sont justes. Tante Elspat est persuadée qu'Angus a été assassiné et elle le croira jusqu'à la fin de ses jours. Parce que c'est la vérité.

— Bien sûr, acquiesça rapidement Kathryn. Colin, voudriez-vous m'accorder une grande faveur ?

— Demandez-moi la lune, mon petit chat !

— Eh bien, hésita Kathryn en tendant son verre, j'exagère peut-être, mais... mais auriez-vous la bonté de me rajouter un peu de whisky ?

— Sacrebleu, mon petit chat ! tonna Colin. Tout de suite ! Ça vous va ?

— Encore un peu. S'il vous plaît.

— Nom d'un chien ! murmura Swan sur lequel la première réaction de la Damnation des Campbell avait déferlé et laissé la place à une légère excitation, vous, les deux profs, vous me tuez littéralement. Je ne comprends pas comment vous faites... Nom d'un chien ! Et si on chantait quelque chose ?

L'air béat. Colin ramassa son fusil et le brandit comme une baguette de chef d'orchestre. Sa voix de basse fit trembler les vitres tandis qu'il entonnait :

Je suis amoureux d'une fille jolie...

Swan, levant son verre en cadence, se joignit à Colin :

Une fille aussi pure que le lis...

Alan porta un toast à Kathryn. Il se sentait infiniment heureux... et il aurait tout le temps, demain, de soigner sa migraine. Il sourit à la jeune femme qui lui retourna son sourire. Ils se joignirent au chœur :

Aussi douce que la bruyère rougie...

Tante Elspat apparut sur le seuil, tendit la cornemuse à Colin qui s'en empara sans cesser de tenir sa partie, puis, les yeux rêveurs, s'assit et commença doucement à se balancer sur sa chaise. Le bon vieux temps était revenu.

XVIII

Alan Campbell reprenait lentement conscience. Il feuilletait un album de photos quand soudain ses yeux rencontrèrent un visage familier... Au prix d'un pénible effort, il réussit à ouvrir un œil. Sa tête s'emplit d'un tumulte furieux tandis qu'une lumière insupportable l'aveuglait. Il se réveilla.

Le crâne douloureux, il comprit sur-le-champ qu'il avait succombé de nouveau à la Damnation des Campbell. Immobile, il considéra avec intérêt les fissures du plafond. La chambre était baignée de soleil.

En dépit d'une violente migraine et d'une raideur de tous les membres, Alan était loin de se sentir aussi mal en point qu'après sa première et mémorable cuite. Il chercha à rassembler ses souvenirs. Le trou noir. Il eut seulement la vision fugitive d'une Elspat béate se balançant dans un rocking-chair au rythme endiablé d'une cornemuse.

Pourtant, il n'éprouvait nulle appréhension coupable. Au fond de lui-même, il savait qu'il s'était conduit en parfait gentleman. C'est donc sans inquiétude aucune qu'il vit Kathryn entrer dans sa chambre. La jeune femme portait un plateau sur lequel elle avait disposé deux tasses de café noir. L'air gêné, elle leva les yeux sur Alan.

— Ce matin, dit-elle d'un ton de doux reproche, c'est vous qui auriez dû m'apporter le petit déjeuner. Et, naturellement, je suppose que vous ne conservez aucun souvenir des événements de la nuit passée ?

Alan essaya de se mettre sur son séant pour apaiser le bourdonnement qui lui emplissait la tête.

— Euh, non ! Me suis-je ?...

— Non ! Alan Campbell, je n'ai jamais vu bonnet de nuit tel que vous ! Jamais ! Vous n'avez pas bougé de votre chaise ! Seulement, vous vous êtes quand même senti obligé de réciter des poèmes... Et de ce vieux barbon de Tennyson, encore ! C'était franchement épouvantable ! Quand vous déclamiez, les yeux au ciel : *Donnez-moi votre douce main et je vous guiderai*... tout en tapotant la mienne... Mon Dieu !

Alan plongea le nez dans sa tasse.

— Je n'aurais pas cru, fit-il, que je connaissais Tennyson par cœur.

— Justement ! Vous ne le connaissez pas ! Quand vous aviez un de vos innombrables trous de mémoire, vous chantonniez « la la la » et enchaînerez sans vous démonter.

— Tant pis ! L'essentiel, ma foi, c'est que nous nous soyons bien conduits.

Kathryn reposa la tasse qu'elle venait de porter à ses lèvres et

heurta violemment la soucoupe.

— Bien conduits ? répéta-t-elle, les yeux exorbités. Quand ce pauvre Swan est peut-être à l'hôpital à l'heure qu'il est !

Le bourdonnement qui emplissait la tête d'Alan doubla d'intensité.

— Nous ne l'avons pas ?...

— Pas vous. Colin.

— Mon Dieu. Colin s'en est encore pris à Swan ! Mais c'est impossible ! Ils s'entendent comme larrons en foire à présent !

— Au début, relata Kathryn, tout s'est passé sans anicroche. Mais alors que Colin avalait son quinzième verre de cette fichue Damnation des Campbell, Swan a eu la funeste idée de nous lire l'article qu'il avait pondu à l'auberge dans l'intention louable de supprimer ce qui nous déplairait.

— Et alors ?

— Oh ! Le texte n'était pas bien méchant, je le reconnais. Swan avait fait des événements une relation assez fidèle. Mais ça s'est gâté lorsqu'il est arrivé au passage où il rapportait la décision de Colin de coucher dans la tour. En substance, il écrivait ceci : *Le Dr Colin Campbell, qui est un homme profondément religieux, a posé la main sur la Bible et a solennellement juré de ne plus remettre les pieds à l'église tant que le fantôme familial continuerait d'errer mélancoliquement dans les corridors de Shira.* Durant une dizaine de secondes, Colin, ahuri, a fixé Swan sans pouvoir émettre le moindre son. Puis, lui montrant la porte, il a hurlé : « Sortez ! » Swan, décontenancé, est resté cloué sur place. Alors Colin, cramoisi, a rugi : « Quittez, cette maison et n'y revenez jamais ! » et, saisissant son fusil...

— Oh non !

— Pas encore, Alan Campbell ! Swan a dévalé l'escalier. Colin a fulminé : « Eteignez et ôtez le rideau. Je vais le canarder quand il sera sur la route. »

— Dois-je comprendre que Colin a truffé de plombs le postérieur de Swan ?

— Non, répondit Kathryn dans un souffle. Pas Colin... Moi ! (Elle poussa un long gémissement.) Mon Dieu ! D'abord vous, maintenant moi ! Alan chéri, nous devons quitter ce pays dangereux au plus vite ! Je ne sais pas ce qui m'a pris. Honnêtement, je ne sais pas.

La migraine d'Alan s'accroissait.

— Un instant ! cria-t-il. Et moi, pendant ce temps-là, où étais-je ?

— Vous n'avez rien remarqué. Vous déclamiez une épopée à tante Elspat. Bref ! La pluie avait cessé, il était 4 heures du matin. Je bouillais de colère contre Swan qui, soudain, est apparu sur la route. La lune brillait... Je pense que Swan a entendu la fenêtre s'ouvrir et vu le fusil briller dans un rayon de lune car, après avoir jeté un bref coup d'œil de notre côté, il a détalé encore plus vite que lundi. J'ai

demandé à Colin de me laisser tirer. « D'accord, mon petit chat, m'a-t-il répondu, mais donnez-lui un bon handicap. Il ne faut pas le blesser... » En temps normal, j'ai une peur bleue des armes à feu et je n'atteindrais pas un éléphant à deux mètres. Mais ce damné tord-boyaux m'avait galvanisée. J'ai fermé les yeux et fait mouche. Oh ! Alan ! Croyez-vous que la police va venir m'arrêter ? Ne riez pas, je vous l'interdis !

— Seriez-vous disposée à me tuer, moi aussi, ô douce Dalila ? murmura Alan. (Il vida sa tasse de café, se mit debout et tenta de retrouver son aplomb.) Ne vous tracassez pas, affirma-t-il. Je m'occupe de calmer Swan.

— Mais s'il est...

— Ne vous inquiétez pas. A cette distance, vous n'avez pas dû lui faire grand mal. Et pas avec un fusil chargé de petits plombs. Il n'est pas tombé ?

— Non. Il s'est mis à courir de plus belle.

— Alors, c'est parfait !

— Mais que dois-je faire ?

— *Donnez-moi votre douce main et je vous guiderai...*

— Alan Campbell !

— Voyez-vous une autre solution ?

Kathryn soupira. Par la fenêtre, elle contempla le loch dont les eaux calmes miroitaient au soleil.

— Ce n'est pas tout, murmura-t-elle.

— Pitié ! gémit Alan.

— Rassurez-vous, ce n'est pas grave. J'ai reçu une lettre ce matin. On me rappelle.

— On vous rappelle ?

— L'école.

Alan alluma une cigarette et en aspira une longue bouffée. La tête lui tournait légèrement.

— Ainsi, nos vacances n'auront été qu'un court intermède, soupira-t-il.

— Oui, répondit Kathryn sans le regarder. Alan... m'aimez-vous ?

— En doutez-vous ?

— Dans ce cas, quelle importance ?

Il y eut un interminable silence.

— Quand devez-vous partir, Kathryn ?

— Ce soir.

— Déjà ! Alors, nous n'avons plus une minute à perdre ! Je vais boucler ma valise en vitesse. J'espère que nous pourrions avoir des compartiments communicants. Nous ne sommes guère utiles à Shira désormais – si tant est que nous l'ayons jamais été ! Officiellement, l'affaire est close. C'est égal ! J'aurais aimé assister au dénouement...

— Vous y assisterez.

— Comment ça ?

— Le Dr Fell est en bas. Quand je lui ai annoncé mon départ, il m'a appris qu'il prendrait vraisemblablement le même train que moi. Comme je m'en étonnais, il a précisé que tout serait réglé d'ici là. Oh ! Alan ! J'ai le pressentiment qu'il va se passer des choses terribles ! Le Dr Fell n'est rentré qu'au petit jour. Au fait, il voudrait vous voir.

— Je suis prêt dans cinq minutes ! Et les autres ?

— Colin dort encore. Elspat et Kirstie sont sorties. Alan, dépêchez-vous de descendre, je vous en conjure ! J'ai peur ! Et ce n'est pas à cause du whisky, ni de Swan, ni de mes nerfs...

Alan descendit. La maison était étrangement silencieuse. En passant devant la porte du salon, Alan aperçut le Dr Fell. Vêtu de son costume d'alpaga noir, le gros homme était assis au soleil, la pipe entre les dents et l'expression lointaine.

Kathryn et Alan déjeunèrent en silence. Chacun d'eux, désemparé, attendait vaguement que quelque chose se produise. Leur souhait fut exaucé.

— Bonjour ! cria une voix.

Kathryn et Alan se précipitèrent dans le hall. Alistair Duncan, habillé d'un coquet complet d'été marron, attendait devant la porte d'entrée. Il avait troqué son melon contre un chapeau mou et portait son éternelle serviette.

— Il n'y a pas foule, par ici ! observa-t-il d'une voix légèrement irritée.

Alan jeta un bref coup d'œil sur sa droite. Par la porte entrouverte, il aperçut le Dr Fell, hagard, comme si l'on venait de le tirer brusquement du sommeil.

— Puis-je entrer ? demanda poliment l'avoué.

— Je... je vous en prie, balbutia Kathryn.

— Merci.

Duncan ôta son chapeau, et gagna le salon.

— Kathryn et Alan, entrez aussi, grommela le Dr Fell. Et fermez la porte.

La même odeur de moisi flottait dans l'air. La photo d'Angus Campbell, dans son cadre drapé de crêpe noir, faisait toujours face aux arrivants. Le soleil révélait l'usure du tapis.

Duncan posa son chapeau et sa serviette sur le guéridon où trônait la Bible.

— Mon cher docteur..., commença-t-il.

— Asseyez-vous ! intima le Dr Fell.

L'avoué fronça légèrement les sourcils.

— Docteur, vous m'avez téléphoné de venir, me voici ! Mais puis-je me permettre de vous faire remarquer que je suis un homme très

occupé ? Or, j'ai passé presque toutes mes journées dans cette maison depuis la semaine dernière. Et maintenant que les choses sont éclaircies, je vois mal ce...

— Elles ne le sont pas, affirma le Dr Fell.

— Quoi ?

— Asseyez-vous ! répéta le Dr Fell.

Un nuage de cendres s'envola de sa pipe. Sans y prêter la moindre attention, le Dr Fell considéra un long moment chacun de ses trois compagnons.

— Miss Campbell et vous, messieurs, reprit-il enfin, vous vous rappelez qu'hier je vous ai dit n'avoir qu'une chance sur mille de faire la lumière sur cette affaire. Eh bien, j'ai réussi... J'ai mis la main sur l'objet qui, d'une certaine manière, a contribué au meurtre d'Alec Forbes.

— Assassiné ? explosa Duncan. Excusez-moi, docteur, mais...

— Mr Duncan, coupa le Dr Fell en retirant sa pipe de la bouche, vous savez fort bien qu'Alec Forbes a été assassiné, tout comme vous savez qu'Angus Campbell s'est suicidé.

Duncan jeta un coup d'œil épouvanté autour de lui.

— Ne craignez rien, assura le Dr Fell, nous sommes entre nous. Vous pouvez parler en toute liberté.

— Je n'ai aucune intention de parler, que ce soit en toute liberté ou non, répondit Duncan d'une voix cassante. Est-ce pour me faire cette révélation absurde que vous m'avez prié de venir ici ?

— Je désire vous proposer un marché, soupira le Dr Fell.

— Un marché ? Il n'en est pas question. Et pourquoi, s'il vous plaît ? L'affaire est réglée. C'est aussi l'avis de la police. J'ai vu le procureur MacIntyre ce matin...

— C'est une partie de mon marché.

Duncan était au bord de l'explosion.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire ce que, le cas échéant, vous attendez de moi ? Par ailleurs, où avez-vous pris cette idée saugrenue qu'Alec Forbes a été assassiné ?

— C'est le morceau de toile goudronnée qui m'a lancé sur cette piste. Le rideau avait dû être mis pendant la nuit sinon la lanterne eût été aperçue par la défense passive. Car la lanterne, apparemment, avait brûlé jusqu'au bout. Or, lorsque nous sommes arrivés à la chaumière, le rideau n'occultait pas la fenêtre; donc, on avait éteint la lampe... Pourquoi ? Tout le problème était là. Pourquoi le meurtrier avait-il éteint la lanterne et ôté le rideau ? La première explication qui me vint à l'esprit fut que le meurtrier avait ôté le rideau pour sortir et n'avait pu le remettre une fois dehors. Seulement, pouvait-il avoir enlevé puis replacé le grillage ?

— Un grillage fixé à l'intérieur ? fit Duncan avec un reniflement de

mépris. Je regrette, docteur, je refuse d'entendre plus longtemps de telles inepties.

— N'êtes-vous pas curieux de connaître mon marché ? Vous auriez tort. Vous y trouveriez votre avantage.

Duncan rassemblait déjà chapeau et serviette. Il sursauta, blanc comme un linge.

— Mon Dieu ! murmura-t-il. Vous n'insinuez tout de même pas que... que je suis... l'assassin ?

— Oh non ! Sûrement pas !

Alan fut soulagé. Il avait eu la même idée que l'avoué.

— Je suis fort aise de vous l'entendre dire, reprit Duncan en desserrant son col. Mais venez-en au fait. Quelle proposition avantageuse avez-vous à me soumettre ?

— Une proposition qui concerne les intérêts de vos clients, j'entends les Campbell. N'oubliez pas que je suis en mesure de prouver l'assassinat de Forbes.

Duncan lâcha chapeau et serviette comme s'ils le brûlaient.

— De le prouver ? Et comment ?

— Comme je viens de vous le dire, je suis en possession de l'instrument qui a, en quelque sorte, servi au crime.

— Mais Forbes s'est pendu avec la ceinture de sa robe de chambre !

— Mr Duncan, étudiez les meilleurs ouvrages de criminologie et vous verrez qu'ils s'accordent tous pour reconnaître qu'il est difficile de savoir si la victime s'est pendue ou a d'abord été étranglée puis pendue pour faire croire à un suicide – ce qui est cas pour Forbes... Forbes a été attaqué par-derrière et étranglé, j'ignore avec quoi. Un foulard peut-être, ou une écharpe... L'assassin, en vrai professionnel, a agencé ensuite toute cette mise en scène. Toutefois, il a commis une erreur. Une seule, mais fatale.

L'avoué joignit les mains en un geste suppliant.

— Où est-elle, votre preuve ? Et qui est le mystérieux assassin ? Vous connaissez son identité ?

— Oh oui ! s'exclama le Dr Fell.

— Et pouvez-vous prouver le suicide d'Angus Campbell ?

— Non. Mais s'il est clairement démontré que Forbes a été assassiné, sa « confession » n'a plus aucune valeur. D'ailleurs, elle a été tapée à la machine, n'importe qui peut l'avoir fait. Que croyez-vous qu'en pensera la police ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Ecoutez-vous ma proposition ?

— Oui, murmura l'avoué en se laissant tomber sur une chaise, si vous me révélez qui est l'assassin.

— Vous n'en avez aucune idée ?

— Non ! Et je me réserve le droit de ne pas ajouter foi à ce que vous allez me dire. Qui est-ce ?

— Je pense qu'il vient d'arriver et que nous allons le voir apparaître d'une minute à l'autre.

Kathryn lança un regard terrorisé à Alan. Il faisait très chaud dans la pièce. Une mouche bourdonnait contre la vitre. Dans le silence, ils entendirent des pas résonner dans le hall.

— Ce doit être notre ami, affirma le Dr Fell de la même voix unie. (Il se leva.) Nous sommes au salon ! cria-t-il. Venez nous rejoindre !

Duncan bondit sur ses pieds. Il serrait si fort ses mains que les articulations étaient blanches. Il s'écoula à peine dix secondes entre le moment où le Dr Fell avait crié d'entrer et celui où la porte s'ouvrit. Pourtant, il sembla à Alan que l'attente avait duré des siècles.

— Voici l'assassin, dit le Dr Fell.

Et, du doigt, il désigna Mr Walter Chapman, de la compagnie d'assurances Hercule.

XIX

La silhouette de Chapman se dessinait avec netteté dans la lumière – le corps trapu, moulé dans un costume bleu marine, les cheveux clairs, les yeux très pâles.

— Je vous demande pardon ? glapit l'assureur.

— Entrez, Mr Chapman, répondit le Dr Fell. Ou devrais-je dire Mr Campbell ? Car c'est bien là votre nom véritable, n'est-ce pas ?

— De quoi parlez-vous ? Je ne comprends pas.

— Il y a deux jours, lorsque je vous ai vu pour la première fois, vous vous trouviez exactement à la même place que maintenant. J'étais moi-même devant la fenêtre, en train d'examiner la photo d'Angus Campbell. Nous n'avions pas été présentés l'un à l'autre et, surpris de votre ressemblance avec le visage photographié, je vous ai demandé quels étaient vos liens de parenté avec le défunt.

Alan s'en souvenait parfaitement. Dans son esprit, la silhouette massive de Chapman se superposa à celles de Colin et d'Angus. Les cheveux clairs, les yeux pâles... Nom de nom ! C'étaient ceux de Robert Campbell !

— Et à présent, Mr Duncan, notre ami vous rappelle-t-il quelqu'un ? s'enquit le Dr Fell.

— Robert Campbell, murmura l'avoué, tassé sur sa chaise. Vous êtes le fils de Robert...

— Je suis désolé, mais je... commença Chapman.

— La soudaine confrontation de la photo d'Angus et du visage de cet homme, coupa le Dr Fell, m'a mis une idée en tête. Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire. (Il se tourna vers Alan et Kathryn.) Elspat vous a dit qu'Angus Campbell avait l'œil pour reconnaître un Campbell. Du reste, Elspat, à un degré moindre, partage ce don avec lui. (Le Dr Fell regarda Duncan.) C'est pourquoi j'ai été intrigué de vous entendre déclarer que Mr Chapman fuyait Elspat comme la peste. J'ai donc appelé un ami de Scotland Yard. J'ai reçu ce matin même la confirmation de mes soupçons. (Sortant une enveloppe de sa poche, le Dr Fell ajusta son lorgnon et fixa Chapman.) Vous vous appelez en réalité Walter Chapman Campbell. Vous avez – ou avez eu – un passeport sud-africain. Il y a huit ans, vous avez quitté Port Elizabeth, où vit encore votre père infirme, pour venir en Angleterre. Vous avez abandonné le patronyme de Campbell parce que le nom de votre père aurait pu vous porter préjudice auprès de la compagnie d'assurances Hercule qui vous avait engagé... Il y a deux mois, vous êtes venu diriger l'une des succursales de Glasgow. Et c'est là, bien sûr, qu'Angus vous a vu.

Walter Chapman s'humecta les lèvres. Un sourire sceptique flottait sur son visage, mais ses yeux se portaient sans cesse sur Alistair Duncan.

— Foutaises ! s'exclama-t-il. En admettant que, par convenance personnelle, j'aie raccourci mon nom, quel méfait suis-je censé avoir commis ? J'aimerais bien savoir aussi, docteur, pourquoi, accompagné de deux policiers, vous m'avez tiré de mon lit d'hôtel au beau milieu de la nuit sous prétexte de me poser des questions ineptes au sujet de l'assurance... Mais qu'importe ! Que suis-je censé avoir fait ?

— Vous avez aidé Angus Campbell à se suicider, rétorqua Fell, essayé de tuer Colin Campbell et assassiné Alec Forbes.

Toute couleur disparut des joues de Chapman.

— C'est grotesque ! glapit-il.

— Vous ne connaissiez pas Alec Forbes ? Vous n'êtes jamais allé vous promener du côté de la cascade de Coe ?

— Jamais !

— Dans ce cas, déclara le Dr Fell en fermant les yeux, je vais vous apprendre ce que vous avez fait. Comme vous l'avez vous-même affirmé, Angus est venu vous voir à votre bureau de Glasgow lorsqu'il a souscrit sa dernière police d'assurance. En fait, je crois qu'il vous avait rencontré auparavant et reconnu... C'est cette rencontre qui a fourni à Angus le moyen de parachever son plan. Angus Campbell ne laissait rien au hasard. Il savait que votre père était un triste sire et n'avait pas tardé à porter sur vous un jugement identique. Ainsi, quand il est venu signer ce dernier contrat d'assurance, en vérité bien superflu, il en a profité pour vous expliquer ce qu'il attendait de vous. Il savait que ce serait vous qui seriez chargé d'enquêter sur sa mort et que vous pourriez toujours, en cas de soupçons, prouver qu'il s'agissait bien d'un meurtre. Angus a dû faire appel à vos sentiments familiaux et vous faire miroiter un héritage qui, un jour ou l'autre, vous reviendrait. Vous avez vu alors le parti que vous pouviez tirer de l'opération en jouant votre propre jeu. (Le Dr Fell fit une pause et se tourna vers les trois autres.) La tentative d'assassinat contre Colin Campbell constitue la preuve décisive que notre ami ici présent est le meurtrier. Ne vous rappelez-vous pas que c'est Mr Chapman qui a forcé Colin à coucher dans la tour ?

De légères gouttes de sueur perlèrent sur le front de Chapman.

— Car qui, poursuivit le Dr Fell, qui a lancé le mot de « surnaturel », ce mot qui a fait voir rouge à Colin ? Mr Chapman ! Colin a juré ses grands dieux qu'il n'y avait pas de fantôme, alors notre ingénieux ami lui en a fourni un. Pourquoi cette mise en scène, en effet, sinon pour aiguillonner Colin ? La supercherie était aisée à réussir. La tour est isolée, avec une entrée sur la cour, généralement ouverte. Un béret, un plaid, un peu de maquillage – et un témoin,

Jock-Fleming – et le tour est joué !... Le mercredi. Mr Chapman se tient sur le pied de guerre dès l'aurore. L'histoire du fantôme agite Shira. L'assureur vient ici, irrite Colin par de petites piques et termine en déclarant qu'il ne coucherait pour rien au monde dans la tour.

Sur le visage de Chapman apparut une expression de profond désespoir.

— Or, il fallait, reprit le Dr Fell, que Colin passe la nuit dans la tour pour que Mr Chapman puisse utiliser la neige carbonique... Je récapitule : jusqu'à présent, bien sûr, Mr Chapman ne doit pas avoir l'air de savoir comment Angus est mort. Il doit paraître aussi surpris que tout le monde et continuer à clamer qu'Angus s'est suicidé. Et ne pas mentionner la neige carbonique, du moins pas encore. Il risquerait sinon d'éventer la mèche et Colin ne dormirait pas dans la tour... Il sera toujours temps, après la mort de Colin, de prouver qu'Angus a été assassiné en démontrant que Colin a été empoisonné par la neige carbonique et en faisant le rapprochement avec la mort d'Angus. Mais où se cache Forbes, l'artisan prétendu de ces crimes ? Il faut que Forbes meure la même nuit que Colin.

Le Dr Fell glissa sa pipe dans sa poche et, mettant ses pouces dans les entournures de sa veste, fixa Chapman d'un œil froid.

— Avez-vous la preuve de ce que vous avancez ? murmura Duncan.

— C'est inutile puisque je peux prouver l'assassinat de Forbes.

Chapman, terrorisé, recula de quelques pas.

— Je n'ai parlé qu'une ou deux fois à Forbes..., commença-t-il d'une voix rauque.

— Vous n'avez pas cessé de le harceler, oui ! gronda le Dr Fell. Jusque-là, votre plan avait parfaitement bien fonctionné. Angus s'était suicidé. En cas de soupçons, vous seriez, la seule personne qu'on l'innocenterait d'emblée. Et d'ailleurs, je suis prêt à parier que vous avez un solide alibi pour la nuit où Angus est mort... Mais vous avez fait une erreur en négligeant de vérifier si Colin était mort. Puis lorsque vous vous êtes rendu à la cascade de Coe pour un dernier entretien avec Forbes. Quel est le numéro de votre voiture ? (Chapman, l'air ahuri, ne répondit pas.) C'est bien MGM 1911 ?

— Peut-être... oui, balbutia Chapman.

— Une voiture immatriculée MGM 1911 a été aperçue en face de la chaumière entre 2 et 3 heures du matin par un agent de la défense passive. Vous auriez dû songer que ces routes jadis désertes sont désormais surveillées jour et nuit.

Alistair Duncan était plus cadavéreux que jamais.

— Ce sont là toutes vos preuves ? fit-il.

— Oh non ! Ce ne sont là que vécilles ! Venons-en au meurtre de Forbes. Etes-vous calé en géométrie, Mr Duncan ? Je dois avouer qu'il

ne m'est pas resté grand-chose de ce que j'en ai appris à l'école. Toutefois, je me souviens que le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des côtés de l'angle droit. Or, souvenez-vous, la chaumière de Forbes forme un carré parfait. Au milieu du mur de façade, la porte; au milieu du mur de droite, la fenêtre. Hier, planté au centre de la pièce, je me creusais en vain la cervelle. Pourquoi avait-on ôté le rideau ? Pas pour permettre au meurtrier de fuir, le grillage l'en eût empêché. Alors ? (Le Dr Fell se tourna vers Kathryn.) C'est vous, miss Campbell, qui m'avez apporté la lumière.

— Moi ? cria Kathryn.

— Oui. En me rapportant que la patronne de l'auberge vous avait dit que Forbes aimait pêcher. Je la tenais, ma preuve ! Et c'est l'attrail de pêche qui me l'a fournie. Il y avait là un panier, des hameçons, des bottes, mais de canne à pêche, point !

Le Dr Fell se leva et alla farfouiller derrière le canapé. Il en revint avec un long étui qu'il ouvrit. A l'intérieur étaient rangées les différentes parties d'une canne à pêche; sur la poignée étaient gravées les initiales A.G.F. A l'extrémité de la canne, un petit hameçon était solidement attaché avec un fil de fer.

— Une belle canne, fit le Dr Fell. Le meurtrier étrangle Forbes et dispose les éléments de sa mise en scène. Il éteint la lanterne et verse le pétrole restant dans le bidon pour laisser croire qu'elle s'est consumée. Il ôte le rideau. Puis, prenant la canne à pêche, il sort par la porte qu'il ferme derrière lui. Il fait le tour de la maison et introduit la canne par un trou du grillage. Le verrou, neuf, brille dans la lumière de la lune. Il le tire au moyen de l'hameçon. La porte se trouve ainsi verrouillée de l'intérieur. Evidemment, il ne peut replacer le rideau. Il doit aussi emporter la canne à pêche, dont la poignée ne passe pas à travers le grillage. Il quitte les lieux et un agent de la défense passive l'aperçoit. En cours de route, le meurtrier se débarrasse de la pièce à conviction. Les lieux ont été passés au peigne fin sur l'ordre de l'inspecteur Donaldson. (Le Dr Fell regarda Chapman.) On a trouvé vos empreintes partout. Et si je vous ai rendu visite à votre hôtel au beau milieu de ta nuit, c'était pour que vous me donniez à votre insu vos empreintes. Savez-vous quel est le sort qui vous attend, mon ami ?

Walter Chapman Campbell transpirait d'abondance.

— Vous mentez ! chevrota-t-il. Vous mentez !

— Vous savez bien que non. Votre crime, je le reconnais, était fort ingénieux. Angus et Colin morts, Forbes accusé des deux crimes, vous retourniez tranquillement à Port Elizabeth. Votre père, infirme, n'en a plus pour longtemps. Vous pouviez même réclamer les dix-sept mille cinq cents livres sans bouger de là-bas. Vous avez échoué, mon garçon.

Walter Chapman Campbell se cacha le visage dans les mains.

— Je regrette, sanglota-t-il. Je regrette ! (Sa voix se brisa.) Vous n'allez pas me livrer à la police ?

— Non, répondit calmement le Dr Fell, pas si vous signez la confession que je vais vous dicter.

— Qu'est-ce que ça signifie ? cria Duncan.

— Cela signifie qu'Elspat Campbell mourra en paix sans penser une seconde qu'Angus est damné pour l'éternité. Cela signifie aussi qu'Elspat et Colin auront ce qu'Angus désirait qu'ils aient. Vous êtes prêt. Chapman ? Vous allez écrire que vous avez tué Angus Campbell...

— Quoi ?

— ... essayé d'assassiner Colin et supprimé Forbes. Cela suffira aux assurances. Je sais que vous n'avez pas tué Angus. Je transmettrai votre confession à la police dans quarante-huit heures. Si vous refusez, je vais la trouver sur-le-champ. Alors ?

— Je ne vous crois pas ! cria Chapman. Qui me prouve qu'une fois la confession signée entre vos mains vous n'allez pas me livrer à la police ?

— Parce que vous pourriez faire découvrir le pot aux roses au sujet du suicide d'Angus. Et vous priveriez ainsi Colin et Elspat de trente-cinq mille livres.

Chapman desserra sa cravate. Le Dr Fell regarda sa montre.

— C'est illégal ! glapit Duncan.

— C'est un piège ! cria Chapman.

— Cette affaire ne sortira pas de ces murs, dit le Dr Fell. Alors, Chapman, quelle est votre réponse ? Je ne vais pas passer la journée à vous répéter mon offre.

Chapman ferma un instant les yeux.

— J'accepte, dit-il.

Le train de 9 h 15 à destination de Londres n'entra en gare qu'avec quatre heures de retard. Il s'immobilisa dans un nuage de vapeur. Des portières claquèrent. Un porteur, passant la tête par la porte d'un compartiment de première classe, aperçut un couple respectable et guindé. La jeune femme, hautaine et à l'allure austère, portait des lunettes sévères. Le jeune homme avait l'air plus guindé encore.

— Porteur, madame ? Porteur, monsieur ?

La jeune femme ne lui accorda pas un regard.

— Mais enfin, professeur Campbell, il ne fait aucun doute que le mémorandum adressé au roi de France par le comte de Danby n'a pas été inspiré par un sentiment patriotique !

— Ce fusil est à vous ? demanda le porteur.

Le digne professeur le regarda à peine.

— Oui, oui, dit-il. Nous soustrayons le corps du délit à la justice

écossaise.

Ahuri, le porteur suivit l'étrange couple qui se perdait dans la foule.

IMPRIME EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2 – 7024 – 1507 – 5

[1] Célèbre chanson populaire écossaise. (*N.d.T.*)